

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

Année 1936

THÈSE

N° 584

POUR LE

DOCTORAT de L'UNIVERSITÉ de PARIS

(MENTION MÉDECINE)

PAR

Charles Helmy EL-MASSRY

Né le 15 Août 1908, à Tahta (Haute-Egypte)

**Etiologie et Prophylaxie
DE LA PROSTITUTION
envisagées dans leur évolution actuelle**

Président : M. BALTHAZARD, Professeur

PARIS

MAURICE LAVERGNE, IMPRIMEUR

289, RUE SAINT-JACQUES, 289

1936

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

Année 1936

N°

THÈSE

POUR LE

DOCTORAT de L'UNIVERSITÉ de PARIS
(MENTION MÉDECINE)

PAR

Charles Helmy EL-MASSRY

Né le 15 Août 1908, à Tahta (Haute-Egypte)

Etiologie et Prophylaxie DE LA PROSTITUTION envisagées dans leur évolution actuelle

Président : M. BALTHAZARD, Professeur

PARIS

MAURICE LAVERGNE, IMPRIMEUR

289, RUE SAINT-JACQUES, 289

1936

I. — PROFESSEURS

	MM.
Anatomie	ROUVIERE.
Physiologie	Léon BINET.
Physique médicale	STROHL.
Chimie médicale	DESGREZ.
Bactériologie	Robert DEBRE.
Parasitologie et histoire naturelle médicale	BRUMPT.
Pathologie médicale et générale	BAUDOIN.
Pathologie chirurgicale	CHEVASSU.
Anatomie pathologique	ROUSSY.
Histologie	CHAMPY.
Pharmacologie et matière médicale	TIFFENEAU
Thérapeutique	HARVIA.
Hygiène et médecine préventive	TANON.
Médecine légale	BALTHAZARD.
Histoire de la médecine et de la chirurgie	LAIGNEL-LAVASTINE.
Pathologie expérimentale et comparée	FIESSINGER.
Hydrologie thérapeutique et climatologie.....	Maurice VILLARET.
Clinique médicale	LOEPER.
»	CARNOT.
»	CLERC.
»	Marcel LABBE.
Hygiène et clinique de la première enfance.....	LEREBoullet.
Clinique des maladies des enfants	NOBECOURT.
Clinique des maladies mentales et des maladies de l'encéphale....	H. CLAUDE.
Clinique des maladies cutanées et syphilitiques	GOUGEROT.
Clinique des maladies du système nerveux.....	GUILLAIN.
Clinique des maladies infectieuses	LEMIERRE.
Clinique chirurgicale	CUNEO.
»	GOSSET.
»	GREGOIRE.
»	LENORMANT.
Clinique ophtalmologique	TERRIEN.
Clinique urologique	MARION.
Clinique d'accouchements	BRINDEAU.
»	COUVELAIRE.
»	JEANNIN.
Clinique gynécologique	MOCQUOT.
Clinique chirurgicale infantile et orthopédie	OMBREDANNE.
Clinique thérapeutique médicale	RATHERY.
Clinique oto-rhino-laryngologique	LEMAITRE.
Clinique thérapeutique chirurgicale	Pierre DUVAL.
Clinique propédeutique	SERGENT.
Clinique de la Tuberculose	BEZANÇON.
Clinique chirurgicale orthopédique de l'adulte	MATHIEU.
Professeurs sans chaire	HOVELACQUE.
»	MULON.
»	OLIVIER.
»	VERNE.
»	N.



II. — AGRÉGÉS EN EXERCICE

MM.

BÉNARD (Henri)	Pathologie médicale.
BERNARD (Etienne) .	Pathologie médicale.
BOULIN	Pathologie médicale.
BULLIARD	Histologie.
CATHALA	Pathologie médicale.
CHEVALLIER	Pathologie médicale.
DOGNON	Physique.
FEY	Urologie.
GALLIARD	Parasitologie.
GASTINEL	Bactériologie.
DE GAUDART D'ALLAINES	Pathologie chirurgie.
GAYET	Physiologie.
GIROUD	Histologie.
HAGUENAU	Pathologie médicale.
HALPHEN	Oto-Rhino-Laryngologie
HAZARD	Pharmacologie.
HUGUENIN	Anat. pathologique.
JOANNON	Hygiène.
LABBE (Henri)	Chimie biologique.
LACOMME	Obstétrique.
LANTUEJOUL	Obstétrique.

MM.

LAROCHE (Guy)	Pathologie médicale.
LEMAIRE	Pathol. expérimentale
LEVEUF	Pathologie chirurgic.
Mlle J. LEVY	Pharmacologie.
LEVY-VALENSI	Neurol. et Psychiatrie.
MOREAU	Pathologie médicale.
MOULONGUET	Pathologie chirurgic.
MOUQUIN	Pathologie médicale.
OBERLING	Anatomie pathologi.
PETIT-DUTAILLIS	Pathologie chirurgic.
PIEDELIEVRE	Médecine légale.
PORTES	Obstétrique.
RICHET	Physiologie.
SANNIÉ	Chimie biologique.
SENÈQUE	Pathologie chirurgic.
TROISIER	Pathol. expérimentale
TURPIN	Pathologie médicale.
VIGNES	Obstétrique.
WILMOTH	Pathologie chirurgic.
Justin BESANÇON....	Hydrologie.

III. — AGRÉGÉS RAPPELÉS A L'EXERCICE POUR LE SERVICE DES EXAMENS

MM.

ALGLAVE	Pathologie chirurgic.
BUSQUET	Pharmacologie.
CHAILLEY-BERT	Physiologie.

MM.

LEROUX	Anatomie pathologi.
NEVEU-LEMAIRE	Parasitologie.

IV. — AGRÉGÉS CHARGÉS DE COURS DE CLINIQUE ANNEXE A TITRE PERMANENT

MM.

ABRAMI	Clinique médicale.
ALAJOUANINE	
AUBERTIN	
BRULÉ	
CHABROL	
CHIRAY	
DONZELOT	
DUVOIR	
LIAN	
PASTEUR-VALLERY- RADOT	
SEZARY	

BASSET	Clinique Chirurgicale.
BROcq	
CADENAT	
GATELLIER	
HEITZ-BOYER	
MOURE	
QUENU	
SCHWARTZ	Clinique obstétricale.
VELTER	
ECALLE	
GUENOT	
LE LORRAIN	
LEVY-SOLAI	
METZGER	

V. — CHARGÉS DE COURS

MM.

CHAILLEY-BERT, agrégé	Education physique.
LEDoux-LEBARD	Radiologie clinique.
WEIL-HALLE	Puériculture.
FREY	Stomatologie.

Par délibération en date du 9 décembre 1798, l'Ecole a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui seront présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, et qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

Avec toute ma piété filiale,

A MA MÈRE ET A MON PÈRE

*Je dédie ce modeste travail de débutant
dans la carrière médicale.*

A MON ILLUSTRE MAÎTRE ET MON PRÉSIDENT DE JURY

M. LE PROFESSEUR BALTHAZARD

Professeur de médecine légale à la Faculté de Médecine
de Paris
Membre de l'Académie de Médecine
Doyen honoraire de la Faculté

Hommage de profonde gratitude.

Avec mon cordial merci,

A M. L'ABBÉ RISSER

Licencié en droit canonique
Avocat auprès de l'officialité de Paris

Qui fut mon patient reviseur.

INTRODUCTION

La prostitution est vieille comme le monde. Elle n'a cessé, de tout temps, d'être l'objet des préoccupations du pouvoir et de l'opinion. C'est, sans contredit, une question du plus haut intérêt dans notre vie sociale. Peut-être même, est-elle, plus que toute autre à l'ordre du jour.

Son accroissement sous les formes les plus variées ; l'augmentation inquiétante de l'indiscipline des mœurs ne provoquent-ils pas de plus en plus l'attention ? En effet, la débauche ne jette-t-elle pas, chaque jour, dans ses rangs, des milliers de recrues, ou plutôt de victimes, victimes d'un trafic de nature à ajouter des pages tragiques à l'histoire de la misère humaine ?

Aussi, à la veille d'orienter notre activité personnelle, si cela nous est donné, vers la médecine légale et la médecine sociale, a-t-elle fait l'objet de notre thèse de doctorat.

CHAPITRE PREMIER

LA PROSTITUTION : VUE D'ENSEMBLE

« Nihil sub sole novum »
(*Eccle 1-10*).

Au seuil de cette étude, grande serait notre audace, si nous avions la prétention de traiter de tout ce qui se rattache à la prostitution. Ce serait également se méprendre sur notre but de croire que, du simple point de vue professionnel, nous avons ramené tout le problème de la prostitution à la prophylaxie et au traitement des maladies vénériennes. En effet, c'est la décision prise par la commission chargée d'étudier l'abolition de la réglementation officielle en Egypte qui nous a donné l'idée de rédiger ces quelques chapitres. Loin d'apporter un élément nouveau à la question, ils tendent simplement à affirmer notre manière de voir en ce qui concerne cette matière des régimes de la prostitution. Pour ce faire, nous avons cru de toute nécessité de rechercher tout d'abord avec soin, les causes profondes de la prostitution et de les étudier surtout dans leurs rapports avec notre organisation sociale actuelle. Cela nous a permis de comprendre la raison pour laquelle *le problème de la prostitution n'a pas avancé d'un seul pas depuis environ deux siècles*, en dépit de tous les changements de régimes et de la diversité des sanctions.

Cette stagnation tient en effet à ce que les efforts faits pour lutter contre la prostitution étaient,

dans leur ensemble, mal dirigés : ou bien ils tenaient à sa suppression complète, ou bien ils visaient le seul péril vénérien.

SUPPRESSION COMPLÈTE.

Dans le premier cas, il s'agit évidemment d'un *traitement radical*, mais nullement curatif, car la prostitution n'est pas une « entité » ou un « phénomène isolé », « une chose en soi », mais un « mal commun », *un mal social*.

La prostitution n'est pas non plus une morbidité unilatérale. N'imaginait-on pas que ces prostituées se livraient à la prostitution parce qu'elles étaient simplement *prédestinées* à mener cette vie de dépravation ? Ce mot même « la prostitution » n'évoque-t-il pas aussitôt, dans la plupart de nos esprits, l'image de femmes stationnant au coin des rues, enfermées dans des lupanars, provoquant les passants ; et nous nous imaginons que ces femmes appartiennent à une catégorie à part, qu'elles sont nées ainsi, qu'elles forment une caste spéciale, pour la satisfaction des besoins des hommes à tempérament ardent. « La prostitution est ordinairement décrite et discutée, disait Flexner, comme si elle était le fait de la femme seule, mais le problème restera incompréhensible pour aussi longtemps qu'il ne sera abordé que sous cet angle. » (1)

Théodore II et Valentinien ordonnèrent la fermeture de tous les bordels et interdirent, sous des peines sévères, de donner asile à une prostituée ; Justinien confirma cette mesure et condamna à l'exil tous les tenanciers, sous peine de mort. Mais cette lé-

(1) Flexner. La prostitution en Europe. Paris. Payot 1919. Chap. III.

gislation ne servit à rien. Pendant plus de mille ans, elle ne cessa d'être appliquée, et invariablement avec les mêmes résultats. Théodoric, roi des Visigoths, punit de mort tous ceux qui encourageraient la prostitution, et Recarede, roi catholique du même peuple au VI^e siècle, défendit absolument la prostitution : toute femme qui se livrait pour de l'argent était condamnée à la peine de trois cents coups de fouet et était chassée de la ville. Charlemagne, Genéséric de Carthage, et plus tard Frédéric Barberousse, édictèrent des lois sévères contre la prostitution, lois qui restèrent sans effet et qui, si elles furent appliquées quelques temps, ne firent ensuite que susciter une violente réaction (1).

Au milieu de XVIII^e siècle, Marie-Thérèse d'Autriche voulut supprimer complètement la fornication en général. C'est ainsi, que la « Commission de chasteté » fut créée pour appliquer des mesures rigoureuses, comme la prison, le fouet et la torture, non seulement aux prostituées, mais à toute personne débauchée. Les vêtements courts furent interdits ; les servantes fuyaient devant les rafles de la police ; l'inspection redoubla d'énergie partout. Evidemment, cette législation, assez rigide, n'avait donné aucun résultat. C'est tout juste si le nombre des enfants illégitimes ne s'en trouva pas accru. L'empereur Joseph II l'abolit dès l'avènement de son règne (2).

En 1850, le maire de Portsmouth crut de son devoir d'interdire la prostitution.

« Dès les débuts de son majorat, il promulgua un ordre selon lequel tout tenancier de café, de bar

(1) Voir Dufour : Histoire générale de la Prostitution. 6 vol. Paris. 1851.

(2) Schrank. Die Prostitution in Wein, t. I.

ou de restaurant qui occuperait des prostituées perdrait sa licence. Au jour fixé, trois à quatre cents femmes descendirent dans les rues ; quelques unes n'avaient qu'un jupon et un corsage ; accompagnées d'hommes et de gamins ivres, munis d'une flûte et d'un violon, elles manifestèrent dans les rues pendant plusieurs jours ; puis elles se rendirent à la prison, mais pour diverses raisons on leur refusa l'accès... Ces femmes errèrent de divers côtés sans abri et on vit alors que le remède ne valait rien ; on leur permit de retourner dans leurs anciennes places. » (1)

Il y a déjà une quarantaine d'années que James Hinton disait avec raison :

« Supprimer la prostitution absolument en laissant toutes autres choses en l'état, serait désastreux, même si cela était possible. Mais c'est impossible. La faiblesse de tous les efforts pour supprimer la prostitution est qu'ils sont dirigés contre elle comme si elle était un phénomène isolé, alors qu'elle n'est que l'un des smyptômes d'un mal commun » (2).

Comme l'a bien dit Flexner : (3) « au lieu d'expliquer la prostitution comme si elle était causée par certaines conditions affectant seulement ou tout d'abord la constitution ou l'entourage des femmes, je l'envisagerai au point de vue de la demande et de l'offre. » Il insiste « Les deux partenaires — l'homme et la femme — n'interviennent pas seulement l'un et l'autre, mais sont tous deux les instruments d'influences extérieures. Cette méthode aura l'avantage

(1) Select Committee on the Contagious Diseases Act. p. 393.

(2) Hinton. The future of marriage by a Respectable Woman. 1885.

(3) Flexner. loc. cit. Chap. II. p. 30.

de démontrer l'enchevêtrement des relations de l'homme, de la femme et de l'exploitant. » Aussi est-il tout à fait illogique d'aborder la question de la prostitution sans l'envisager sous tous ses points de vues. En effet, c'est une idée simpliste de penser que c'est la fille qui seule se jette, d'elle-même, dans l'abîme de la dépravation.

LUTTE CONTRE LE PÉRIL VÉNÉRIEN.

Dans le second cas, la lutte contre les maladies vénériennes n'est qu'un traitement *symptomatique* d'une complication de la prostitution et par conséquent lui aussi, nullement curatif. Ce traitement en l'occurrence, outre la difficulté de son application, ne fait-il pas que supprimer l'apparence du mal ? Il n'en est pas moins vrai cependant que c'est là le point du problème de la prostitution qui a soulevé et qui soulève encore les polémiques les plus ardentes. C'est ainsi que nous avons été amené à constater que la plupart des auteurs qui se sont attachés à l'étude de la prostitution, se sont occupés à défendre essentiellement leur doctrine par des discussions interminables ou par des statistiques, en ayant soin toutefois de faire dire aux chiffres ce qu'ils voulaient. En revanche, le traitement curatif a passé naturellement au second plan. Cet état d'esprit nous a incité à nous interdire tout essai doctrinal. A notre sens, *essayer actuellement de soutenir l'une ou l'autre des positions dogmatiques reçues, nous conduirait fatalement et uniquement à des redites vaines.*

Pour mettre le lecteur au courant, résumons rapidement néanmoins les spéculations courantes.

Les partisans de la théorie abolitionniste, pensent que la prostitution est moralement une honte, physiquement un danger. En la réglementant, on

l'absout, on la protège, on la perpétue. Il faut la mettre hors la loi. « Supprimez la réglementation, prétendent les abolitionnistes, les prostituées se soumettront de bon gré au traitement libre qui lui sera substitué ».

Les partisans de la réglementation pensent aussi que la prostitution est moralement une honte, physiquement un danger, mais ils ne créent pas, disent-ils fort justement, le fléau en le constatant, pas plus qu'ils ne le supprimeraient en l'ignorant.

Puisqu'il existe, il faut le surveiller et en circonscrire les effets. Moralement, il faut empêcher ce danger, de dégénérer en turpitude, il faut prévenir et soigner les maladies dont il est la cause. C'est, ainsi, estiment-ils, que les professionnelles de la prostitution doivent être soumises à un régime administratif de police qui maintienne le contrôle sanitaire, consistant en la mise en carte, en l'obligation de visites médicales périodiques et en l'internement, le cas échéant, dans des hôpitaux spéciaux.

Enfin, les neo-abolitionnistes suppriment eux aussi la réglementation, mais en revanche, ils préconisent le système de la déclaration obligatoire et du traitement forcé non seulement des « femmes publiques », mais de toute personne atteinte d'une maladie vénérienne. L'hospitalisation des vénériens récalcitrants est imposée par mesure coercitive.

Nous pouvons à présent voir les conclusions antagonistes de leurs principes.

M. Duclaux, dans son beau livre sur l'Hygiène sociale, disait que « la prostitution individuelle ne peut être, en elle-même, considérée comme un délit ; mais elle doit être rangée parmi les commerces et industries insalubres. A ce titre, elle peut être soumise, comme toute industrie ou commerce insalubre, à des examens de surveillance destinés à ga-

rantir les intérêts de la collectivité, dont le premier de tous est la **santé publique** ».

Une femme, dont nous ne pouvons méconnaître la généreuse inspiration, Mme Joséphine Butler a mené une campagne étonnante de persévérance et d'énergie, au nom de la pudeur des filles, contre la réglementation qu'il faudrait repousser comme inique au point de vue de la liberté individuelle : la visite blessant, paraît-il, la susceptibilité de ces femmes publiques.

« La visite médicale, s'écriait-elle, est attentatoire à la dignité de la femme. C'est un acte abominable, horrible, exécrable. C'est même une insulte à toutes les femmes dans la personne *de nos sœurs*... Examiner une femme, c'est souiller le berceau de l'humanité par une pratique profanatrice. Rien ne peut donner le droit d'outrager ces femmes, de violer leur pauvre corps. Rien ne peut donner le droit de les forcer à dévoiler leur nature physique la plus intime... ».

Quelque sincère qu'en soit leur auteur ces affirmations déclamatoires touchent au ridicule. La fille ne sait-elle pas à quoi l'engage la prostitution dont elle vit ? Le métier qu'elle choisit ne l'oblige-t-il pas à s'exposer sans cesse toute nue à toutes les obscénités ? Elle est la première intéressée à ne pas contracter de maladies vénériennes aussi dangereuses pour elle-même que pour ceux qui l'approchent. Ces cris de colombe blessée ne sauraient, à notre sens, émouvoir personne. La loi n'impose-t-elle pas la déclaration de certaines maladies contagieuses et la désinfection des locaux contaminés ? Ne réglemente-t-elle pas les industries dangereuses ou simplement incommodes ? Et même, non d'ailleurs sans raisons valables, la loi ne va-t-elle pas

jusqu'à compléter ou organiser la surveillance des établissements de *bienfaisance* privés ?

A la conférence de Bruxelles, le professeur Fournier a fait une observation qui, dès l'abord tout au moins, est saisissante : supposons une fille contaminée, en état de contagiosité indéniable ; si elle est retenue ce soir dans un hôpital, elle y dormira inoffensive ; si elle est libre ce soir, elle transmettra son mal ; donc, il y a un intérêt public à retenir à l'hôpital les professionnelles contaminées. C'est cette observation qui a été dénommée *l'argument du bon sens*.

M. Augagneur répond ainsi : « La réglementation n'a, malgré l'apparente valeur de cet argument, probablement rien préservé du tout. La profession de prostituée à Paris est exercée par un nombre de femmes, sans doute peu variable : c'est une armée à effectif proportionné sans cesse aux tâches à fournir ; cet effectif comprend les saines et les malades, celles qui peuvent faire leur service et celles qui sont indisponibles. La moyenne des indisponibilités varie peu et ne peut modifier, par les fluctuations de quelques unités, l'activité de l'armée de la prostitution... La prostitution est, par certains côtés, un métier soumis aux lois générales du commerce : la disparition d'une prostituée est compensée par l'apparition d'une nouvelle, et comme l'immense majorité des prostituées appartient à la catégorie des clandestines, que l'état sanitaire de ces clandestines est inconnu, il n'est pas démontré, du tout, que la détention de quelques unités syphilitiques évite des contacts périlleux aux clients de la prostitution. Les prostituées ne sont pas des officiers ministériels en nombre limité ; la fermeture d'une étude de notaire malhonnête fait refluer sa clientèle vers des études à mœurs probes et la garantit contre la ruine ; la

disparition d'une banque véreuse, industrie libre, laisse l'épargne à la merci d'autres banques véreuses immédiatement offertes : personne ne soutiendra que la mise sous les verrous d'un agent d'affaires escroc diminue le nombre des victimes de l'escroquerie ; la prostitution et ses clients relèvent du régime des banques et non de celui des études de notaires. Le raisonnement de bon sens, si souvent invoqué en faveur de la réglementation, ne signifie absolument rien et ne résiste pas à la réflexion. »

En réponse au raisonnement quelque peu paradoxal de M. Augagneur, on peut se demander : les escrocs ne seraient-ils pas plus nombreux, si l'escroquerie était assurée de l'impunité ? A qui la rue serait-elle accessible sans danger si les prostituées même malades évoluaient en pleine liberté ?

Sous le titre « Délibération du Conseil municipal de Bruxelles. Faillite de l'essai abolitionniste bruxellois », le professeur Gougerot publie la communication suivante :

« Vous vous souvenez que je vous avais communiqué différents documents de la Société belge de dermatologie et syphiligraphie qui avaient protesté contre l'essai abolitionniste pratiqué à Bruxelles et prévu les inconvénients qui pourraient en résulter. Ces inconvénients sont tels que le Conseil communal de Bruxelles, où il y avait une prédominance d'abolitionnistes et de neutralistes, *est revenu sur la décision prise. Et, devant la recrudescence des maladies vénériennes, devant l'impossibilité de faire traiter des prostituées notoirement vénériennes qui refusaient de se faire traiter, le Conseil a arrêté cette épreuve abolitionniste ; il revient à la réglementation médicale.* Je ne saurais trop souligner l'importance de ces conclusions. En effet, les abolitionnistes nous ont tant de fois répété que « si

l'essai abolitionniste était fait, les résultats seraient remarquables. » Eh bien ! l'essai a été fait dans un pays de même mentalité que la nôtre, et, au bout de six mois, le résultat a été tellement désastreux qu'une municipalité tout d'abord abolitionniste a dû revenir à la réglementation. » (1)

Voilà encore dans le même sens un extrait des conclusions de M. le Bourgmestre Max, présenté au Conseil municipal de Bruxelles :

« Le perfectionnement de l'éducation, la formation morale de la jeunesse, la propagande, sont assurément des moyens de prophylaxie, mais, dans notre état social actuel, certains *procédés de contrainte sont encore indispensables*, et je ne crains pas de dire qu'il serait criminel de ne pas y recourir. Comment ! telle personne serait reconnue comme étant l'agent de propagation d'un mal dont elle est atteinte ; nous savons que grâce à l'application des méthodes modernes de la science médicale, cette personne pourrait être guérie dans un délai relativement restreint, et nous resterions, désarmés, nous assisterions avec sérénité à la propagation du fléau, nous dirions : « Périsse la santé publique plutôt qu'un principe, laissons se répandre la contagion au nom du grand principe abolitionniste, n'intervenons pas ? ». Pareille abstention, pareille indifférence, seraient impardonnables ! » (2).

A l'opposé, le Docteur Stoukownkoff déclarait : « Il me semble qu'en mettant sur la carte d'une telle

(1) Professeur Gougerot, Professeur de clinique dermatologique à la Faculté de Médecine de Paris. Bulletin de la Société française de prophylaxie sanitaire et morale. Juillet 1925.

(2) Délibération du Conseil communal de Bruxelles. 7 Avril 1924.

prostituée la note « saine », le médecin n'a qu'une alternative : ou bien il abjure toutes les convictions scientifiques modernes ou bien, reconnaissant chaque fois la fausseté de son attestation, il fait des compromis avec sa conscience. » (1).

Empressons-nous de dire, d'ailleurs, qu'aucune de ces doctrines n'a été pleinement réalisée.

*
* *

Ayant dégagé ces deux notions fondamentales à savoir le caractère *endémique* et incoercible de la prostitution, et son *étroite connexité* avec notre vie sociale, nous acquîmes aussitôt l'intime conviction qu'il serait sage de remonter jusqu'à l'*origine* de ce courant de dépravation et du vice : l'*enfance matériellement et moralement abandonnée* : « L'échec des œuvres de philanthropie et de redressement multipliées pour les criminels adultes, nous prouve la nécessité de prendre le mal à sa racine. A côté de l'indigence matérielle, il y a l'indigence physiologique, mentale et morale » (2).

Rien de plus vrai en matière de prostitution. Nous avons ainsi l'avantage d'examiner le problème que nous étudions sous un angle plus large et en même temps de circonscrire le foyer qui engendre ce mal de la prostitution : à savoir les influences trop souvent néfastes de l'entourage familial et du milieu où évolue l'enfant. C'est là, à notre avis, la seule manière d'envisager la question de la prostitution avec l'espoir de lui voir réaliser quelque progrès.

Deux faits nous y incitent, en effet, ressortissant d'ailleurs de l'observation de chaque jour : 1°

(1) Simple exposé du but et des principes de la Fédération abolitionniste internationale. Genève 1912.

(2) PRINS. La Défense sociale, p. 154.

La chute précoce de la fille ; 2° L'échec de tout essai en vue de son redressement.

1° PRÉCOCITÉ DE LA CHUTE.

Tous les auteurs sont unanimes à reconnaître que la grande majorité des filles publiques ont perdu leur virginité dès l'enfance, grâce à la démoralisation qui s'est produite de trop bonne heure. Parent-Duchatelet a rencontré dans l'espace de dix ans à peine trois ou quatre filles qui sont venues se faire inscrire n'ayant pas encore été déflorées. Les autorités allemandes estiment d'une manière générale que la période critique s'étend *de la douzième à la dix-huitième année*. Une petite portion tourne mal après la vingt-cinquième année. Les maisons de relèvement anglaises ont accueilli dans le cours de trois ans 745 fillettes entre 8 et 15 ans. Cette dépravation précoce ne doit pas nous étonner, quand on sait que toutes ces prostituées indistinctement, avant d'embrasser leur triste carrière, ont vécu pendant un an plus ou moins long dans le désordre. « Est-il possible disait M. Bourdon le 4 juin 1907 au Sénat, ou est-il vraisemblable que l'enfant qui s'adresse à la débauche sur la voie publique y descende ainsi du premier coup ? Est-ce une petite fille vertueuse qui, de sa chambrette, ira sur le trottoir ? Ne pensez-vous pas qu'elle a déjà préalablement parcouru, cette petite malheureuse, toutes les étapes du vice ? »

Voilà une notion qui a toute son importance et que nous développerons dans notre deuxième partie. Dans cette vie de désordre, l'enfant subit, en effet, l'influence d'une série de causes de tous genres. Un auteur, réputé, membre de la société de médecine légale de New-York, a écrit :

« La manière dont ces causes jouent séparément ou ensemble est par exemple très visible dans

le rapport suivant que m'a envoyé un de mes correspondants, homme du monde qui a acquis une bonne expérience pratique : « Je puis dire sans hésitation qu'à peine 10 % des prostituées auxquelles j'ai eu affaire peuvent être regardées comme ayant reçu de l'instruction. Ceci prouve déjà qu'elles sont en grande partie d'humble origine ; et les cas nombreux et effrayants de promiscuité, dans une même chambre, des classes ouvrière et paysanne qui sont publiés journellement suggèrent que ces femmes avaient perdu toute notion de pudeur dès leur âge le plus tendre, de sorte qu'elles connaissaient les faits sexuels bien avant la puberté. Dès qu'elles ont un certain âge, elles se donnent à leur bon ami ; la familiarité avec laquelle elles considèrent l'acte sexuel supprime les contraintes qui agissent sur les jeunes filles nées dans un milieu décent. Puis elles sont embauchées dans des magasins ou des ateliers ; si elles sont jolies, elles couchent avec les contremaîtres ou les patrons. Alors se développe l'amour de la toilette, qui constitue une partie si importante de la nature féminine, et elles deviennent facilement « l'entretenu » de quelque homme riche. Un fait remarquable est qu'elles éprouvent rarement du plaisir avec le « miché » et préfèrent souvent l'étreinte de quelqu'un de leur milieu d'origine, très souvent un soldat. Je n'ai rencontré que peu de femmes qui aient été réellement séduites puis abandonnées, bien que ce soit là un roman qui est de mode chez les prostituées. » (1)

« Le nombre des filles mineures qui se livrent publiquement à la prostitution, disait M. Emile Richard, dans un rapport de 1890 au Conseil Municipa-

(1) Havelock Ellis : Psychologie sexuelle. Tome IX. La prostitution, 1929. Chap. III, pp. 80-81.

pal, est considérable à Paris. Nous n'essaierons pas de l'évaluer même d'une façon approximative. Depuis les petites bouquetières de 12 à 15 ans qui sollicitent sur les boulevards et dans les quartiers du centre la lubricité des passants jusqu'aux jeunes raccrocheuses qui pullulent sur les boulevards extérieurs, aux abords des gares de chemins de fer, et même dans les rues les plus fréquentées, toujours suivies par l'inévitable souteneur, elles forment un contingent considérable parmi la légion des prostituées d'habitude. »

D'autre part, ce sont ces mineures qui aggravent le péril des contagions redoutables. Car de toutes les prostituées, les plus jeunes sont à ce point de vue les plus dangereuses. Réglementaristes et abolitionnistes sont d'accord sur ce point. En 1902, le Docteur Le Pileur marquait les étapes de la jeune prostituée en ces termes : « déflorée à seize ans, prostituée à dix-sept ans, syphilitée à dix-huit ans » (1).

M. Augagneur, plus explicite encore, disait : « Nous savons d'une manière certaine que toute prostituée clandestine ou soumise est vouée à la syphilis, que l'infection syphilitique se produit chez elle dans la proportion de 91 pour 100, que la maladie éclate 70 fois sur 100 dans la première année de la prostitution. »

Le Docteur Le Pileur a patiemment interrogé 718 syphilitiques dans son service de Saint-Lazare. Sur ce nombre, 519 ont commencé à se livrer à la prostitution entre 13 et 20 ans, et 199 seulement après cet âge. Sur ces 718 syphilitiques, 69 avaient contracté leur maladie avec les premiers séducteurs,

(1) Congrès de Bruxelles, 1902.

avant toute prostitution, 489 l'avaient prise au cours de la première année, 101 l'année suivante et 59 plus tardivement. En somme, 91 % de ces femmes avaient pris leur maladie dans les premières années. De même, le Docteur Jullien, sur 123 chancres traités dans son service, en note 80 chez les mineures et 43 chez les majeures avec maximum à 18 ans (1). Chargé du service antivénérien des prisons de Lyon, le Docteur Lacassagne nous explique comment ces enfants ignorantes s'exposent facilement à la contamination : « Voici des enfants qui ne savent pas le danger qu'elles risquent en se livrant au premier venu, des enfants ignorantes des précautions élémentaires d'hygiène à prendre après un rapport sexuel, il est fatal que très rapidement elles soient contaminées. C'est d'abord à la blennorrhagie qu'elles payent leur tribu : cela est dans l'ordre normal des choses. En effet, on conçoit aisément que des organes génitaux revêtus d'une muqueuse presque neuve, si l'on peut dire, une muqueuse non accoutumée aux traumatismes et pas encore vaccinée aux infections, soient un terrain tout favorable pour le développement du gonocoque. » (2).

Il est intéressant aussi de noter que la presque totalité de ces prostituées mineures sont loin de se contenter du simple délit de prostitution. Menant une vie vagabonde, elles sont capables de commettre les fautes les plus diverses et au besoin le crime. Ce qui a déterminé d'ailleurs M. Mourral à conclure que « les prostituées, quel que soit leur sexe, sont comme les vagabonds, des criminels en puissance qu'on ne peut sans imprudence laisser circuler en toute liberté ».

(1) Loc. cit. Cité par le Docteur Carle,

(2) Journal de Médecine de Lyon. 20 mai 1930. p. 324.

Le Docteur Faivre, dans sa thèse sur les jeunes vagabondes prostituées en prison, nous dit : « Parmi 622 vagabondes que nous avons observées, 510 d'entre elles se livraient habituellement à la prostitution, les unes depuis plusieurs années ou plusieurs mois : les autres depuis quelques jours seulement ». De ces 510

5 avaient 13 ans.
148 avaient de 14 à 16 ans.
326 avaient de 16 à 18 ans.
31 au-dessus de 18 ans.

Les mineures arrêtées pour fait de vagabondage sont donc en réalité de jeunes prostituées dans la grande majorité des cas. Nous n'avons pas besoin d'insister ; les observations de la vie courante démontrent souvent qu'il y a identité entre la prostitution et la criminalité juvénile.

Voici présentés, sous forme de deux tableaux récapitulatifs empruntés également au Dr Faivre (1) les motifs d'incarcération de prostituées mineures :

ANNEE 1929	(Vagabondage	308
Total des incarcérations :	{ Vol et Vagabondage	21
537	{ Incidents	92
	{ Délits divers et crimes..	116
ANNEE 1930	(Vagabondage	314
Total des incarcérations :	{ Vol et vagabondage	34
551	{ Incidents	94
	{ Délits divers et crimes..	109

L'examen des chiffres contenus dans ces deux tableaux n'est-il pas nettement significatif ? Les détenus pour vagabondage en constituent le contingent le plus nombreux.

(1) Docteur Faivre. Thèse de Paris, 1931.

2° FAILLITE DE TOUTE TENTATIVE DE REDRESSEMENT.

Elle est due à ce que les prostituées ont une obtusion morale, progressivement acquise dès le jeune âge, les condamnant à la récidive malgré le traitement moral et les essais de correction auxquels elles sont soumises. Tout porte à croire en effet que rien ne changera leur lamentable sort qui semble être définitivement consolidé. « Dans le courant de l'année 1910, écrit Flexner, sur 1319 femmes arrêtées, 823 étaient des mineures dont le délaissement absolu est prouvé par le fait que les efforts tentés pour leur assurer une sorte de protection familiale ont échoué. » (1)

Interrogée par une personne charitable, qui voulait la détourner de son triste métier, une fille avait répondu : « Laissez-moi tranquille ; vous perdez votre temps ; *j'ai ça dans le sang.* »

Dans la séance du 30 mars 1906 au Sénat, M. Hennequin n'avait pas dissimulé, d'ailleurs, les graves embarras que soulevait la débauche publique des jeunes prostituées. « Certes, il est déplorable, disait-il, de compter parmi les inscrites de toutes jeunes filles, comme il en existe en assez grand nombre en province. Mais que faire en l'état actuel, de ces malheureuses précocement dévoyées qui demeurent insensibles à toutes admonestations, à toute mesure tentée pour faire cesser leur inconduite, qui continuent leur abominable métier et menacent ainsi gravement la santé publique ? On les a rendues plusieurs fois à leurs parents qui ont été impuissants à les corriger ; parfois on les a déferées à l'autorité judiciaire : tout a été inefficace. De guerre lasse, il a fallu les inscrire dans un intérêt sanitaire ».

(1) Flexner, loc. cit.

Cela est loin toutefois de nous étonner quand on songe que, malgré tous les nobles dévouements des religieuses et des dames d'œuvres, envers ces filles, celles-ci ne tardent pas à reprendre leur ancienne vie dès qu'elles sont en liberté. C'est là aussi la conclusion du Docteur Faivre.

« Nous n'insisterons pas sur l'étude de ces jeunes filles qui sont des recrues « acquises » à la prostitution et qui, après une période d'expectative de plus ou moins longue durée dans les colonies pénitenciaires, embrasseront à nouveau leur étrange carrière.

Mieux que toutes les remarques que leur cas ait pu nous suggérer, la reproduction de simples manifestations de l'esprit, empruntant une forme poétique plus ou moins heureuse et dont elles sont coutumières, nous renseignera facilement sur leur véritable mentalité et nous permettra aussi de prévoir aisément l'avenir prochain qui leur est réservé.

Une chanson écrite par une de ces jeunes détenues montre bien aussi la franche acceptation de son « labeur ».

L'orsceque descend la nuit,
La pieurreuse de Paris,
Dans sa petite chambrette,
Termine sa toilette.
Un peut de noire aux yeux,
Un ruban dans les cheveux.
La marchande d'Amour.
D'escend dans le faubourg.
Oui ! mais avant,
Son homme lui dit gentiment.
Va ma petite nona.
Ce soir mon rat.
Tu fera dodo dans mes bras.

Va-t-en

Bien gentiment bien doucement.

Chercher le client.

Ton homme a besoin d'argent.

« Oui mon Charlot »

C'est toi le plus beau,

Le plus costaud. » (1)

Dans son roman musical, l'auteur de *Louise* nous fait voir une jeune ouvrière à qui les séductions de la jeunesse font oublier la sagesse et le chemin de l'honneur. Elle a un amant, Julien, qui avec la pratique, lui enseigne les règles et les agréments de l'amour libre. Ils mènent ensemble la vie de Bohême. Rappelée, un instant, près de son père malade, elle a emporté dans son flanc la flèche mortelle. Elle aussi désormais elle a ça dans le sang. Ni soupirs ni prières ne sauraient désormais la retenir ; et quand, du haut de la mansarde, elle aperçoit s'allumer toutes les lumières de Paris, elle se souvient qu'elle a été sacrée Muse de la Bohême, et elle chante :

« Ce n'est plus la petite fille au cœur timide et craintif, c'est une femme au cœur de flamme, qui veut reprendre son amant... Je vais revoir les yeux du bien-aimé, et mes lèvres vont pouvoir se griser de ses baisers toute l'éternité. Paris ! Paris ! fête éternelle des plaisirs ; sonne, cloche de joie des libres épousailles. »

Le rideau tombe sur cette ravissante musique. Mais on peut se dire toutefois que le drame n'est pas fini, et qu'il va commencer. Car le destin de Louise est écrit sur tous les registres : séduite à seize ans, syphilitique à dix-sept ans ; à dix-huit ans, inscrite à la police. Pourquoi ne pas rappeler les paro-

(1) Docteur Faivre, *op. cit.*, chap. III.

les de Lacordaire, dans la chaire de Notre-Dame, et montrer la pauvre fille « au fond du lupanar, pâle, plombée, l'avarice à la bouche et la prostitution dans le cœur » ?

M. Olivier, directeur de la colonie pénitentiaire de Clermont, praticien de grande expérience, n'hésite pas à s'exprimer ainsi :

« La prostitution publique, la prostitution dans la rue fait des ravages épouvantablement rapides et profonds sur la petite fille ou l'adolescente qui s'y livre. Tel un poison rapidement mortel. Aussi importe-t-il de hâter les mesures de protection, car c'est seulement par cette hâte vigilante qu'on peut encore conserver certaines chances de succès. Différer et temporiser, c'est condamner à l'impuissance les efforts de relèvement, des filles, c'est le relèvement de celles qui sont tombées jusqu'à la prostitution publique. »

En 1889, M. Rollet avait obtenu du parquet de traduire en police correctionnelle comme vagabondes, quelques jeunes prostituées qui, devant le tribunal, réclamèrent, elles-mêmes, leur envoi dans une colonie pénitentiaire. Aussitôt, une inspectrice de grande expérience, Mme Dupuy, signala le péril de cette solution : « Il ne faut pas, dans l'espoir trop souvent chimérique de sauver des jeunes filles tombées à l'abjection de la prostitution réglementée, il ne faut pas, disait-elle, risquer d'en perdre d'autres par ce contact dangereux. » (1). Les jeunes prostituées, ainsi détenues à Limoges, ne tardèrent pas à y jeter le désordre. En juin 1890, elles se révoltèrent et plusieurs d'entre elles furent condamnées devant le tribunal correctionnel, pour outrages au préfet et rébellion.

(1) Rev. pénitent., 1890, p. 170.

L'opinion populaire est que ces femmes ne demandent qu'à abandonner leur vie de péché ; mais la simple et pure vérité est qu'elles ne tiennent pas du tout à être sauvées. « La plupart d'entre elles, déclare Booth, ne regardent pas et ne veulent pas regarder la prostitution comme un péché. « Tous les soirs on me mène dîner et dans un endroit où on s'amuse ; pourquoi changerais-je ? » dit l'une d'entre elles. » (1)

Parfois, sentant l'horreur de leur vie de débauche, elles se lamentent et elles emprunteraient volontiers la phrase célèbre de Ninon de Lenclos : « Si j'avais su d'avance quelle serait ma vie, je me serais pendue ». Mais autant en emporte le vent, et c'est avec juste raison que Havelock Ellis déclare : « C'est là sans doute une phrase solitaire qui n'exprime guère qu'un moment d'humeur passager : il ne faut pas en déduire trop de choses » (2).

Nous avons voulu montrer, à la fin de ce premier chapitre, toute l'importance qu'il convient d'attribuer à l'enfance malheureuse en matière de prostitution. Personnellement, nous croyons que c'est là le seul moyen d'arriver à un résultat appréciable. Pourtant c'est un facteur trop facilement méconnu. Nous n'avons pas cependant la prétention de détruire complètement la prostitution en créant une révolution nouvelle dans la société. La vérité, comme l'a dit Bucklé, est que « toutes les grandes réformes qui ont été accomplies ont consisté, non à faire quelque chose de nouveau, mais à défaire quelque chose de vieux ».

(1) Charles Booth, *Life and labour of the people*, 3^e série, t. VII, p. 364.

(2) Ellis. loc. cit., chap. II, p. 64.

CHAPITRE II

D É F I N I T I O N S

On entend d'ordinaire par prostitution du verbe latin « prostituere » — trafiquer de, offrir à tout venant — toute espèce de commerce obscène du corps humain. Mais, en réalité, définir la prostitution est loin d'être aussi simple que le mot et l'usage qui en est fait pourrait le laisser croire. De tout temps, on a essayé de s'entendre sur ce terme, et des formules variées autant qu'innombrables ont été exposées pour l'expliquer. Mais, il n'est personne qui ait pu rallier les autres à sa définition en dehors de toute controverse. Il est pourtant indispensable, avant d'aborder l'étude critique de cette délicate question de la prostitution, de savoir exactement ce qu'il faut entendre par là. En effet, pour déterminer les éléments constitutifs de la prostitution, il faut considérer dans quelle limite elle sera sujette au contrôle des pouvoirs publics et à la sanction des lois.

Déjà en droit roumain, nous en trouvons les définitions dans le Digeste (533). Quoique les premières en date, elles n'en sont pas moins les plus simples et les plus complètes dans leur concision. La prostitution publique y est stigmatisée dans la formule suivante :

« Palam autem sic accipinus, passim, hoc est sine delectu, non si qua adulteris vel stupratoribus se committit, sed quæ vicem prostituae sustinet. »

« On doit entendre par commerce public, le métier de ces femmes qui se prostituent à tout venant et sans choix. » (1)

Ce terme ne vise que les filles publiques, il ne s'étend pas aux femmes mariées qui se rendent coupables d'adultère, ni aux filles qui se laissent séduire.

Mêmes définitions dans un texte, celui-ci de l'époque moderne, qui va nous permettre de progresser. Le Directoire exécutif adressait au Conseil des Cinq-Cents le message suivant, le 14 nivôse an IV (7 janvier 1796) :

« Vous savez que les mœurs sont la sauvegarde de la liberté et que sans elles les lois mêmes les plus sages sont impuissantes ; sans doute vous regarderez, comme un de vos premiers devoirs de leur rendre cette austérité qui, en doublant les forces physiques, donne à l'âme plus de vigueur et d'énergie. Mais avant de vous occuper de cette importante régénération dont les bienfaits doivent être le résultat d'un meilleur système d'éducation et de l'influence des principes républicains, vous vous empresserez d'arrêter par des mesures fermes et sévères les progrès du libertinage qui, dans les grandes communes, et particulièrement à Paris, se propage de la manière la plus funeste pour les jeunes gens et surtout pour les militaires. Les lois répressives contre les filles publiques consistent dans quelques ordonnances tombées en désuétude, ou dans quel-

(1) Digeste: lib. XXII, T. II. N° 43. Ulpien, au livre I, sur la loi Julia et Papia, paragraphe 2.

ques règlements de police purement locaux et trop incohérents pour atteindre un but si désirable. La loi du 19 juillet 1791 a classé au nombre des délits soumis à la police correctionnelle la corruption des jeunes gens de l'un et l'autre sexe, et elle en a déterminé la peine ; mais cette disposition s'applique proprement au métier infâme de ces êtres affreux qui débauchent et prostituent la jeunesse et non à la vie de ces femmes *l'opprobre d'un sexe et le fléau de l'autre*.

C'est à vous qu'il appartient de suppléer à ce silence en portant une loi qui réprime, enfin, des désordres qu'une plus longue impunité rendrait peut-être redoutable au Gouvernement. Vous voudrez que cette loi caractérise les individus qu'il s'agit d'atteindre et les peines qu'il convient de leur appliquer. *Vous voudrez qu'elle indique d'une manière claire, et qui ne laisse rien à l'arbitraire, ce qu'on doit entendre par la désignation de « filles publiques »* ; car vous n'ignorez pas que si les femmes qui se livrent à cette vie infâme restent impunies, c'est qu'il est presque toujours impossible aux magistrats chargés de la police de leur faire une exacte application de la qualité de filles publiques ; parce que ce titre ne devant, à la rigueur, être donné qu'à celles qui exercent activement ce vil métier, *la plupart trouvent le moyen de s'y soustraire en alléguant qu'elles sont ouvrières ou marchandes*, et en produisant des certificats des personnes pour lesquelles elles prétendent travailler. Ces personnes ne rougissent pas même de réclamer quelquefois, en présence des magistrats, ces mêmes femmes comme filles de boutique, ouvrières ou domestiques, quoiqu'elles soient notoirement filles publiques, et qu'on les ait arrêtées en flagrant délit.

Pour remédier à cet inconvénient, vous déter-

minerez avec précision ce qui constitue une fille publique : *récidive et concours de plusieurs faits particuliers, légalement constatés : notoriété publique, arrestation en flagrant délit prouvé légalement par des témoins autres que le dénonciateur ou l'agent de la police*. Voilà sans doute les circonstances qui vous paraîtront caractériser cette honteuse et criminelle profession.

Ce projet du Directoire nous paraît remarquable par l'exacte et profonde observation des éléments qui caractérisent la prostitution. Quoique élaboré par les jurisconsultes qui firent plus tard le Code civil, il eut le sort de beaucoup d'autres. Malgré la nomination d'une commission, il ne fut pas même discuté.

Parent-Duchatelet, le grand historiographe de la prostitution, se limite à définir la prostitution de la façon suivante : « Nous bornons nos recherches à ces débauchées d'un genre particulier qui, par un concours de circonstances et par des habitudes scandaleuses hardiment et *constamment publiques*, forment cette classe particulière de la société que l'administration doit suivre et surveiller avec le plus grand soin et que nous nommons *prostituées ou filles publiques*. » (1)

Il nous semble évident que cette définition ne répond qu'aux exigences les plus nécessaires de la police, faisant complètement abstraction de la prostitution clandestine.

Dans le dictionnaire de Littré, en regard du mot « prostitution », on lit : « Abandonnement à l'impudicité » ; ce qui provoque les amères réflexions de Yves Guyot : « Si cette définition est

(1) Parent-Duchâtelet : De la prostitution dans la ville de Paris : 2 vol. Paris 1857. Chap. I, p. 25, Tome I.

exacte, on doit appeler prostitué un homme qui possède ou a possédé plusieurs femmes. Tous les jeunes gens du quartier latin ; les futurs défenseurs de l'ordre, de la famille et de la société ; les quatre-vingt-dix-neuf centièmes de nos officiers et de nos soldats ; élégants à bonnes fortunes ; Dons Juans de boudoirs ; vulgaires coureurs ; petits crevés ; vieux polissons ; maris indépendants, ont été, sont et seront des prostitués. Ce qualificatif doit frapper quiconque n'entre pas vierge dans le lit conjugal et n'y reste pas fidèle. La prostitution du sexe masculin est un état général presque universel. — Ce n'est pas vrai, dites-vous ? Soit : mais la définition de Littré est fausse. » (1)

Cependant, la définition de Littré est reprise par le professeur Niesser en ayant le soin de la limiter à la femme.

« Est prostituée toute femme qui a des rapports sexuels en dehors du mariage, ou de l'union libre « imitation du mariage », même lorsque ces rapports visent la satisfaction d'appétits sexuels *en dehors de toute idée de lucre*, et qu'ils ont pour cause la *légèreté* ou la recherche du plaisir. » (2).

Yves Guyot oppose sa définition à celle de Littré et Neisser en faisant du trafic une condition fondamentale.

« Est prostituée, dit-il, toute personne pour qui les rapports sexuels sont subordonnés à la question du *gain* » (3).

Voyons maintenant quelques formules de l'administration : Emile Richard, ancien président du Conseil municipal de Paris ; estimant que les for-

(1) Guyot (Yves). Etudes de physiologie sociale : la prostitution, 1882. Chap. I, p. 5.

(2) Conférence de Bruxelles, 1902.

(3) Loc. cit., p. 8.

mules de Digeste contiennent la meilleure définition de la prostitution publique, croit devoir toutefois en compléter les éléments constitutifs par cette condition supplémentaire « *et n'a d'autres moyens d'existence que les relations passagères qu'elle entretient avec un plus ou moins grand nombre d'individus.* » (1)

Cette définition, ainsi que la suivante, sont établies au seul point de vue de l'enregistrement.

M. Le Poitevin (2) déclare que « la qualification de prostituée ou de « femme de mauvaise vie » ne peut légalement s'appliquer qu'à celles qui se livrent *habituellement et publiquement* à la prostitution et dont l'inconduite notoire peut compromettre le bon ordre et la santé publique ».

La circulaire du ministre de l'intérieur du 1^{er} Juin 1919, relative à la prophylaxie des maladies vénériennes chez les prostituées et à la réglementation de la prostitution, détermine les groupes de prostituées devant être soumises à l'inscription et astreintes au contrôle sanitaire.

La doctrine officielle considère ainsi comme prostituée :

1. — Toute femme se livrant à tout venant et *sans choix*, moyennant une *rémunération pécuniaire*.

2. — Qui fait *notoirement* métier de son corps.

3. — Qui se rend *habituellement* dans les hôtels et les garnis avec des hommes différents.

4. — Qui reçoit chez elle, et sans choix, ceux qui s'y présentent.

(1) Rapport sur la réorganisation du service sanitaire relatif à la prostitution. p.19.

(2) Dictionnaire de la simple police, pp. 872-873.

La jurisprudence, de son côté, n'a jamais contribué à déterminer les éléments constitutifs de la prostitution. La seule formule positive que nous y trouvons est la suivante :

« La qualification de *prostituée* ou « femme de mauvaise vie » ne peut légalement s'appliquer qu'aux femmes dont l'inconduite est de nature à compromettre le bon ordre, la sûreté ou la salubrité publique, seuls objets confiés à la vigilance de l'administration municipale. » (Cassation, 6 avril 1894).

Il est à noter, aussi, que la Jurisprudence a fait de « l'habitude » une condition fondamentale en vue de l'inscription sur les registres de la prostitution.

« *L'habitude de la prostitution* est une condition indispensable pour qu'il y ait lieu à inscription : un acte isolé de prostitution ne suffirait pas pour justifier cette mesure. » (Cr., 18 Février 1898).

Serrant la question de près, Flexner, abolitionniste notoire, a su le premier déterminer d'une façon nette les éléments essentiels de la prostitution dans la plénitude de ses manifestations

« Je considérerai, dit-il, la prostitution comme étant caractérisée par trois éléments combinés de façons variées. Le trafic — la promiscuité — l'indifférence émotionnelle. Le *trafic* n'implique pas l'usage de l'argent quoique l'argent soit l'intermédiaire usuel ; des cadeaux ou des plaisirs peuvent être un mobile équivalent. Il n'est pas davantage besoin que la *promiscuité* soit absolument sans choix ; une femme n'en est pas moins prostituée parce qu'elle choisit plus ou moins ses partenaires. *L'indifférence émotionnelle* peut nettement être inférée du trafic et de la promiscuité. Dans ce sens « est prostituée toute personne qui, habituellement ou occasionnellement, a des relations sexuelles plus ou moins ba-

nales, moyennant payement ou toute autre considération mercenaire.

Ni la notoriété, ni l'arrestation, ni le défaut d'autre occupation ne sont un critérium essentiel. Une femme peut être une prostituée, même dans le cas où elle ne serait pas notoire, où elle n'aurait jamais été arrêtée ou elle serait simultanément employée d'autre part à une occupation rémunérée.

La portée du terme est ainsi considérablement étendue. J'espère prouver que c'est à bon droit et même nécessaire. Le trafic, l'indifférence émotionnelle et la promiscuité plus ou moins complète ne caractérisent pas seulement, dans nos cités modernes, les relations sexuelles des prostituées avouées ou professionnelles. Ce sont également les attributs distinctifs de la prostituée clandestine, en faisant usage de ce terme dans sa signification littérale pour désigner la nombreuse classe de prostituées professionnelles dont le genre de vie n'est connu que de leur propre clientèle et de leurs compagnes les plus intimes ; les prostituées occasionnelles — celles qui, alternativement émergent d'une vie irrégulière pour s'y replonger ; les prostituées accidentelles — celles qui se livrent plus ou moins à la prostitution sans interrompre quelque occupation honorable ; les femmes qui pratiquent la prostitution sous le manteau d'autres occupations ; celles qui, cessant d'être entretenues en qualité de maîtresses, se livrent à la prostitution comme succédané jusqu'à ce qu'elles aient retrouvé un point d'appui plus solide ; ... enfin les femmes mariées n'appartenant pas toujours, tant s'en faut, aux plus basses classes qui, peut-être irréprochables aux yeux du monde, s'abaissent jusqu'à obtenir par l'ignominie le prix de leur luxe. Voilà donc huit catégories différentes de femmes

échappant à l'étroite conception de la prostitution. » (1)

Nous reviendrons ici au Digeste (livre XXIII, titre II) et à Ulpien, déjà nommé (toujours au n° 43) qui débute ainsi :

« *Palam quæstum facere dicemus, non tantum eam quæ in lupanario se prostituit, verum etiam si qua, ut adsolet, in taberna Cauponia, vel qua alia pudori suo non parcit.* Une femme fait un commerce public de prostitution, non seulement quand elle se prostitue dans un lieu de débauche, mais encore lorsqu'elle fréquente les cabarets, ou d'autres endroits dans lesquels elle ne ménage pas sa pudeur. »

« *Octavenus tamen rectissime ait etiam eam quæ sine quæstu palam se prostituerit, debuisse his connumerari.* Octavenus pense avec raison, que celle qui se prostitue publiquement même sans prendre d'argent, doit être mise au nombre des femmes qui font commerce public de prostitution. (Loc. cit., § 2 et § 3 ».

« *Non solum autem ea quæ facit, verum ea quoque quæ fecit, et [si] facere desiit, lege notatur : neque enim aboletur turpitudine, quæ postea intermissa est.* Toute femme qui fait commerce public de son corps, bien plus, toute femme qui a fait ce commerce public, quand bien même elle ne l'exercerait plus, est considérée par la loi comme prostituée ; et du fait que ce commerce a été interrompu, la honte qui s'y attache n'en existe pas moins, (loc. cit., § 4) ».

Ainsi Flexner, d'accord avec le Digeste, ne fait pas de l'habitude et du défaut d'autre occupation

(1) Flexner. op. cit. chap. I.

des conditions nécessaires pour caractériser une prostituée. Pourtant, ces deux conditions sont considérées comme éléments indispensables dans les formules administratives.

De tout ce qui précède, nous constatons donc qu'il n'y a *qu'une seule prostitution*, car prostitution publique et prostitution clandestine se confondent. Et on peut finalement admettre la proposition suivante, qui nous paraît aussi complète qu'exacte :

« Est prostituée toute personne qui, habituellement ou occasionnellement, a des relations sexuelles plus ou moins banales moyennant paiement ou toute autre considération mercenaire. »

Mais à côté de cette prostitution féminine, l'extension de l'homosexualité a déterminé la formation d'une prostitution plus vile s'il se peut : c'est la prostitution masculine, dont les mineurs sont presque les seuls sujets. C'est ainsi qu'Havelock Ellis a pu définir la prostitution sans faire intervenir la notion du sexe. « On nomme prostituée une personne qui a pour profession de satisfaire le désir sexuel de plusieurs personnes de même sexe ou de sexe différent » (1). C'est qu'en effet, l'homosexualité ne s'exprime plus seulement de manière discrète et réservée, elle se traduit actuellement par des manifestations publiques scandaleuses.

« En Europe, la prostitution comme métier organisé n'est aucunement limitée aux relations entre personnes de sexe différent. Une prostitution homosexuelle s'est développée dans des proportions considérables. On trouve des lieux de rendez-vous notoires pour ceux qui s'adonnent à l'homosexualité, non seulement à Paris, mais dans de moins grandes villes, comme Hambourg. Cependant Berlin paraît

(1) Ellis, op. cit., chap. II, p. 18.

être le principal marché. Dans certaines artères principales, il existe des bars qui ne sont fréquentés que par des femmes, aussi bien que des bars auxquels nulle femme n'a accès et, par intervalles, il est donné de grands bals auxquels ne participent que des personnes du même sexe. J'ai assisté à l'un d'entre eux, où se trouvaient environ cent cinquante couples, tous masculins. On estime qu'il y a à Berlin entre mille et deux mille prostitués mâles » (1).

Longtemps, par un défendable souci de dignité, on a hésité à avouer cette prostitution. Lors de la discussion au Sénat français d'un texte qui devait devenir la loi du 11 Avril 1908 et particulièrement de l'article premier (« tout mineur de l'un ou l'autre sexe... »), M. Monis déclarait que c'était faire outrage à notre race que d'inscrire dans un texte législatif le fait de la prostitution masculine. Mais le rapporteur de la loi, M. Béranger, réfuta ces scrupules avec vigueur :

« Qu'est-ce donc, dit-il, que cette pudeur qui, en face des choses les plus hideuses, mais les plus connues, préfère ne pas les voir, au risque de les laisser subsister. » (2).

(1) Flexner, loc. cit., chap. I, p. 23.

(2) Journal Officiel. 31 mars 1906. Débats parlementaires, p. 318.

CHAPITRE III

CRITIQUE DES DÉFINITIONS

Nous venons de voir, dans ce précédent chapitre, l'exposé des définitions de la prostitution. Nous avons pu ainsi nous rendre compte des opinions divergentes, aussi multiples que variées, de leurs auteurs. Chaque auteur, en effet, n'en a-t-il pas donné la sienne ?... Et pourtant, nous n'avons exposé, vu le cadre restreint de notre thèse, que celles qui nous paraissaient intéressantes.

Cette divergence d'opinions n'est pas récente. Les anciens auteurs et juristes concevaient déjà leurs définitions selon deux critères : le caractère de publicité, ou le caractère de vénalité, de la prostitution.

C'est ainsi que les uns, se rangeant à l'avis d'Octavemus, considèrent le fait de *céder publiquement* aux sollicitations de plusieurs hommes, même sans en exiger de salaire, comme le caractère essentiel et suffisant de la prostitution.

Les autres, avec Saint Jérôme, s'inspirant du deuxième paragraphe du Jurisconsulte romain (epistula 128 ad Fabiolam), exigeaient le concours de *nombreux libertins* pour qu'il y ait prostitution. Enfin, se basant sur l'étroite relation qui lie, plus ou moins directement, la prostitution sous ses formes les plus grossières, avec le désordre, la diffusion des maladies vénériennes et le crime, la police a cru pouvoir ramener la définition de la prostitu-

tion aux quatre conditions essentielles suivantes : commerce charnel — habituel — sans choix — mercenaire ; définition généralement et officiellement adoptée d'ailleurs par la majorité des pays. Par contre, en matière de jurisprudence, chaque fois que des débats ont été soulevés sur la question devant le tribunal, les magistrats se sont prudemment bornés à définir ce que n'était pas la prostitution. Il est vrai qu'une définition de la prostitution peut être conçue différemment suivant le point d'où l'on part. Néanmoins, s'il nous était permis d'exposer notre opinion, nous prendrions en considération l'aspect médical de la question et le but mercenaire de la prostitution. En procédant de la sorte, nous arriverons non seulement à rejeter tout essai de définition, mais à conclure à l'inutilité d'en adopter aucune.

Du point de vue médical, il est essentiel de prendre en considération les conséquences fâcheuses de la contagion qui, à elles seules d'ailleurs, retiennent tout l'intérêt de la question. Or, il est curieux de constater que les formules administratives en vue de l'enregistrement et du contrôle sanitaire, ne visent que les filles publiques comme si elles étaient les seuls instruments de la propagation vénérienne. L'atteinte de maladies vénériennes serait-elle donc l'apanage des seules prostituées publiques ? C'est du moins l'opinion de M. Emile Richard, ancien président du Conseil Municipal de Paris :

« Sans aucun doute, les femmes appartenant à ces catégories — femmes entretenues, ou celles qui par nécessité de tempérament, désir de changement ou simple fantaisie, se livrent à des écarts de conduite — sont susceptibles de contracter et de transmettre les mêmes maladies que les prostituées de profession, mais dans des proportions bien moins

considérables. Plus instruites, plus soigneuses d'elles-mêmes, ne subissant des contacts sexuels qu'à des intervalles moins rapprochés, elles ne sauraient être considérées comme offrant les mêmes dangers que ces dernières. » (1)

D'autre part, une condition qui passe pour un élément fondamental de la prostitution, le fait pour la prostituée de n'avoir « d'autres moyens d'existence que les relations passagères qu'elle entretient avec un plus ou moins grand nombre d'individus » met à l'abri du contrôle sanitaire toute une légion de prostituées clandestines.

Aujourd'hui, disait avec juste raison Flexner, maintes prostituées sont engagées dans quelque occupation rémunératrice. Les serveuses de l'Animierkneipe allemande, les chanteuses et danseuses de cafés-concerts de bas étage, sont des prostituées qui recrutent leurs clients *à l'aide de leurs occupations* ; elles sont cependant généralement exemptes de l'inscription comme prostituées professionnelles, parce que leur emploi comporte un gain ; étant dispensées de l'inscription, elles ne tombent pas sous la définition policière de prostituées professionnelles. Le simple fait qu'un emploi partiel ou même fictif est une protection contre l'intervention de la police, conduit beaucoup de prostituées à garder une connexion plus ou moins nominales avec le travail. Sur 1.177 femmes vénériennes indubitablement prostituées qui ont été traitées dans l'hôpital municipal de Zurich, le 7,9 % d'entre elles seulement reconnaissent être prostituées. » (2)

(1) Richard (E). Rapport au nom de la Commission municipale sanitaire sur la réorganisation du service de santé relatif à la prostitution. Paris 1890, p. 19.

(2) Flexner, loc. cit., p. 6.

La police de Munich (1), à la suite d'une enquête approfondie sur les métiers dans lesquels étaient « simultanément employées » 2.574 « prostituées clandestines » bien connues d'elle, établit la statistique suivante :

721	étaient	servantes.
608	»	femmes de chambre.
250	»	ouvrières de fabriques.
246	»	couturières et lingères.
60	»	figurantes de théâtre.
52	»	blanchisseuses.
40	»	tailleuses.
28	»	modèles.

En vérité, il saute aux yeux que les définitions administratives ne cadrent pas avec les faits. Aussi, grâce à la définition de Flexner, qui n'est cependant pas la première en date, nous devons considérer comme responsables de la diffusion des maladies vénériennes, au même titre que les prostituées publiques, certaines catégories de femmes qui, sous le couvert d'une profession avouable, ne s'en livrent pas moins à la prostitution sans l'exercer d'une manière notoire. De plus, toute personne se livrant à la débauche, d'une manière plus ou moins générale s'expose à être contaminée et à contaminer autrui. C'est donc en se plaçant du point de vue médical que l'on peut adopter, de la prostitution, la définition la plus compréhensive. « La morbidité vénérienne, disait Ellis, est le fruit certain de tous les degrés de promiscuité dans les relations sexuelles » (2).

La définition de Littré est ici pleinement justifiée. Mais est-il concevable que nous devions alors

(1) Cité par Flexner, loc. cit., p. 8.

(2) Ellis, loc. cit., p. 9.

donner aux deux tiers de notre société l'appellation de « prostituées » ?

Il n'est nullement besoin d'indiquer *le but* pour lequel une femme se livre, en général, à la prostitution. Il est bien rare, en effet, que la prostituée ne soit attirée par l'appât de quelque rémunération pécuniaire ou par quelque intérêt. D'ailleurs le verbe « prostituer » ne signifie-t-il pas « trafiquer de » ? Le journaliste qui vend sa plume se prostitue. On peut dire aussi d'un praticien qu'il prostitue son art lorsque, sans scrupules, il le fait servir, par exemple, à l'avortement. Par contre, il nous semble illogique de qualifier de prostituée une femme dont les rapports n'ont pour mobile que la satisfaction de ses appétits sexuels. Tout au plus, la rangerons-nous dans la catégorie des femmes légères, menant une vie de débauche. C'est seulement quand cette débauche revêt la forme d'un véritable commerce qu'il y a prostitution. C'est ainsi que Flexner n'envisage la prostitution que sous l'angle de l'offre et de la demande, démontrant ainsi l'intention mercantile qui existe chez la femme d'une part, chez l'exploitant de l'autre.

Dans le même sens, Guyot écrivait : « Plus le client est laid, vieux, cassé, repoussant, et plus il est « sérieux », parce qu'il doit payer plus cher. Les conseils que donnent les mères d'actrices, les proxénètes aux jeunes filles, peuvent se résumer ainsi : « Ça t'avancera bien d'aimer ce beau brun !... pas « de toquades ! Il faut être raisonnable, ma fille ! ». Si la maîtresse de maison veut faire l'éloge d'une de ses pensionnaires, elle dit : « Fanny est une bonne fille. Elle travaille bien. » Aucune des expressions de ce vocabulaire ne comporte l'idée de plaisir, de jouissance des sens, des satisfactions que peuvent donner les rapports sexuels : toutes, au con-

traire, expriment l'idée de travail, d'effort, de répugnance vaincue, en vue d'un gain. » (1)

Le profit à retirer nous apparaît donc comme le seul but intéressant des prostituées : Rabutaux pense de même et écrit, en 1865 : « La véritable prostituée pour nous est celle qui, par contrainte ou de son plein gré se livre sans choix, sans attrait, sans y être poussée enfin par aucune ardeur, quelque grossière qu'on la suppose ; s'il y a choix, disons-nous, il peut bien y avoir libertinage, débauche, scandale, perversité ; il n'y a pas, il nous semble, prostitution dans le véritable sens de ce mot. L'absence de choix, l'abandon sans attrait constitue donc, selon nous, nous le répétons, le caractère le plus général, le signe essentiel et comme universel de la prostitution. » (2)

Cette manière de voir, la plus exacte et la plus satisfaisante, à notre sens, pour définir la prostitution, nous permet d'englober dans la catégorie des « filles publiques » de nouveaux éléments. Nous voulons parler de ces femmes qui, parées de quelque beauté et de quelques charmes, vivent dans une atmosphère de luxe et d'élégance et ne sont qualifiées ni de prostituées « publiques », ni de prostituées « clandestines », parce qu'elles se prostituent dans un milieu socialement plus élevé.

« La fille *entretenu*e, la *cocotte* ! on sourit en prononçant son nom, elle a des journaux uniquement consacrés à ses mœurs et au récit des actions d'éclat des favorisées ou des habiles. La *fil*le *en carte* est considérée avec dégoût. Un homme qui avoue ses rapports avec la première n'avoue pas ses rapports avec celle-ci. La « fille de bordel ! », c'est

(1) Guyot, loc. cit., p. 6.

(2) Rabutaux. De la prostitution en Europe depuis l'antiquité jusqu'à la fin du xvi^e siècle. Paris, 1865, p. 123.

le dernier échelon, et la fille en carte dit elle-même avec hauteur : « Je ne suis pas une fille de bordel, « moi ! » (1). »

Pourtant ces femmes galantes, généralement entretenues d'hommes politiques, d'industriels ou de financiers, poursuivent leur intérêt tout autant que les filles publiques, sinon plus, pour pouvoir mener leur prétentieuse vie de luxe.

Dans les mariages même, les considérations de fortune et du rang social ne sont-elles pas souvent d'un intérêt primordial ? En effet, comme le dit Guyot :

« Il y a bien peu de mariages légaux auxquels ne se mêle la question de gain : les parents pèsent la dot de la jeune fille, la fortune et la position du prétendant ; chacun examine leurs « espérances » respectives ; les notaires enregistrent les conditions du marché. Dans quelle mesure y a-t-il prostitution de la part des conjoints ? Très souvent, il est facile de le dire. « Il ne l'a point épousée pour sa « beauté, à coup sûr, mais elle est riche. — Il est « affreux, mais il a un bel avenir devant lui. — « La dot fait passer bien des choses... ». Ce sont là des locutions courantes. On plaint quelquefois la femmes. Ses bonnes amies disent « qu'il faut qu'elle ait bien du courage ». Quelques-unes la raillent, comme le renard se moquait des raisins. On plaisante un peu de l'acheteur, mais qu'importe ? L'acte est légal et accepté par tous. » (2)

Aussi, n'est-il pas étonnant qu'on ait nommé ce genre de mariage *prostitution légale*, quelque paradoxale que puisse sembler cette expression. Car tous les éléments supérieurs de l'amour qui carac-

(1) Guyot, loc. cit., p. 10.

(2) Guyot, loc. cit., chap. I, p. 8.

térisent le mariage pur et idéal sont écartés. Comme pour les filles publiques, la question des rapports sexuels est subordonnée à la question de gain. Par conséquent le terme de prostituées doit s'entendre également de toute cette catégorie de femmes mariées, ou non mariées, qui se donnent sans l'intervention d'éléments moraux, intellectuels, ou sentimentaux. « Vous direz de parents qui auront marié leur fille à un vieillard infirme et dégoûtant uniquement pour des considérations de fortune qu'ils ont prostitué leur fille, et le terme sera exact. Vous direz d'un jeune homme qui épouse une vieille femme riche qu'il se prostitue, et le terme sera exact. » (1)

Si la Société ne peut vraisemblablement pas les qualifier de prostituées, qu'Elle perde alors cette habitude de mépris à l'égard des « filles publiques » dont Elle ajoute encore à la dégradation par un ostracisme persistant.

« Le temps n'est plus, dit Godfrey, où une simple cérémonie suffisait à transformer le désir et la luxure en sincérité et en affection sexuelles. Si, entrer en relations sexuelles avec un homme, seulement en vue d'un but matériel, est un déshonneur, c'en est un aussi, même avec le lien du mariage... Si la prostituée publique est un être qui mérite d'être traité en paria, il est irrationnel d'éviter cette sorte d'opprobre moral aux femmes qui mènent une vie semblable sous l'égide d'un système de circonstances extérieures différentes. Ou bien l'épouse légale doit tomber sous le coup de la loi morale ; ou bien il faut mettre fin à l'ostracisme sous lequel travaille la prostituée (2).

(1) Guyot, loc. cit., p. 8.

(2) Godfrey. The science of sexe, p. 202.

Tant que l'esprit mercantile interviendra dans les relations sexuelles, même légitimes, nous devons, estimons-nous, nous abstenir de toute définition de la prostitution, qui, si elle excluait ces unions matérialistes, serait incomplète. Encore que l'Eglise catholique, avec son sens si averti du réel, ne croit pas devoir refuser l'intervention de ses prêtres dans un contral sacramentel où la différence d'âge, par exemple, est flagrante, mais qu'elle estime nécessaire pour rendre honnête, sinon vertueuse, l'œuvre de chair. Plus indulgente en cela que ses fidèles, eux, qui ne manquent pas, en pareil cas, de se livrer à l'encontre, à des démonstrations bruyantes où l'antique « bassinoire » tenue en réserve pour ces sortes de circonstances, rentre en scène.

« L'acte de prostitution, dit Godfrey, peut être physiologiquement complet, mais il ne l'est dans aucun autre sens. Tous les facteurs moraux et intellectuels qui se combinent au désir sexuel pour constituer l'attraction sexuelle parfaite manquent. Tous les éléments supérieurs de l'amour, l'admiration, le respect, l'honneur, et le sacrifice de soi-même, sont aussi étrangers à la prostitution qu'à l'acte égoïste de la masturbation. Les principaux obstacles à la moralité de l'acte tiennent à son association plus qu'à l'acte lui-même. Toute affection qu'une relation plus ou moins intime peut impliquer, est aussitôt détruite par l'intervention de l'élément pécuniaire. De la dégradation qui en résulte, c'est la femme qui a la plus grande part, parce qu'elle en fait un paria et lui impose toutes les influences durcissantes et dépravantes de l'ostracisme social. Mais cette dégradation ne sert qu'à rendre plus dégradante aussi l'influence de la femme sur l'homme... La prostitution, conclut-il, a une forte

tendance à exagérer l'attitude naturellement égoïste des hommes à l'égard des femmes et à les encourager dans cette erreur, née des passions déréglées, que l'acte sexuel est par lui-même le but et la fin de la vie sexuelle tout entière. » (1)

On retrouve dans Marro, la même façon de penser : « Les conditions actuelles de la société s'opposent à tout sentiment moral élevé chez la femme, dit avec raison Marro, car entre celles qui se vendent pour la prostitution et celles qui se vendent pour le mariage, la seule différence consiste dans le prix et la durée du contrat. » (2)

Comme on le voit, il nous semble particulièrement malaisé de pouvoir donner de la prostitution une définition quelconque qui soit vraiment apodictique et nous ferons nôtres en terminant ce chapitre, les paroles du Docteur Carle :

« Emanation directe de la société, dont elle naît et dont elle vit, la prostitution en fait partie intégrante, de façon tellement intime qu'il serait malaisé d'en dessiner les contours, et même de la définir. Bien des auteurs, juristes, philanthropes ou historiens, anciens ou modernes, s'y sont essayés. J'ai parcouru leurs ouvrages ; j'ai même lu, à cette intention, les longs rapports consacrés à cette question lors du Congrès de Bruxelles en 1902, sans en être plus éclairé. Après d'infinies digressions, chacun revient, à très peu de chose près, à l'antique définition du Digeste. » (3).

(1) Godfrey, loc. cit.

(2) Marro, La Puberté, p. 462.

(3) Docteur Carle. La prophylaxie des maladies vénériennes. Paris, 1921, chap. III, p. 65.

CHAPITRE IV

L' ETIOLOGIE

« *Sublata causa, tollitur effectus* ».

Nous n'avons pas besoin d'insister sur l'importance primordiale qu'offre l'étude des causes de la prostitution. Fidèle au principe que nous avons affirmé au chapitre premier, nous allons nous efforcer d'étudier tout ce qui peut se rattacher aux facteurs générateurs de la débauche dès la plus tendre enfance de l'individu, étude dont Ellis disait : Il peut sembler qu'en attribuant de l'importance à la descendance, à la parenté, à la conception, à la gestation et même aux premiers mois de la vie enfantine nous nous écartions de la psychologie sexuelle. Mais tel est loin d'être le cas. Nous arriverons au contraire par cette étude aux racines mêmes de la sexualité ». (1) Toutefois, une cause unique n'est pas à être seule déterminante. Il faut un concours de plusieurs causes, un complexe de certaines influences, pour entraîner la chute à plus ou moins longue échéance. Toutes les jeunes filles sont exposées, d'une façon générale, à la tentation. Mais cette tentation n'agit qu'accessoirement ; seules y succomberont celles qui ont subi ou subissent l'influence nocive de causes multiples.

« Le milieu ne cause pas à lui seul la prostitution, dit Flexner, quoiqu'il n'est pas exempt de

(1) Ellis. Psychologie sexuelle. Tome III, Chap. I, p. 1.

grande responsabilité. Des facteurs isolés, caractéristiques du prolétariat, ne peuvent non plus être responsables comme causalité ; mais le phénomène se rattache à une chaîne de facteurs appartenant dans leur ensemble à ce seul milieu. De mauvais pères, des mères relâchées, l'alcoolisme, des associations misérables, des défectuosités physiques, s'observent sporadiquement dans toutes les couches sociales ; toutefois leur ensemble combiné avec une éducation défectueuse, une capacité économique inférieure, une absence de surveillance et de contrainte, des désirs effrénés et de maigres satisfactions, ne s'observe que dans le prolétariat ». (1)

D'autre part, il n'est pas dit que le concours des mêmes circonstances qui détermine la chute de cinq sœurs, déterminera fatalement la chute de la sixième. Il se peut que celle-ci, résiste comme une muraille, malgré l'identité de situation.

Nous ne pouvons prétendre étudier séparément toutes les causes de la prostitution. Comment le pourrait-on devant l'infinie complexité de la débauche ? Aussi, adopterons-nous la classification suivante :

1°) Facteurs extrinsèques.

2°) Facteurs individuels.

Cette division, selon nous doit permettre de clarifier un peu un sujet où la recherche des causes, l'étiologie comme toujours, permettra d'indiquer les remèdes.

(1) Flexner, loc. cit., p. 63.

CHAPITRE V

LES FACTEURS EXTRINSEQUES

Tout en reconnaissant l'influence évidente des facteurs anthropologiques, les sociologues démontrent que l'individu subit l'influence du milieu dans lequel il vit. D'après le prof. Ley, chacun des deux facteurs, individuel ou extrinsèque, a une action définie sur l'individu : « l'un prépare le terrain, l'autre y fait germer la plante utile ou l'ivraie » (1). D'autre part, l'enfant est un grand imitateur. M. Tarde (2) a démontré que la loi de l'imitation jouait dans la plupart des actions humaines. « L'enfant et l'adolescent, dont les besoins sont immenses et nulles les ressources, imitent nécessairement : ils sont, de ce fait, et à leur insu, soumis à une continue suggestion du milieu » (3). C'est pourquoi, les facteurs sociaux contribuent pour une large part à la formation de la personnalité. Nous les divisons en deux groupes :

- 1°) Les influences familiales.
- 2°) Les influences sociales.

(1) Prof. Ley. Bulletin de l'Académie Royale de Médecine de Belgique. 28 Février 1925.

(2) Tarde. Les lois de l'imitation, p. 213.

(3) Mialane. La criminalité juvénile. 1926. Chap.II, p.49.

SECTION I

LES INFLUENCES FAMILIALES

« Mon père est en prison, ma mère vit avec celui qui m'a séduit ; elle en a eu un enfant que moi et mon frère nous élevons ».

(Une malheureuse à Lacour).

Il peut sembler paradoxal d'avoir à parler des mauvaises influences des parents ! Ne sont-ils pas des soutiens naturels ? Il en est hélas, qui méconnaissent leurs devoirs au point de délaisser leurs enfants ; il en est d'autres qui, indifférents, les négligent ; il en est d'autres même qui, corrompus, leur apprennent le vice. Que de foyers, hélas, où les enfants vivent dans la pire abjection physique et morale !

Le code civil parle en ces termes des devoirs des parents : « Les époux contractent ensemble, par le seul fait du mariage, l'obligation de nourrir, entretenir et *élever* leurs enfants » (art. 203). De l'avis unanime des juristes, le mot « élever » a un sens très large. Il comporte, en dehors de l'obligation de donner les soins matériels impérieusement requis par la faiblesse de l'enfant, celle de lui donner une éducation saine. Ce n'est d'ailleurs, que l'expression législative d'un indiscutable devoir moral.

J.J. Rousseau disait déjà : « Un père quand il engendre et nourrit des enfants, ne fait en cela que le tiers de sa tâche : il doit des hommes à son espèce, il doit à la société des hommes sociables, il doit à l'Etat des citoyens ».

Aussi, n'est-il pas étonnant, que la grande majorité des prostituées se recrutent dans les milieux débauchés que l'on rencontre fréquemment dans la basse classe. Aussi, pour expliquer ce fait, certains auteurs n'hésitent pas à considérer que la grande pourvoyeuse de la prostitution, c'est la misère.

« De toutes les causes de la prostitution, écrivait Parent-Duchâtelet au début du dernier siècle, surtout à Paris, et probablement dans toutes les grandes villes, aucune n'est plus active que le manque de travail et la misère qui est la conséquence inévitable de salaires insuffisants » (1).

Un des documents les plus probants en la matière est le rapport que M. G. Berry présenta, en 1891, au Conseil municipal de Paris : « Les maisons de passe, dit-il, recrutent leur personnel dans les cités chiffonnières. Comme en somme chaque famille qui a loué son enfant aux professeurs de musique et aux marchands de fleurs, a toujours d'avance fait le sacrifice de sa vertu, il n'est pas besoin de dire avec quelle joie elle reçoit l'entremetteur qui trouve la petite bonne pour le grand service ; car, au lieu de 30 ou 40 sous, c'est 5 francs, c'est 10 francs même, par jour qui vont tomber dans la maison ; c'est la vie heureuse qui succède à la pauvreté. C'est dans les maisons de passe, souvent ignorées de la préfecture, que, chaque jour, de 2 à 5 heures et plus, rarement le soir de 9 heures à minuit, se donnent rendez-vous les hommes des jouissances équivoques et quelques étrangers voulant connaître les attractions de Paris. A ceux qui ne sont pas des habitués et qu'on peut soupçonner on n'exhibe que les filles de 14 à 16 ans, mais aux

(1) Parent-Duchâtelet, *op. cit.*

autres, aux amis de la maison, on confie l'éducation des petites malheureuses qui n'ont pas atteint 12 ou 13 ans et pour lesquelles on fait payer plus cher, parce que, disent les procureuses, il a fallu plus de peine et plus de dépenses pour les avoir... Beaucoup de parents de ces fillettes sont d'ailleurs les premiers à les y encourager et au besoin à chercher eux-mêmes des débauchés... « Vous savez, me dit une femme de brasserie, si vous voulez des gamines, il y en a dans une chambre en haut, il y a même la mienne, la petite Julie, une grande fille de 12 ans et qui n'est pas la plus laide ni la moins savante » ... J'ai pu me convaincre que la brasserie de femmes était au moins deux fois sur dix, une maison clandestine, où on louait des mineures aux débauchés. » — Les débats, en cour d'assises, de l'affaire de la « couronnière » ont apporté de précises confirmations sur la complicité des parents (1).

Mais dans quelle proportion, la plus ou moins grande pauvreté a-t-elle une influence sur l'éducation morale des enfants ? Est-ce bien l'indigence matérielle qui fait oublier aux parents leurs devoirs les plus élémentaires ?

Le facteur économique n'intervient à notre avis, que dans une étroite mesure. S'il est facile d'être riche et honnête, il n'est pas difficile non plus d'être pauvre et honnête, car la pauvreté n'exclut pas l'honnêteté. « Pauvreté n'est pas vice » dit un proverbe. Nous connaissons tous des familles dont le budget est restreint, ce qui n'empêche pas cependant les parents de donner une bonne éducation à leurs enfants. Nous osons même dire, que l'indigence des parents, si elle peut expliquer le défaut

(1) Cité par Prévost. De la prostitution des enfants. Paris. Plon 1909. Troisième Partie, pp. 76-77.

d'éducation, ne peut jamais justifier la prostitution de leurs filles.

Nous avons eu maintes fois l'occasion d'étudier dans la province de Guirgeh en Haute-Egypte, les répercussions que pourraient avoir l'indigence sur la vie morale des individus. Nous avons pu ainsi constater le fait suivant : que des pères, paysans ou ouvriers qui subviennent — c'est vrai — difficilement aux besoins de leurs nombreuses familles, ne peuvent tolérer que l'inconduite de leurs filles vienne grossir leur gain modeste. D'ailleurs, ces jeunes filles ne veulent pas se dégrader car elles savent trop bien le sort fatal qui les attendrait alors, celui de cette malheureuse jeune fille de Tahta qui s'étant livrée à la débauche fut tuée par ses frères, drame dont peut donner une idée le roman d'Henry Bordeaux : *Yamilé sous les cèdres*, et dont nous fûmes le contemporain. Ils avaient estimé que le deshonneur de la famille ne pouvait se laver que dans le sang. D'aucuns pourront considérer ce moyen répressif extrême comme un acte de barbarie ; mais la honte, la grossesse, la maladie, souvent suivies de scandales et de drames ne sont-elles pas des maux pires ?

C'est l'histoire de tant de ces drames que relate la presse de chaque jour.

Le 30 mai 1936, on découvrait au-dessous du pont de Belvédère, à Saint-Germain, le cadavre d'une jeune fille de 16 ans, gisant en bordure de la voie ferrée de Maisons-Laffitte et portant une fracture du crâne et les traces d'un coup violent au rein droit. L'autopsie révéla, que la malheureuse était sur le point d'être mère.

Les policiers, fouillant dans le récent passé de la jeune fille, apprirent qu'elle avait été vue quelques moments avant sa mort en compagnie de son

amant, peintre en bâtiment, âgé de 18 ans. Mis en présence de témoignages, l'adolescent finit par avouer. Sommé par sa maîtresse de participer aux frais entraînés par la venue de l'enfant, il n'avait trouvé que ce moyen : supprimer à la fois la mère et le bébé. Il avait attiré la malheureuse au pont du Belvédère et, d'une hauteur de dix mètres, l'avait précipitée dans le vide, espérant, qu'elle serait infailliblement broyée par un train, ce qui effacerait toute trace de crime.

A l'encontre des Egyptiens, des Libanais et aussi des Annamites, des Annamites qui exposent liés côte à côte sur une barque abandonnée au gré des flots, sans qu'il soit permis de leur porter secours, la jeune fille précocement séduite et son séducteur. — « C'est la justice qui passe » disent-ils avec une crainte superstitieuse —. Les réactions de la sensibilité des occidentaux peuvent être tout autres, se justifier, chrétiennement se défendre.

Mais il est difficile de ne pas admirer ces vulgaires paysans, ces ouvriers modestes qui acceptent plus facilement les terribles conséquences de leur acte que la prostitution de leurs filles. Est-ce que le père de la Pucelle d'Orléans ne disait pas déjà avec le sentiment de ses responsabilités de famille, de sa charge d'âmes : « Si je savais que Jeanette dût partir avec les soldats, telle une ribaude, je dirais à ses frères de la noyer, et s'ils n'obéissaient, je le ferais moi-même ».

Il se crée ainsi une atmosphère de vertu qui se manifeste dans la pudeur exemplaire de la paysanne égyptienne, fortifiée dans sa vertu par l'exemple de ses parents, et du milieu. Ce n'est que, grâce à cette ambiance d'intégrité morale, que l'enfant pauvre a pu se préserver de la débauche. Ainsi que l'écrit Flexner :

« La désapprobation certaine de la famille et des amis, l'ostracisme assuré dont est frappé toute infraction sérieuse au code de la morale, agissant consciemment ou inconsciemment comme de *puissants obstacles* ; l'estime que nous avons appris à rechercher, les avertissements, les remontrances et les exigences des parents et de l'entourage constamment aux aguets, maintiennent l'enfant grandissante dans une voie bien déterminée ; les habitudes établies, la position, la responsabilité envers autrui et finalement la raison mûrie venant à la rescousse agissent suivant les circonstances comme succédanés d'un caractère foncièrement solide. Dans des cas pareils, la supériorité est acquise, non innée, et elle est moins étroitement éducative que largement sociale. » (1)

La misère des parents ne saurait donc expliquer la débauche de leurs enfants. C'est plutôt leur négligence morale qu'il faut incriminer.

Certains parents, qui ne sont ni débauchés ni indifférents, voudraient ne négliger, ni moralement ni physiquement leurs enfants. Mais le père a bien d'autres soucis que de s'occuper de leur éducation ; et la mère les confie volontiers à des domestiques. « Dans la vie actuelle, déclare le Dr Carle, le commerçant ou l'industriel sont aussi éloignés de leurs enfants par leurs affaires que l'ouvrier par son travail. On se voit à table, quelques instants le soir, et les jours de repos. Que les uns veuillent bien prélever sur les soirées, le cercle, le bridge, les autres sur le café ou l'estaminet, les heures qu'ils y perdent, et ils y trouveront le temps suffisant pour connaître

(1) Flexner. Loc. cit., p. 54.

leurs enfants trop souvent abandonnés à une gouvernante ou à la rue » (1).

En Egypte, il n'est pas rare malheureusement de constater une grande distance séparant l'enfant de son père. Cet *éloignement voulu* s'observe surtout parmi cette catégorie de fonctionnaires et employés qui, cependant, ne travaillent que la matinée. Mais à peine ont-ils achevé une sieste bien *méritée*, vers quatre heures de l'après-midi, qu'un désir irrésistible les pousse vers les cafés et les cercles. Ils rentrent à une heure avancée de la nuit, quand leurs héritiers sont déjà couchés. C'est ainsi que pendant des semaines, les enfants ne voient guère leur père. La maman, qui ne saurait en aucune façon substituer sa propre autorité à celle du papa, se contentera le plus souvent de se faire l'intermédiaire entre ses enfants et son mari, quand il s'agit d'un trimestre d'école ou de l'achat d'un complet. Dans la classe ouvrière surtout, où le père et la mère travaillent toute la journée, la garde des enfants est confiée soit aux aînés, soit à des voisins ou plutôt aux promiscuités du dehors. Ces enfants contractent rapidement des liaisons malsaines à l'abri de toute surveillance. Mal éduqués, ils sont ainsi mal préparés à la vie sociale.

Certaines conversations des parents, historiettes légères, termes équivoques, peuvent bien devenir une cause de démoralisation. « Parmi les enfants dont la précocité fait le désespoir des parents, nombreux sont ceux qui ont puisé aux fins de dîners familiaux, dans les gais propos de bons amis, les premiers principes appliqués plus tard. L'enfant a une sagacité extraordinaire pour noter et retenir le mot suspect lancé à demi-voix, remarquer

(1) Docteur Carle. Op. cit., p. 20.

le sourire approprié ou noter le sous-entendu. Il sent très bien qu'on veut lui en cacher le sens et tentera de l'éclaircir par tous les moyens. Eviter cela est chose facile ». (1)

Parfois la débauche s'installe au sein même de la famille quand celle-ci s'avère inférieure. A Saint-Amand de Coly en Dordogne, vivait une fille de cultivateurs. L'aînée des deux filles, mariée, vivait avec son mari dans sa famille paternelle. Son mari n'avait pas tardé à contracter avec sa belle-sœur âgée de 14 ans des liens d'amitié, d'une nature particulière que les habitants de la commune avaient depuis longtemps observés. Il y a un an environ, la jeune fille avait dû être placée à la maternité. Depuis les rapports entre le mari et sa belle-sœur n'avaient cessé de continuer et un autre bébé était attendu. Le père, voulant mettre fin à cette situation pénible décida d'éloigner sa fille. Il n'en eut pas le temps. Alertés, les deux complices s'étaient donné la mort.

Ce drame navrant arrivé le 7 mars 1936 aurait pu être évité si le père était intervenu dès le début.

Certains parents adultères, alcooliques et criminels, par leurs mauvais exemples préparent leurs enfants à la débauche. Il ne reste ensuite qu'un pas à franchir pour que ceux-ci tombent à leur tour dans l'ignominie. Comme nous l'avons mentionné au premier chapitre nous trouverons presque toujours à l'origine de la prostitution le désordre et l'immoralité au sein de la famille.

L'alcoolisme des parents, beaucoup moins fréquent en Egypte qu'en France, est un fait que nous n'avons cessé d'observer à l'Infirmierie spéciale du

(1) Docteur Carle. Op. cit., p. 8.

dépôt de la Préfecture de Police de Paris, et à l'asile Ste-Anne. Le père, qui s'adonne depuis longtemps à la boisson ne tarde pas à présenter des modifications profondes de l'humeur et du caractère : à savoir l'irritabilité, les réactions violentes pour des prétextes futiles, les modifications de l'affectivité et la diminution du sens moral. Il en résulte une vie de plus en plus lamentable, entrecoupée de scènes répétées et violentes de délire, de jalousie que nous ne saurions mieux décrire que M. Mialane :

« En bordure d'une sente, au fond d'une petite cour remplie de ferraille et de détritux malodorants et où, comme par ironie, poussent quelques fleurs, s'élève le logement d'un chiffonnier : une cabane exiguë, bizarre construction faite de planches mal jointes, de plâtres et de morceaux de tôle échoués là par hasard ; une porte étroite, une fenêtre plus étroite encore. Et que dire de l'intérieur ? Sur une table boiteuse et sale traînent des litres vidés, des restes de précédents repas et un amas de choses hétéroclites et indéterminables. Appendues aux murs, quelques gravures licencieuses. Point de lit : les parents (des concubins) et les enfants vivent, jour et nuit dans la plus dangereuse promiscuité...

Dans ce taudis fétide, et dans combien d'autres pareils, le père rentre d'ordinaire ivre. Il a laissé au cabaret proche une partie de son gain journalier. L'alcool, un instant l'a rendu gai camarade ; maintenant il est d'humeur irritable. De son côté, la mère a bu avec des voisines... et ce sont alors, d'inévitables et parfois tragiques chicanes domestiques ; les coups n'épargnent pas les jeunes : battus, sans pain peut-être, il leur arrive de passer la nuit dehors, dans le vent et l'angoisse » (1).

(1) Mialane. Op. cit., Chap. III, p. 52.

On suppose aisément l'avenir des enfants vivants dans un tel milieu.

L'inconduite des parents n'est malheureusement pas rare. C'est surtout avec les pères ou mères veufs ou divorcés, vivant en concubinage sous les yeux de leurs enfants, que la débauche s'installe dans la famille. Le fait n'est pas rare d'une mère qui reçoit ses amants, ou d'un père qui vit avec des femmes légères. Nous connaissons le cas d'un père de six enfants qui, pour épargner à ceux-ci une seconde mère, prend à son service des bonnes que certains bureaux de placement lui désignent comme faisant fonction de *servantes* et de *maîtresses*. Or, il est arrivé que ses trois fils aînés, dès l'âge précoce de quatorze ans, ont eu des relations sexuelles avec chaque bonne. Les voisins de la famille ont averti du fait le père qui ne se doutait de rien. Pour toute excuse, il n'a trouvé que cette formule immorale : « *Il faut bien que jeunesse se passe* ».

Enfin, telles mères d'un certain rang social, *s'ingénient* par tous les moyens à marier leurs jeunes filles. Or, il arrive que des relations plus ou moins intimes s'établissent entre celles-ci et les dits prétendants. L'immoralité de ces mères qui espèrent le mariage par ce moyen, leur fait fermer les yeux sur la débauche de leurs jeunes filles. Celles-ci ne s'en livrent pas moins à une véritable prostitution dont le profit escompté est le mariage. Voire ! Les jeunes filles avec lesquelles on s'amuse ne sont pas en règle générale, celles avec qui on se marie.

Mais il est des familles plus désorganisées encore. La jeune fille, sur les conseils de sa mère, prend la même voie qu'elle dès sa puberté. Sur huit prostituées de la ville de Tahta (Haute-Egypte), figuraient la mère et la fille, toutes deux inscrites sur le même registre.

Il n'est pas rare que le père, lui aussi, débauche sa propre fille. D'après Brouardel et Thoinot, le père est inculpé dans la proportion de 25 % des cas de viol. Le prof. Balthazard estime que ces crimes sont actuellement beaucoup plus fréquents qu'autrefois. « Si l'on tient compte de la rareté des poursuites écrit-il, les filles hésitant souvent à dénoncer leur père, on se rendra compte de la fréquence du crime commis par les ascendants dans les milieux ouvriers, où toute la famille se trouve réunie dans une chambre unique, parfois même dans un lit unique. Nous avons observé nous-même la fille M..., âgée de dix-huit ans victime, depuis l'âge de huit ans, d'attouchements obscènes de la part de son père. A seize ans, le père l'a violée et elle fait une fausse couche de deux mois et demi. Depuis cette époque, les relations sexuelles se sont poursuivies régulièrement dans le même lit où couchait la mère, faible d'esprit. La fille M... est actuellement enceinte de sept mois. Elle a une sœur âgée de huit ans, sur laquelle le père a commencé à pratiquer des attouchements » (1).

Thoinot rapporte l'histoire du nommé C... qui a abusé de sa fille aînée, laquelle s'est enfuie et se livre depuis à la prostitution. Il a une seconde fille de onze ans sur laquelle il se livre à des attouchements impudiques avec la main et avec la verge, mais sans tentative d'intromission. Arrêté, il avoue les faits, mais se défend en prétendant qu'il voulait s'assurer que personne n'avait touché sa fille.

La parenté entre les auteurs de ces crimes et les victimes a été établie par une statistique de Luglidic (1) : Sur 134 attentats à la pudeur, l'auteur

(1) Balthazard. Précis de Médecine Légale. Paris. 1928. Cinquième partie, pp. 383-384.

était 17 fois le père, deux fois le beau-père, 2 fois l'oncle. D'une manière générale, les victimes ont de 6 à 12 ans ; les auteurs sont âgés de 30 à 50 ans.

Comme on le voit, si les enfants s'étaient voués dès leur puberté à la débauche et à la prostitution, ce ne serait certainement que grâce à cette atmosphère du *désordre familial* favorisant ainsi leur chute. « Pour ne parler que des jeunes filles, quelle idée de vertu pourront-elles avoir lorsque, dès l'âge le plus tendre, leurs oreilles ne sont pas plus menagées que leurs yeux, et lorsqu'elles voient les auteurs de leurs jours se quitter et contracter des liaisons adultères ? » (1).

Voilà, à notre avis, la notion fondamentale qui nous oriente vers la véritable origine non seulement de la débauche, mais aussi du crime. Car, ces souvenirs de misère restent gravés dans l'esprit de ces malheureux enfants ; et, d'après Tarde, « la misère, c'est la colère qui monte, c'est l'envie qui gronde, c'est l'idée du vol et du crime qui germe » (2). De même, l'immoralité des parents, *quel que soit leur rang social*, c'est aussi bien souvent la débauche fatale de leurs enfants. « La supériorité, disait Flexner, est dans l'entourage plus que dans les individualités. Le danger gît là où l'entourage n'élève pas de haute barrière ; davantage encore là où la barrière abaissée, la forte tentation et la faible résistance coïncident. » (3)

Quel exemple pour cet enfant qui disait : « ma sœur a eu chez nous un petit frère », quand elle sera en âge de comprendre ce propos.

(1) Parent-Duchatelet. Loc. cit., page 103.

(2) G. Tarde. Philosophie pénale. Chap. II, p. 69.

(3) Flexner. Loc. cit. Chap. III, p. 55.

SECTION II

LES INFLUENCES SOCIALES

L'enfant et l'adolescent, du fait qu'ils se meuvent dans un milieu qui varie continuellement, ne peuvent rester insensibles aux tendances de ce milieu. Mais les influences néfastes de celui-ci, ne joueront un rôle prépondérant, qu'en l'absence de l'indispensable éducation des parents et de leur salutaire surveillance.

La rue, surtout pour l'enfant des villes, est un foyer permanent de corruption, une école mutuelle du vice. En effet, la concentration croissante de la population dans les villes offre, au point de vue de son éducation passive, un danger certain : les prostituées, pour ne citer que cet exemple, qui, sur le trottoir attendent et appellent les passants, ne sont-elles pas un exemple d'excitation à la débauche ! Le contact avec la foule est de plus en plus pernicieux. Comme Lucilius demandait à Sénèque ce qu'il devait éviter par dessus tout, Sénèque ne lui répondit-il pas, sans hésitation : La foule (1).

Nous n'avons pas besoin d'insister sur les mauvaises impressions que laissent certains spectacles dans le jeune cerveau de l'enfant ou de l'adolescent. Spectacles dont l'immoralité augmente avec l'active concurrence qui s'est établie, pendant ces dernières années entre les maisons d'éditions de films ciné-

(1) Sénèque, Lettres à Lucilius. Edition Hense, p. 12.

matographiques, et les dirigeants des théâtres. En effet, poussés par le désir de présenter des scènes inédites et séduisantes, dans un but évidemment commercial, ils sont arrivés à reproduire des scènes tout à fait immorales, qui obtiennent toujours un grand succès auprès du public. Il demeure impossible que ce public enthousiaste, parmi lequel figure toujours une bonne partie de la jeunesse à peine adolescente, ne soit instruit avec précision de tout ce qui touche au désordre dans la famille : l'adultère de la femme, l'infidélité du mari, les scènes scandaleuses entre maîtresses et amants... En un mot, c'est là de la bonne propagande pour l'amour vénal.

Nous nous souvenons encore, de ces fameux films américains qui, tout en reconstituant les exploits de gangsters, n'omettent pas le moindre détail sur des aventures rocambolesques invraisemblables. L'histoire suivante d'une petite fille de dix ans est un exemple frappant de l'effet néfaste que peuvent avoir de pareils films. Se trouvant seule le 7 mars 1936 avec son petit frère, dans leur maison à Compiègne, elle se bâillonna elle-même à l'aide d'un mouchoir, puis invita son frère à l'attacher, avec une corde, aux barreaux de son lit de fer. Là-dessus, le frère partit à l'école. Mais quand ses parents la découvrirent dans cette fâcheuse position, cette gamine eut l'audace de raconter qu'un jeune homme l'avait surprise seule et, après avoir passé une demi-heure avec elle... l'avait ligotée et l'avait obligée à révéler, sous peine de mort, où se trouvait l'argent. Les parents, affolés, alertèrent les gendarmes qui avaient quelques soupçons sur cet « impressionnant scénario ». Le brigadier prit sa grosse voix pour interroger la fillette qui s'en tint cependant à son récit rocambolesque. Ce n'est que lors-

que le petit frère revint de l'école, affolé à la vue des uniformes, que la supercherie fut divulguée.

Ainsi, le cinéma, sur lequel on avait fondé de grands espoirs, est malheureusement devenu une école du vice et du crime. Cela d'ailleurs ne doit point étonner quand on connaît les créateurs de films. Les commanditaires ne recherchent que leur intérêt pécuniaire. Les metteurs en scène, les acteurs sont eux-mêmes des plus dépravés. Leur vie intime ne défraye-t-elle pas les chroniques de chaque jour ?

Si la fréquentation des spectacles est un délassement, un plaisir, pour les adultes après une journée de labeur, que les parents sachent bien que le vice souvent accompagne le plaisir. C'est une vérité trop facilement *méconnue*. Pendant un récent séjour à Alexandrie, nous avons pu constater la présence d'enfants à une représentation de *danses du ventre*, dans un de ces nombreux casinos installés au bord de la Méditerranée. En voici une très exacte description :

« Le ventre découvert et les seins seuls maintenus, elles débudent par faire quelques pas rythmés en agitant au-dessus et autour de leur tête des foulards et parfois de petites cymbales de cuivre dont elles jouent avec expression. Elles se cambrent ensuite en tous sens. Puis, immobilisant les jambes et la poitrine, elles remuent les bras qu'elles écartent, arrondissent, abaissent ou élèvent, pour exprimer les phases successives des sentiments qu'elles éprouvent. Elles exécutent aussi des mouvements de reins et de hanches, agitant leur bassin par une trépidation incessante que, tour à tour, elles accélèrent ou ralentissent langoureusement et simulent avec impudeur les émotions les plus sensuelles. Le comble du talent consiste à trépider le ventre et le

bassin ou encore les seins, alors que le reste du corps est immobile. Pour prouver à quel point elles savent diriger leurs mouvements, elles les accomplissent parfois avec une lampe sur la tête. Leurs sourires et leurs attitudes sont très expressifs ; elles traduisent ainsi les émotions progressives de l'acte sexuel jusqu'à l'abattement final. » (1)

C'est précisément des spectacles, où la morale est bafouée et ridiculisée que les adolescents se montrent particulièrement avides. « Ici, point besoin de réfléchir ; ici de la gaieté ! Hélas, de la gaieté souvent malsaine qui rend le vice agréable » (2). Déjà, Sénèque exprimait l'influence des spectacles en ces termes :

« *Nihil verò tam damnosum bonis moribus quam in aliquo spectaculo desiderare ; tunc enim per voluptatem vitia subrepunt.* Il n'y a rien de dommageable pour les bonnes mœurs que certain théâtre : c'est là qu'avec la volupté, les vices à la manière d'un serpent, se glissent parmi les fleurs » (3).

Dans le monde entier, c'est une véritable compétition pour un plus grand relâchement des mœurs.

« C'est une vraie folie, s'écriait Flexner, dans l'Europe moderne, de pousser l'orgueil local jusqu'à vouloir être une grande cité en forçant l'allure sensuelle. Berlin et Vienne sont riches et gaies : oisifs et curieux, y viennent en foule de tous les coins de la terre. De petites villes, comme Genève, dévorées d'envie, s'efforcent d'imiter la licence de ces grandes capitales. Donc la prostitution est au sens

(1) Savary. Voyage en Egypte, cité par le Docteur Edmon Dupouy. La prostitution dans l'antiquité, 1893.

(2) Mialane. Op. cit., p. 65.

(3) Sénèque. Loc. cit.

le plus large, un problème social et qui ne peut être abordé qu'indirectement. » (1)

Vous parlez d'or, Monsieur Flexner, pourrions-nous toutefois ajouter, en nous retournant vers l'Amérique sèche des gangsters et des stars d'Hollywood..

La littérature n'a pas une moindre influence dans la formation des jeunes esprits. Cette influence quelquefois, réveille soudain des prédispositions qui, jusque là, sommeillaient. Nous connaissons tous la véritable épidémie de suicides que provoqua en Allemagne le « Werther » de Goethe. Et tout dernièrement, le 7 mars 1936, la fille du gardien du pont de Beaucaire à Tarascon, âgée de 13 ans, annonçait à ses camarades son intention de se donner la mort, ce qu'elle fit en se logeant deux coups de revolver dans la tempe. On s'est aperçu après que, non surveillée, elle se nourrissait d'une littérature malsaine, qui est aujourd'hui celle de trop nombreux enfants.

Certains écrivains n'ont rien trouvé de mieux que de répandre leurs idées propagatrices de prostitution. Parmi ces sympathisants, les uns sont allés jusqu'à prétendre que les prostituées possèdent cette particularité d'être attrayantes par leur familiarité et leur brutalité *soi-disant naturelle et hardie* ; par leur vulgarité ayant *un charme tout particulier*.

Ce genre d'attrait, un peu bizarre, avouons-le, Abel Hermant l'a décrit, dans sa *Confession d'un Enfant d'Hier*, (lettre VII), où il nous raconte les raisons pour lesquelles un jeune homme affiné, quoique nullement vicieux, éprouve du plaisir dans la fréquentation des prostituées : « L'objet de ma

(1) Flexner. Loc. cit., Chap. III. p. 79.

satisfaction me devenait d'une incroyable indifférence dès que mon cœur n'était pas en jeu. J'étais le plus fort amateur d'une liberté absolue, qui n'est possible que dans le cercle de ces créatures anonymes et dans leur demeure réservée. Avec les autres femmes, si bas qu'on les ramasse, il y a encore des convenances, une façon de protocole. A celles-ci, on peut tout leur dire, on est protégé par l'incognito et assuré contre la divulgation... Je ne me débridais qu'en paroles... J'ajoute qu'au milieu même de ces dévergondages, je gardais mon quant-à-moi. Les contacts où je m'exposais ne me souillaient point et il n'en restait rien sur moi dès le seuil franchi. J'ai toutefois gardé de ces commerces faciles et indifférents, une habitude de n'attribuer aucune conséquence à l'œuvre de chair. La fonction amoureuse, que les religions et les morales ont environnée de mystère et assaisonnée de péché, ne me paraît à moi qu'une fonction comme les autres, un peu vile, mais agréable, et sur quoi on épilogue trop. Mais cette campagne ne dura que fort peu, et comme je viens de vous exposer pour quels motifs de tempérament je trouvais pleine et entière satisfaction dans les infimes régions de la galanterie, je me vois assez embarrassé de vous déduire pour quels autres motifs je changeai si vite mes batteries. »

Avec Ellis, nous pouvons nous demander si un commerce qui se termine par « l'acte de chair » peut être regardé comme ne laissant aucune trace (1).

D'une manière, à peu de choses près semblable, Henri de Régnier présente dans les *Rencontres de M. de Bréot*, un personnage, Bercaille, qui préfère

(1) Ellis. Loc. cit. Chap. III, p. 176.

les servantes aux dames, parce que donner du plaisir est un service qui rentre dans leurs attributions, qu'elles sont robustes et agréables, possèdent une *naïveté* qui charme toujours dans le peuple et ne sont pas aptes à être dégoûtées par les petits accidents qui offensent la fastidieuse sensibilité des dames de bonne compagnie (1)

Un autre auteur, M. Ehrard, voit dans la prostitution le moyen pour les jeunes gens *d'approfondir leur connaissance* des femmes. Ainsi, ils acquerraient la notion et l'expérience des « femmes » avant de se marier. Il est à noter d'ailleurs que certains parents, en vertu du même principe, ne voient malheureusement pas d'inconvénients à laisser leurs enfants contracter des fréquentations immorales.

« Dans les conditions actuelles, écrit le Docteur Erhard, la prostitution (au sens le plus large, en y comprenant les unions libres) est nécessaire afin que les jeunes gens puissent apprendre plus ou moins à connaître les femmes, car les conversations mondaines n'y suffisent pas ; une connaissance exacte de la pensée et des actes de la femme est nécessaire pour rendre possible un choix raisonné ; car il est risqué de se fier à la sûreté de l'instinct. Il est bon aussi que les hommes jettent leur gourme avant le mariage, car la tendance polygamique se manifestera toujours d'une manière ou d'une autre. La prostitution ne gêne que les hommes qui peuvent être gâtés ; et ceux d'entre eux qui perdent ainsi le désir du mariage méritent les remerciements des enfants qu'ils n'ont pas engendrés. » (2).

Une autre opinion, exprimée par un auteur allemand, nous paraît un peu fantaisiste. Il consi-

(1) Loc. cit.

(2) Erhard. Auch ein Wort zur Ehereform. T. I, Liv. IX.

dère la prostitution comme « l'un des moyens employés par la nature pour limiter l'activité procréatrice des hommes et spécialement pour retarder la période de la maturité sexuelle » (1).

Aussi, peut-on aisément comprendre qu'une littérature immorale devienne, pour les adolescents et les classes peu instruites, un facteur non négligeable de débauche, en désagrégeant les principes moraux acquis.

Toutes ces influences néfastes que nous venons de passer en revue, nous les tenons pour des éléments d'ordre secondaire, sinon pour une sorte d'excitation plus ou moins passagère. Par contre, nous voyons dans notre état social actuel, qui pousse la femme à travailler pour gagner sa vie au même titre que l'homme, nous voyons dans ce fait, le facteur social le plus favorable à la débauche et à la prostitution. Nous avons l'intime conviction que chaque fois qu'on favorise le travail de la jeune fille, on favorise en même temps les chances de sa chute. Qu'advient-il, en effet, de toutes ces jeunes travailleuses âgées de douze à dix-huit ans, qui font elles-mêmes, sans conseils et sans éducation préalable, le pénible apprentissage de la vie.

Qu'on se rassure !

Nous n'avons pas l'intention de préparer une révolution sociale qui tendrait à enfermer soigneusement le sexe féminin à l'intérieur du gynécée pour diminuer ainsi les chances de chute. Mais qu'on songe simplement à cette grande majorité de prostituées recrutées parmi les jeunes employées des usines, des magasins ou des bureaux, émigrées de leurs provinces. « A ce point de vue, disait Pa-

(1) A. Gerson. Die Ursache der Prostitution, Sexualprobleme. Septembre 1908.

rent-Duchatelet, si les villes peuvent leur devenir une ressource contre la misère, il n'en est pas moins vrai qu'elles sont une grande source de débauche. Elles y trouvent un refuge de dérober leur déshonneur loin des yeux de leurs proches et de leurs compatriotes ». D'après Reuss, « presque toutes les filles de Paris viennent de la province » (1).

Grâce aux *bureaux de placement*, la chute de toute bonne est presque certaine, voire même quasi-fatale, comme nous le prouve l'exemple suivant d'une authenticité non douteuse : une jeune fille s'était présentée à Marseille dans un bureau de placement, géré, comme dans la plupart des cas, par un souteneur ou une tenancière. On lui avait dit qu'un grand hôtel à Tunis avait justement besoin d'une femme de chambre ; elle prend le bateau, y travaille huit jours. Pour la récompenser de son zèle, ses patrons, un soir, lui offrent une belle robe. On ajoute au cadeau une coupe de champagne, deux coupes, trois coupes. Et puis, on parle d'aller continuer la fête à côté, chez des amies. Elle voit ces amies demi-nues, dans un salon luxueux. Encore une coupe de champagne. Des messieurs viennent, qui lui font mille compliments. Ce premier soir-là, la malheureuse a dû subir un certain nombre d'admirateurs. Le lendemain, elle supplie qu'on la laisse partir. « Quand tu m'auras rendu les cinq mille francs de la robe », ricana le patron.

Johansson, après des études approfondies sur la question faites en Suède, trouva que « la même femme qui, un mois, est en service domestique, sera le mois suivant enregistrée par la police, et entrera ainsi dans les rangs de la prostitution professionnelle ; le troisième mois, elle reprendra du

(1) Reuss. La prostitution, p. 12.

service et sera libérée de l'obligation de subir la visite, et ainsi vont les choses d'année en année » (1).

Parent-Duchatelet soulignait, *déjà* en 1837, le danger du milieu de l'atelier : « confondues dans les ateliers avec les jeunes gens de leur trempe, elles prennent bientôt des habitudes licencieuses, et forment prématurément des liaisons immorales ; leur innocence est perdue avant même que la nature ait parlé. Ces liaisons ne peuvent être et ne sont pas durables, et ces malheureuses sont déjà prostituées au sein du travail et sous les yeux de leurs parents. » (2)

Bien souvent, il est encore plus difficile à la pauvre ouvrière de se défendre contre les tentatives des patrons et des contremaîtres. Une statistique du Docteur Le Pileur montre que la défloration d'une jeune fille de la basse classe, s'effectue le plus souvent dans son milieu. Sur 582 filles, on trouve, comme auteurs de la défloration (3) :

Ouvriers	220
Gens de métiers divers	97
Professions plus ou moins libérales. .	65
Maîtres-patrons	16
Membres de la famille	8
Le mari	30
Inconnus	146

Comme l'a dit Guy de Maupassant : « Les riches paient le bouquet cueilli, ils en cueillent aussi, mais sur les secondes floraisons ; ils ne le coupent jamais dans la première. »

(1) Johansson. I Reglementeringsfragen. La Réglementation à Stockholm.

(2) Parent-Duchatelet, *Loc. cit.*

(3) Cité par Regnault. *Evolution de la prostitution.* p. 85.

Reuss disait également : « La fille du peuple tombe par le peuple ; ce sont ses pareils, des ouvriers comme elle, qui ont les prémices de sa beauté et de sa virginité ; l'homme du monde qui la couvre d'or et de bijoux n'en a que les restes. » (1)

Ce danger, guettant la jeune fille qui cherche à travailler loin de la surveillance familiale, les paysans égyptiens l'ont bien compris. C'est pourquoi ils gardent leurs filles sous leurs toits et préfèrent les voir travailler la terre avec eux. Toutefois, il arrive que des paysans indigents désirent placer leurs filles comme domestiques. Encore faut-il que le père *connaisse lui-même* la famille ; qu'il *présente lui-même* sa fille, *sans l'intervention* d'aucun *bureau de placement*. D'ailleurs, dès que la fille atteint l'âge de seize ans, son père la reprend pour la marier. Aussi, au Caire ou à Alexandrie, 90 % des jeunes filles employées dans les grands magasins ou les bureaux sont de nationalité étrangère. Cette coutume, de haute valeur prophylactique, nous explique le faible degré de la débauche et de la prostitution en Egypte, du moins en province. D'après la dernière statistique (2), faite en 1934, le nombre de prostituées dans les quatorze provinces s'élève à 1.443, tandis que Le Caire, Alexandrie, Port-Saïd et Suez en comptent 2.227 à elles seules. En plus, durant cette même année, la police du Caire a arrêté 2.717 prostituées clandestines. Notons que les provinces représentent les trois-quarts au moins de la population égyptienne.

Il est vrai de dire que beaucoup de jeunes filles

(1) Reus. La prostitution clandestine. Paris 1885.

(2) Rapport de la Commission chargée d'étudier la question de l'abolition de la réglementation en Egypte. Le Caire 1935. P. 180-190.

de familles provinciales qui viennent en service à Paris dans des maisons connues de leurs parents et sur lesquelles Monsieur aussi bien que Madame et les œuvres paroissiales veillent comme sur leurs propres enfants, demeurent chastes, y apprennent le service, s'y *élèvent*, y font de jolies économies, fondent ensuite un foyer où il n'est pas rare qu'à la deuxième génération on franchit « L'Etape » dont a parlé Paul Bourget. C'est là le secret de ces lentes ascensions qui font qu'en France les classes sociales, en moins d'un siècle, ont pu entièrement fusionner.

Pour celles qui, prématurément, ont fauté « si elles venaient de la province, elles ne peuvent plus retourner dans leur pays qui connaît leur conduite, non plus rentrer dans leurs familles qu'elles ont déshonorées et dont elles se sont attiré la haine et l'indignation. Est-il surprenant qu'une fille, dans une pareille position, se laisse aller aux suggestions et aux promesses de toutes les personnes qu'elle rencontre » P (1).

Mais le danger ne provient pas seulement de ce que la jeune fille travaille à côté des émules de Don Juan. Les vieilles camarades se chargent également de faire l'éducation des jeunes ; les bonnes amies se font un devoir de déniaiser les débutantes. La débauche naît ainsi où les femmes sont constamment en contact même sans la présence d'hommes. La débauche revêt dans ce cas la forme de pratiques homosexuelles et Niceforo (2), qui a étudié la vie des classes ouvrières, nous a donné des renseignements précis sur les mœurs et coutumes des couturières en atelier.

(1) Parent-Duchatelet. loc. cit. t. I. p. 100.

(2) Niceforo. *Il gergo*. Turin 1897. Chap VI, page 317
Traduite par Ellis.

« Dans les ateliers, la conversation tourne perpétuellement autour des sujets d'ordre sexuel en l'absence de la patronne ou de la première, et même en leur présence ; l'argot spécial aux ateliers s'utilise sous forme de dialogues à double sens. Un état d'excitation sexuelle est ainsi obtenu qui, quelquefois, se soulage mentalement par l'onanisme psychique, parfois sous une forme de masturbation ou sous une autre. Ainsi une vague espèce d'homosexualité se produit chez les filles, excitées par leurs idées et leurs conversations, et qui s'excitent en outre par le contact de leurs corps. »

Niceforo remarque avec raison que peu parmi ceux qui voient « ces filles vertueuses du peuple » à peine âgées de douze ans, se doutent des préoccupations intensément sexuelles sous-jacentes à ces apparences réservées..

Ces penchants vers une sorte de pseudo-homosexualité entre des filles aussi jeunes cesseraient d'ailleurs dès qu'elles auraient des relations normales avec un homme. Mais quand ces adolescentes sont mêlées à des camarades *plus âgées*, comme par exemple dans les grandes usines, nous avons alors un phénomène qui peut tourner à *l'inversion sexuelle*. Ainsi, au point de vue médico-légal, on rencontre un bon nombre de jeunes mineures présentant déjà des caractères d'inverties sexuelles, fruits de la luxure et de la dépravation ; car cette inversion sexuelle est loin d'être une inversion *réelle* mais plutôt une inversion *de nature vicieuse*. Des femmes vicieuses, entraînent assez souvent ces mineures à des pratiques homosexuelles, bien notées par le Docteur Faivre.

« La prostituée « d'expérience » tendant à se substituer au souteneur et gardant plus ou moins longtemps l'enfant sous sa « protection » est un fait

qu'il nous a été donné de constater souvent. Voici les résultats de notre enquête à ce sujet : 134 mineures sur les 510 prostituées que nous avons étudiées se livraient *habituellement* à des actes d'homosexualité. Il serait fastidieux d'énumérer tous les renseignements obtenus sur ce point.

Nous ne citerons que les passages de trois lettres concernant des détenues d'âges différents et où est impliqué l'aveu de telles pratiques. Nous reproduisons textuellement ces lignes en respectant l'orthographe.

Suzanne X..., 17 ans :

« Je me suis livré à la prostitution avec surtout des prostituées. Une qui m'a gardé longtemps était très jalouse aussi j'ai quitté la rue de... »

Andrée X..., 15 ans 1/2 :

« J'ais quitter mes parents pour habité avec une amie rencontré dans un bal je m'apercevais vite qu'elle voulait m'aimer comme un homme, je suis resté avec elle 4 mois puis... »

Jeanne X..., 14 ans :

« Mon pauvre petit papa est mort de suite de guerre. Ma mère s'est remariée... les disputes commencèrent avec mon beau-père... j'ai dû être placé Bonne chez Mme X... j'étais seule depuis 10 jours avec sa jeune fille qui pouvait avoir 26 ans environs j'ai aperçu un changement très grand envers elle. Puis un jour tout comme une jeune homme elle m'avoua son grand amour. J'ésitais puis ayant peur d'être renvoyée fini par cédé ; je compris alors certaines choses... » Et voici le résultat lamentable de cette initiation. « ... j'ai travaillé puis me trouvant sans travail j'ai dû aller au bois de Boulogne ou je me prostituer avec des femmes. Je fis la connaissance d'une dame très généreuse qui me... »

Pour finir avec ces influences sociales, nous ne

saurions trop attirer l'attention sur un facteur qui nous paraît contenir sa part de vérité. Le développement du machinisme et la division du travail jusqu'alors inconnue, dispensent de connaissances techniques approfondies. Le travail a ainsi perdu une grande partie de son influence moralisatrice, et l'on peut regretter la disparition croissante de l'artisanat. D'autre part, l'ouvrier et l'ouvrière sont souvent des êtres déracinés, à la recherche de travail, ce qui les amène forcément à un état de médiocrité et d'insatisfaction, cause de bien des faiblesses et de bien des déchéances.

De plus, la tendance sociale actuelle, en procurant des gains personnels à la femme qui veut, à tout prix, être l'égale de l'homme dans la bataille de la vie, est loin d'apporter une amélioration morale qui devrait être la conséquence d'une amélioration matérielle. Bien au contraire, la femme s'est attachée à un domaine purement *superficiel*. Sans chercher bien loin, la hausse des salaires féminins pendant la guerre n'a pas contribué à l'amélioration des caractères et des intelligences.

« Nous avons vu l'ouvrière, écrivait le Docteur Carle, assurée de sa nourriture et de son gîte, étendre immédiatement sa concupiscence sur le superflu, poussée par ce même mobile, si délicieusement féminin, qui fait affirmer à toute femme du monde, au moment des changements de mode, qu'elle « n'a plus rien à se mettre ». On vit des colliers précieux orner les nuques les plus roturières et des bas de soie mouler des chevilles robustement campagnardes. On vit de matinales vendeuses des Halles ensevelies sous des fourrures de prix, les charcutières comprimer sous des corsages de soie leurs gé-

(1) Dr. Faivre. op. cit.

néreuses poitrines, et les filles de nos laitiers exhiber d'éblouissantes pierreries. Dans les petits villages du centre industriel où j'étais affecté en 1918, j'ai vu apparaître et fructifier toutes les petites industries de luxe qui vivent de l'éternel désir féminin. Et l'ensemble en était chatoyant et agréable, car, en France, la grâce et le goût ne perdent jamais leurs droits. Mais chez la femme, la possession appelle le désir, car seule compte la chose désirée. Sur ce terrain également, la femme ne laissa plus à l'homme le soin de l'initiative et fit son choix, variable suivant que la satisfaction des sens ou l'envie d'une parure en était le mobile. La loi de l'offre et de la demande fut souvent inversée. » (1)

Cet *inassouvissement*, cette *instabilité* accompagnée d'une intense soif de jouissances, plus que la misère, nous semble un des traits les plus caractéristiques de la psychologie contemporaine. Il ne nous semble pas que la terne monotonie de la vie puisse, à elle seule, expliquer cette tendance vers ce penchant irrésistible au plaisir, vers « le superflu nécessaire à tous » (2), comme pensaient Sherwell et Ellis.

« Le problème de la prostitution, disait Sherwell, est fondamentalement un désir fou et irrésistible d'excitation, une révolte sérieuse et volontaire contre la monotonie de l'idéal commun et l'abrutissement inéluctable de la vie quotidienne. » (3)

« Il existe cependant, disait Ellis, un autre argument en faveur de la prostitution, auquel ses défenseurs n'ont que rarement accordé l'importance qu'il mérite. Je fais allusion à l'influence qu'elle

(1) Dr. Carle. op. cit. Chap. III, p.p. 87-88.

(2) Le March' Hadour. Criminalité de l'enfance p. 28.

(3) Sherwell, Life in West London, 1897, chap. V.

exerce, sous une forme ou une autre, en tant qu'élément de gaieté et de variété, dans la complexité ordonnée de notre vie moderne, et de repos dans la monotonie de sa routine mécanique, de distraction dans sa grisaille assommante et « respectable ». C'est là un élément distinct de la fonction spécifique de la prostitution comme dérivation de l'énergie sexuelle superflue, et qui peut affecter même ceux qui n'ont pas de commerce, ou très peu, avec les prostituées. Cet élément peut être appelé la valeur culturelle de la prostitution. » (1)

Valeur contestable sans doute, mais dérivatif peut-être, quand les nuages, la pluie ou la monotonie d'une vie trop quotidienne cachent ou font pleurer notre ciel ou nous-mêmes. Plutôt qu'à la prostitution proprement dite la remarque d'Ellis sur cette valeur culturelle s'appliquerait, selon nous, sans l'absoudre, à la pratique si courante aujourd'hui des flirts très poussés entre *amis et amies*, parfois entre étudiants et étudiantes, qui tendent de plus en plus à éliminer *l'entretien* d'autre fois, au profit de la sentimentalité vraie entre jeunes gens et jeunes filles ; et d'où ne se trouvent pas toujours absentes une certaine émulation dans les convictions et les pratiques religieuses et jusqu'à un certain mysticisme.

(1) Ellis. loc. cit. chap. III, p. 147.

CHAPITRE VI

LES FACTEURS INDIVIDUELS

Qualis pater, talis filius !

Les facteurs individuels sont constitués par ce qu'on appelle les anomalies, résidant dans la personne même de l'enfant. Celui-ci est devenu un être incapable de comprendre et de respecter les limitations que la vie sociale impose à la liberté individuelle, incapable de discerner ce que la morale la plus élémentaire défend de ce qu'elle permet. Non seulement, il lui est impossible de subvenir seule et honnêtement à ses besoins, mais il commettra volontiers des délits monstrueux.

Qu'est-ce donc qu'une anomalie ? Il est bien difficile de le définir ; car « à côté des anormaux constitutionnels et héréditaires, il existe des anormaux sociaux et moraux que rien ne distingue des normaux par des signes tangibles dans leur structure anatomique, ni dans le fonctionnement de leurs organes » (1). On a même pu remarquer parmi ces enfants quelques-uns qui se sont signalés par de réels succès scolaires. Voici un exemple :

Un boulanger de la rue de Passy, s'était couché de très bonne heure le 28 Février 1936. Son

(1) Dr. Vervaeck : *Revue pénitentiaire*. 1910, p. 146.

fils René, âgé de 14 ans, pénétra dans la chambre de son père, tenant à la main un fusil de chasse, chargé de deux cartouches. Trois jours auparavant, il avait appris à s'en servir lors d'une partie de chasse, et, par ironie du sort, son père lui avait dit : « Tu feras un bon tireur ». Il déchargea son arme à bout portant sur son père. Toujours avec calme, il chargea deux nouvelles cartouches, visa, et tira. De nouveau, il rechargea l'arme et tira sur l'homme qui, criblé de cartouches, n'avait pu esquisser le moindre geste. A la voix de la boulangère qui s'inquiétait de ce bruit insolite, René répondit : « Maman, c'est moi. Je suis devenu fou. Je viens de tuer papa ». Interrogé, René se borna à pleurer en balbutiant : « Je ne sais pas ; je ne sais pas ». Puis, il finit par déclarer que, craignant une réprimande de son père, il avait tué. Nous sommes persuadé que René a dit la vérité en répondant : « Je ne sais pas ». Et un prêtre, qui a la confiance de l'enfant, bon juge en la matière, concluait à un accident, plutôt qu'à un crime : accident, enchaînement inexplicable d'impulsions successives où l'atavisme, dès que René, ayant désobéi en prenant dans la chambre voisine le fusil de son père, se retrouva chasseur, a eu sa grande part et non moins la crainte qu'il avait de son père. Petites causes et grands effets ! René, comme intelligence, est supérieur, mais il est resté pour son âge très enfant quant au jugement.

Contrairement à la maladie qui constitue un état passager, l'anomalie, intimement liée à l'individu, constitue son état habituel.

Nous ne croyons pas utile de classer les anomalies en anomalies physiques et anomalies psychiques mentales. L'existence de rapports très intimes entre l'esprit et le corps est bien démontrée aujourd'hui.

« L'étroite parenté, disait Guilhermet, de l'anomalie physique et de l'anomalie mentale n'est pas niable. » (1).

D'une manière générale, ces anomalies se traduisent par l'inintimidabilité et l'inaffectivité de l'individu. Sa seule raison est impuissante à imposer un frein à ses impulsions qui, d'abord, génésiques, sexuelles, se diversifient avec l'âge, et les châtiments restent sans prise sur lui.

L'existence d'anomalies chez les enfants est, dans la grande majorité des cas, fonction de l'existence d'anomalies antérieures ou de maladies dégénératives chez les parents, les anomalies sont alors un produit héréditaire. Parfois, l'enfant lui-même est victime de troubles accidentels ou adonné à une débauche précoce.

Qu'est-ce que l'hérédité ? L'hérédité, dit le professeur Debierre, « c'est la transmission à l'être procréé, des caractères, attributs et propriétés des ascendants » (2). De même, Ribot dit : « c'est la loi biologique en vertu de laquelle tous les êtres doués de vie tendent à se répéter dans leurs descendants » (3).

Dans ses Essais, Montaigne en parle en ces termes : « Quel monstre est-ce donc, que cette goutte de semence de quoy nous sommes produits porte en soi les impressions, non de la forme corporelle seulement, mais des pensements et des inclinations de nos pères » (4).

Il est intéressant de noter que cette hérédité

(1) Guilhermet. Le milieu criminel. p. 82.

(2) Prof. Debierre. L'hérédité normale et pathologique,

p. 1.

(3) Ribot : L'hérédité psychologique, Introduction.

(4) Montaigne : Essais. Liv. II, chap. XXXVII.

physio-psychique n'est pas toujours directe et immédiate ; des tares peuvent épargner des fils et des petits-fils pour réapparaître ensuite chez des descendants plus éloignés ; il peut même arriver que, sans cause connue, un individu présente des caractères ancestraux que l'on aurait pu croire à jamais disparus : on appelle cette hérédité régressive « atavisme ». On sait toute l'importance que les premières théories de l'école anthropologique lombrosienne lui attribuaient. En effet, les sociologues darwinistes prétendent trouver chez les prostituées, au même titre que les criminels, le retour atavique des mauvais instincts qui existaient aux débuts de l'humanité. Elles nous rappellent, disent-ils, les vilaines mœurs qu'avaient nos ancêtres : misérables, ne parvenant à former que de toutes petites associations, ils vivaient dans une promiscuité absolue. Les mâles qui les composaient avaient tout en commun, même les femmes, ce qui contribuait à augmenter leur étroite solidarité. L'amour sexuel, né dans cette boue, s'en est peu à peu dégagé tout comme notre mentalité et nos passions. Se livrant au premier venu, les prostituées revivent inconsciemment ces âges lointains ; l'instinct atavique les poussant ainsi, à être toutes pour tous, avec cette différence essentielle que nos ancêtres ignoraient l'intérêt ou le profit qui caractérise la prostitution de nos jours.

Ceci dit, voyons maintenant jusqu'à quel point les influences individuelles prédisposent la femme à se livrer à la débauche prostitutionnelle. Certains auteurs, voyant dans la prostitution une manifestation dégénérative, croient que la grande majorité des prostituées sont prédestinées à leur métier. Plusieurs séries d'observations ont été publiées sur les caractères anthropométriques et anthropologiques des prostituées, marquant la tendance qu'ont celles-

ci à présenter des malformations et des signes de dégénérescence physique trahissant, en quelque sorte, un état pathologique congénital.

Parmi ces « stigmates », on note l'asymétrie de la face et du crâne avec ses diamètres antéro-postérieurs et transversaux au-dessous de la normale ; anomalies du palais, des dents, des oreilles ; prognatisme, hypertrichose sur le front ; tête plus petite et visage plus large ; implantation vicieuse des cheveux ; atrophie de l'extrémité des seins, distribution des poils sur la poitrine et les membres ; chevilles plus fines, mollets plus épais, cuisses énormes ; poids supérieur à la moyenne. Tous ces signes n'acquièrent de l'importance que s'ils sont plus ou moins réunis chez la même personne.

Voilà le fondement de la doctrine lombrosienne : on naîtrait prostituée tout comme on naît criminel, autrement dit, si l'homme est voué au crime, la femme, elle, se livre *instinctivement* à la prostitution et au désordre, quelque effort qu'elle fasse pour résister. On peut observer des intelligences d'élite se succéder dans une famille et, de même, des enfants issus de parents criminels être poussés par nature au vol, au crime, ou à la prostitution. La famille Juke en constitue un exemple frappant.

« On observe, écrivait Lombroso, que dans cette famille où les frères se livrent au délit, les sœurs se livrent à la prostitution et ne sont incriminées que pour des délits contre la pudeur. C'est une nouvelle preuve que cette carrière est dans le sexe féminin l'équivalent de la criminalité dans l'autre sexe ayant toutes les deux une origine commune. On voit là, surgir la prostitution d'origine héréditaire, sans qu'on puisse l'expliquer par la mi-

sère ou par d'autres causes ; et elle ne s'y arrête que lorsque survient un mariage précoce » (1).

Dans son livre sur la femme criminelle, il écrivait également : « L'identité psychologique aussi bien qu'anatomique du criminel-né et de la prostituée-née ne saurait être plus complète ; tous deux sont identiques au fou moral et par suite, selon l'axiome mathématique, identiques entre eux. On constate le même manque de sens moral, la même dureté de cœur, le même goût précoce pour le mal, la même différence pour l'infâmie sociale, la même volatilité, l'amour de la paresse, le manque de prévoyance, le même goût des plaisirs faciles, de l'orgie et de l'alcool, la même vanité, ou presque. La prostitution n'est que l'aspect féminin de la criminalité. Et il est si vrai que la criminalité et la prostitution sont deux phénomènes analogues ou, si l'on veut, parallèles, qu'elles se rencontrent au point extrême. La prostituée est donc, psychologiquement, une criminelle ; si elle ne commet pas de crimes proprement dits, c'est à cause de sa faiblesse physique, de sa faible intelligence, de sa facilité à acquérir ce qu'elle désire par des moyens plus simples ; tout ceci la dispense de la nécessité du crime ; et c'est pour ces raisons que la prostitution représente la forme spécifique féminine de la criminalité » (1).

La conception de Lombroso est jugée actuellement comme par trop imprécise. La dégénérescence et la prostitution ne sont pas, en effet, une seule et même chose. Les femmes dégénérées ne sont pas toutes vouées infailliblement à la prostitution. Beau-

(1) César Lombroso. *Le crime*. Paris, 1907. Chap. XII, p. 194.

(2) Lombroso et Ferrero. *La donna delinquente*. 1893. p. 571.

coup de prostituées notoires ne présentent aucune malformation dégénérative, par contre « la vertu a parfois mauvaise figure » (Garnier). Notons, de plus, que Lombroso et son école ne faisaient pas de discrimination entre les caractères innés des prostituées et ceux dus à leur genre spécial de vie, aux caractères en quelque sorte professionnels. L'Ecole italienne admet, à la suite d'Enrico Ferri, l'importance et l'influence certaine de l'occasion, de l'accident, de l'éducation et de certaines maladies ou intoxications acquises dans l'enfance. Grâce à l'Ecole française, il n'y a pas ainsi de concordance absolue entre les stigmates mentaux et les anomalies physiques.

A notre avis, il semble toutefois que la prostituée-née aussi bien que le criminel-né sont deux êtres qui ont à la fois subi les conséquences d'une certaine dégénérescence et les effets néfastes de leur milieu. Grâce à des soins appropriés et une saine éducation, on peut, à condition d'agir assez tôt, éviter l'éclosion du germe chez l'enfant qui « vient tout armé dans la vie », suivant l'expression de Garnier. De même, il est peu probable que certaines influences extrinsèques voueront, à elles-seules, l'enfant au vice ou au crime. L'observation de chaque jour ne fait que confirmer la nécessité du concours de ces deux facteurs, *influences extrinsèques et influences individuelles*.

Prenons au hasard, le cas du meurtre de la danseuse rouennaise en examinant le passé des deux héros de ce drame.

Gaston Poulain, ouvrier électricien, marié et père de trois enfants, avait tué sa maîtresse chez lui en l'absence de sa femme qui était à la maternité. Pour se débarrasser du cadavre de la danseuse, il l'avait mis dans une petite caisse et emporté ensuite

dans le cellier d'un débit, pour qu'on le garde en dépôt. Ce n'est qu'en allant tirer du cidre dans le sombre et froid local que l'attention du caviste fut attirée par un rat qui sortait de la caisse. « Bizarre ! qu'un rat ait de l'appétit pour une enseigne électrique », se dit l'homme, dont la curiosité a permis la macabre découverte le 20 Février, deux mois après le dépôt de la caisse. La déclaration d'un vieillard, parent de l'amant criminel, suffit à démontrer qu'il s'agit d'un être qui est venu « tout armé dans la vie » et qu'*aucune éducation* n'a préservé de l'éclosion du germe. « Que voulez-vous, a dit le père Antoine, ce garçon-là avait de « l'hérédité », comme disent les gens qui ont de l'instruction. Son père était un alcoolique. Même qu'il s'est pendu dans une crise de saulographie. La mère, qui avait six enfants, dont Gaston était le cadet, épousa un pauvre bougre qui, lui, avait huit marmots à sa charge. Mais la mère de Poulain trépassa bientôt. Dame ! le veuf qu'elle laissait avec quatorze enfants ne pouvait pas, à lui tout seul, s'encombrer de toute cette marmaille. Il garda les huit gosses qui portaient son nom, et confia les six autres, qui s'appelaient Poulain, aux soins de l'Assistance Publique. C'est comme ça que nous avons « eu » le terrible gars à Cailly. »

Quant à la danseuse, née d'une fille-mère, elle était chargée aussi d'une *lourde hérédité*. Après avoir vécu une enfance misérable, traînée à la remorque des pérégrinations amoureuses de sa mère qui changeait de « garnis » aussi souvent que d'amants, elle connut elle-même les hauts et les bas de la galanterie vénale. Ainsi, elle attira l'attention de la brigade des mœurs, ce qui lui valut de figurer dans la triste collection photographique du service anthropométrique. C'est qu'en plus, parallèlement

à sa carrière de danseuse, et de fille galante, elle pratiquait par surcroît l'entôlage... Un riche colonial qui s'était épris d'elle la laissa parce qu'elle s'amusait à lui voler souvent quelques louis, alors qu'il était tout disposé à lui sacrifier une fortune. Elle devint alors la maîtresse d'un garçon de bar qui l'habilla et la pourvut d'un peu d'argent. Elle ne tarda pas à lui jouer le même vilain tour qu'au généreux colonial. Avant sa mort, elle était revenue au trottoir, n'ayant pour tout équipement que la paire de pantoufles qu'elle avait aux pieds et la robe de scène qu'elle portait sur son dos... !

Notons qu'un parent dévoué s'était efforcé de lui inculquer le sens de la dignité, mais ses tentatives étaient demeurées vaines.

Indépendamment de toute manifestation de dégénérescence physique, et de troubles d'ordre psychomoral évidents, un bon nombre de jeunes prostituées sont incapables de fournir la moindre raison qui justifierait leur dépravation. Ce sont des *débiles mentales* dont la faiblesse intellectuelle, plus ou moins marquée, ne permet pas de mesurer la gravité de leur faute. Commenge nous relate le cas d'une jeune fille de 15 ans, vivant dans l'aisance avec ses parents, et qui perdit sa virginité en suivant un homme qui lui avait offert deux francs pour aller avec lui, ce qu'elle n'a pas hésité à faire sans répulsion. Depuis, elle se mit à raccrocher les hommes. « Pour beaucoup de jeunes filles, dit-il encore, la pudeur n'existe pas ; elles n'éprouvent aucune émotion à se montrer entièrement nues ; elles se livrent à n'importe quel individu rencontré par hasard et qu'elles ne reverront plus. Elles n'attachent aucune importance à leur virginité ; elles sont déflorées dans les conditions les plus étranges, sans la moindre pensée ou le moindre

souci au sujet de l'acte qu'elles accomplissent. Aucun sentiment, aucun calcul ne les pousse dans les bras de l'homme. Elles se laissent aller sans réflexion et sans motif, d'une manière presque animale, par indifférence et sans plaisir » (1)

Plusieurs auteurs en effet attribuent la perte de la virginité à l'inconséquence des adolescentes et estiment que c'est là une des causes essentielles de la prostitution. Ce qu'exprime Dumas d'une façon bien pittoresque en disant : « Elles avaient perdu leur virginité, de la même manière que leurs dents de lait, et ne donnaient aucune raison du fait. » Lombroso pensait dans le même sens, que l'imbécillité morale est à la base de la prostitution.

Peut-on considérer l'impulsion sexuelle comme un facteur poussant la femme à la prostitution ? Vraisemblablement non ! Pourtant quelques auteurs prétendent que certaines femmes se prostituent facilement pour satisfaire leur désir sexuel. Commenge, par contre, n'hésite pas à nier l'influence du désir sexuel. « J'ai fait, disait-il, des enquêtes près de plusieurs milliers de femmes sur ce point, et il n'y en a que très peu qui m'ont dit qu'elles avaient été poussées à la prostitution pour la satisfaction de leurs besoins sexuels. Bien que les filles qui s'adonnent à la prostitution manquent souvent de franchise sur ce point, je crois qu'elles n'ont pas le désir de tromper. Quand elles éprouvent des besoins sexuels, elles ne s'en cachent pas, au contraire, et montrent un certain amour-propre à les avouer, les regardant comme une sorte de justification de la vie qu'elles mènent ; de sorte que si seulement une très petite minorité avoue ce motif, la raison

(1) Dr. Commenge. La prostitution devant l'Académie de médecine de Belgique. Paris, 1888.

en est que, pour la grande majorité, il n'existe même pas. » (2)

« L'impulsion sexuelle, quelque formidable qu'elle puisse sembler, disait Flexner, n'est pas la puissante force physiologique qu'on a représentée comme poussant irrésistiblement vers une fin instinctive, mais bien plutôt une combinaison de force de qualités très différentes quant à leur origine et à leur intensité. Si l'on considère la prostitution et le recours à la prostitution tels qu'ils existent aujourd'hui dans toute grande cité, on peut immédiatement distinguer trois facteurs : l'impulsion sexuelle pure et simple ; la suggestion ou la contrainte sociale ; la pure excitation artificielle. Il n'est pas improbable que l'instinct joue un rôle décidément moins important qu'on ne le suppose communément ; une grande part de ce qui a été envisagé comme physiologique est indubitablement social. » (1)

L'adolescente débauchée, future prostituée, possède bien un tempérament sexuel ardent. Mais si les prostituées, d'après leurs clients, sont réfractaires à toute jouissance sexuelle, cela ne veut pas dire qu'elles sont atteintes de frigidité sexuelle. Dégoutées par le nombre croissant des coïts avec tant d'hommes, elles ne cherchent un plaisir qu'auprès de leurs souteneurs en dépit de leurs exigences et de leurs fantaisies. De plus, la grande majorité d'entre elles, sont des perverses notoires ; perversion due en grande partie à l'exercice de leur profession. L'homosexualité et surtout la masturbation sont extrêmement fréquentes. Hammel, pour ne citer que lui, ne trouva que trois ou quatre pros-

(2) Commenge. op. cit

(1) Flexner. loc. cit. ch. II, p. 35.

tituées sur soixante qui ne se masturbaient pas dans sa clientèle d'hôpital.

La beauté, non plus, ne peut être invoquée comme cause de la prostitution. Les prostituées sont loin de dépasser la moyenne de beauté courante ; et c'est avec juste raison que Woods Hutchinson disait : « Quelques maux que la puissance fatale de la beauté puisse causer, elle n'a rien à faire en tout cas avec la prostitution. » (1)

De tout ce qui précède, peuvent être considérés comme éléments les plus importants : *l'hérédité* comme facteur individuel et *l'imitation* comme facteur social. Cependant, il ne faut évidemment pas se laisser séduire par des explications trop décisives qui rendent les ascendants seuls responsables et déchargent ainsi les descendants de toute culpabilité. Car « ceux d'entre les observateurs qui sont arrivés à la conclusion que les prostituées sont une classe très dégénérée et très anormale, ont observé seulement des groupes spéciaux de prostituées, et plus spécialement celles qu'ils ont pu étudier en prison. On ne peut pas se faire une idée exacte de toutes les prostituées dans ces conditions ; et on se ferait avec cette méthode une idée fausse des prêtres, des médecins, des hommes de loi, etc. ; » (2)

D'autre part, tout en reconnaissant l'influence combinée de notre constitution individuelle et de nombreux facteurs extrinsèques, il ne faut pas cependant se laisser impressionner par les contes que les jeunes débauchées ont tendance à invoquer. En effet, sur quarante-huit débauchées dont six mariées, de diverses classes sociales, que nous avons

(1) Woods Hutchinson. The economics of prostitution, 1895.

(2) Ellis. loc. cit. chap. III. p. 131.

examinées au hasard, deux seulement présentaient un déséquilibre mental d'origine nettement héréditaire. Quant aux autres, elles présentaient surtout ces trois caractères, plus ou moins combinés : l'immoralité, la vanité et la paresse. Il n'y en avait pas une qui eût inventé son histoire à *elle*, histoire de misère et de séduction pour légitimer sa conduite. Or, parmi ces quarante-huit jeunes filles, huit étaient d'une classe relativement aisée, les autres n'avaient jamais été en chômage.

« Mais interrogez ces vieilles chevronnées, s'écriait le Dr Carle, interrogez également la jeune fille cueillie par la police au cours de ses premiers pas hors des sentiers de la vertu, et vous verrez combien il est exceptionnel de découvrir la faim ou la vraie misère parmi les considérants qui les ont menées à la prostitution ou qui ont décidé de la défloration ! » (1)

« Il s'ensuit, conclut Ellis, qu'un examen étroit des seules conditions économiques de la prostitution ne nous fait pas discerner les racines de ce mal. A elle seule, une circonstance spéciale devrait nous avertir que l'incapacité des femmes à obtenir un salaire conforme au coût de la vie ne saurait être la cause fondamentale de la prostitution : c'est qu'un très grand nombre de prostituées sont d'anciennes domestiques. Parmi les groupes les plus nombreux de travailleurs féminins, celui des bonnes, des cuisinières, des domestiques de toute sorte est certainement celui qui est le moins en butte aux anxiétés économiques ; elles n'ont pas à payer pour leur nourriture ni leur logement ; elles vivent souvent aussi bien que leurs maîtresses et, dans bien des cas, ont moins d'embarras d'argent qu'elles. De

(1) Docteur Carle. Op. cit., p. 86.

plus, elles répondent à une demande presque universelle, de sorte qu'il est rare qu'une domestique, même de capacités moyennes, reste longtemps sans travail. » (1).

La séduction, d'après les gens *crédules* serait une cause de désespoir et de dégoût qui entraînerait la jeune fille à la débauche. Il s'agit dans la plupart des cas, d'une histoire imaginée de toutes pièces. Pourtant, il n'est pas rare de voir certaines personnes de bonne foi qui croient volontiers à ces récits fantasques.

C'est ainsi que Irma Troll-Borostyani s'écrie : « Va et demande à ces créatures infortunées si c'est volontairement et librement qu'elles se sont vouées au vice ! Et presque toutes te raconteront une histoire de besoin et de perte de place, de faim et de manque de travail qui les y ont forcées, ou une histoire d'amour et de séduction, et comment la crainte de la découverte de leur faute les a chassées de leur famille, sans aide et sans pain, et les a précipitées dans l'abîme du vice où il n'est plus de salut. » (2)

« Il est certain, réplique Ellis, que les prostituées racontent volontiers de telles histoires aux philanthrope qui ne sont que trop disposés à les entendre et qui leur mettent presque, pour ainsi dire, les mots dans la bouche » (3). Pour lui, la séduction est rarement à l'origine de la prostitution.

« L'existence de relations sexuelles entre maîtres et servantes n'implique pas nécessairement une séduction. Dans un grand nombre de ces cas, la servante est, en matière de sexualité, plutôt le professeur que l'élève. Les statistiques les plus pré-

(1) Hovelock Ellis. Loc. cit., Chap. III, pp. 97-98.

(2) Im freien Reich, p. 176.

(3) Havelock Ellis. Loc. cit. Chap. III, p. 90.

cises des causes de la prostitution n'attribuent que rarement à la séduction la valeur d'un facteur déterminant à peine 20 %. » (1).

La philanthropie pousse d'autres personnes jusqu'à considérer les prostituées comme possédant toutes les qualités des femmes vertueuses, avec cette différence que ces qualités seraient chez elles *dis-simulées et inapparentes*.

« Les femmes qui tombent, dit Mrs Craik, ne sont nullement les pires. J'ai entendu dire par bien des dames, que beaucoup de prostituées sont parmi les femmes les meilleures, les plus affinées, les plus intelligentes, les plus loyales et les plus affectueuses. Je ne comprends pas, me disaient-elles, d'où cela vient ; est-ce leur supériorité réelle qui les rend mécontentes de leur rang (les ouvriers sont souvent de telles brutes et de tels clowns), de sorte qu'elles sont plus facilement la proie d'hommes d'une situation supérieure ? Ou bien, mais je sais que cette théorie choquera bien des gens, d'autres vertus peuvent-elles exister et fleurir qui sont entièrement indépendantes de ce que nous sommes accoutumés à regarder comme une vertu fondamentale, à savoir la chasteté sexuelle ? Je ne puis l'expliquer ; je puis dire seulement qu'il en est ainsi et que l'une des filles les plus développées de mon village a été la première à tomber dans le malheur ; quelques-unes d'entre les bonnes, les meilleures et les plus fidèles que j'aie eues sont précisément celles qui ont mal tourné et qui, si je n'étais venue à leur aide, seraient infailliblement devenues des « femmes perdues » (2) ».

En réalité, comme nous l'avons dit, la plupart

(1) Havelock Ellis. *L'oc. cit.* Chap. III, p. 156.

(2) Mrs Craik. *A woman's thought about women*. 1858, p. 291.

de ces débauchées sont réfractaires à toute influence moralisatrice ; elles n'ont pas ce sentiment de pudeur qui est un si bel ornement de la femme ; il leur est devenu tout à fait étranger. Ce qui les caractérise surtout, c'est ce *laisser-aller* à tout plaisir, qui trahit la perte de toute notion de *morale*.

La *vanité*, le désir de briller, sont également causes de bien des chutes. Toute femme en général, aime plaire et est coquette par nature. Mais la coquetterie se paye fort cher. Aussi, certaines femmes vaniteuses dont l'état de fortune ne suffit pas à satisfaire le besoin de ce « superflu nécessaire à toutes », ne répugnent pas à contracter des relations plus ou moins honnêtes pour l'obtenir.

« Faut-il s'étonner que tant de jeunes filles se laissent aller à la séduction d'un costume, qu'elles désirent d'autant plus qu'il les fait, pour ainsi dire, sortir de la position dans laquelle elles sont nées, et qu'il leur permet de se mêler à une classe dont elles se croient dédaignées ? » (1)

Nous croyons qu'une bonne partie des filles du peuple *un peu frottées d'instruction* peuvent bien attribuer la vie de débauche qu'elles mènent à leur préférence des hommes qui leur sont socialement supérieurs. Nous ne saurions trop insister, en effet, sur cet instinct d'ascension plus vif et plus impérieux chez ces jeunes filles du peuple qui les fait rechercher à tout prix l'homme de condition plus élevée : nous voulons désigner le fils de famille aux cravates éclatantes, le chef au parler dur, et le patron dédaigneux.

Qu'en résulte-t-il ? L'homme se rend évidem-

(1) Parent-Duchatelet, Loc.cit. Chap.I, p.100.

ment compte de cette sorte de *complexe d'infériorité* qui rend admirables ses attitudes sentimentales les plus bêtement théâtrales et spirituels ses moindres mots. Il voit qu'il est recherché et convoité. Quand enfin, il leur fait la grâce de répondre à leur désir, elles restent interdites de bonheur et de reconnaissance. Et cette histoire finit, le plus souvent, par le tablier rose à petits carreaux d'un refuge de « filles-mères ».

Nous avons eu l'occasion d'observer à l'hôpital Sainte-Anne, le cas de deux jeunes filles que ce « complexe d'infériorité » *d'origine post-encéphalitique*, avait poussé dans les bras de jeunes gens peu scrupuleux, avec l'espoir de tomber sur le prince charmant.

La *paresse*, cause de prostitution, n'est pas moins facile à mettre en évidence. Des femmes s'ingénient souvent à trouver un homme qui les entretiendra. Ainsi se réaliserait, même si ce n'est que pour peu de temps, leur véritable idéal de vie : *oisiveté et jouissances*.

« Bien plus que la misère, j'ai toujours vu la paresse, l'ignorance et la bêtise à la base de toutes les prostitutions. C'est là que doivent maintenant porter les efforts de tous ceux qui se sont donnés la généreuse et ingrate mission d'en étudier les causes en vue de sa disparition » (1).

Une statistique sérieuse qu'a dressée Hutchinson, portant sur 100 filles, résume ainsi la proportion des mobiles qui les ont entraînées à la prostitution :

(1) Docteur Carle. Op. cit., p. 90.

Désir d'oisiveté, de luxe et d'amusements	42,1
Mauvais milieu familial	23,8
Séduction dont elles ont été les victimes inno-	
centes	11,3
Chômage	9,4
Hérédité	7,8
Appétits sexuels primaires	5,6

100

Maro, en Italie, interrogeant vingt-deux prostituées sur la cause de leur défloration, trouva que dix s'étaient données plus ou moins volontairement à leurs amants, ou à leurs patrons ; dix autres avec l'intention de se faire épouser ; deux avaient été violées. « Mais, ajoute-t-il, si la perte de la virginité n'est pas la cause directe de la prostitution, elle n'en est pas moins un adjuvant » (2). « Quand la porte a été forcée, lui dit une prostituée, il est difficile de la garder fermée » ! »

Nous avons cru devoir terminer l'étude consacrée à l'étiologie de la prostitution par l'exposé résumé des recherches très documentées, faites au Brésil par les élèves du professeur Castex, empruntées aux Docteurs Beretervide et Rosenblatt dans *Glandes endocrines et prostitution* (un vol. Buenos-Ayres, 1934, en espagnol).

Cent dix femmes ont été étudiées une à une aux multiples points de vue clinique, biologique, psychologique, etc. 70 avaient la syphilis, contractée très peu de temps après le début de la prostitution. Parmi elles, on trouvait quelques contagieuses, et 48 % de B.-W. positifs.

(1) Woods Hutchinson. The economics of prostitution, American gynæcologic and obstetric Journal. 1895

(2) Marro, La Puberta, p. 461.

Les signes d'intoxication alcoolique étaient faibles. Par contre, beaucoup de ces femmes fumaient, certaines jusqu'à 40 cigarettes par jour. Celles qui ont avoué s'adonner aux stupéfiants étaient rares.

La précocité pubérale n'a pas paru très marquée (avant 15 ans : 85 %, au lieu de 77 chez les non-prostituées).

Les règles sont abondantes, mais non excessives au point de pouvoir être considérées comme pathologiques.

L'excitabilité sexuelle n'a rien non plus d'anormal ; d'assez nombreux sujets ont une franche inclination homosexuelle, et c'est chez eux que furent rencontrés un goitre exophtalmique, un syndrome adipo-génital, des troubles ovariens. Ce n'est pas l'appétit génital qui a conduit aucune des 110 femmes examinées à la prostitution, mais certaines pouvaient être considérées comme de véritables hypergénitales.

Chez 25 femmes, l'exploration neuro-végétative clinique et pharmacologique a été complète, montrant une parasymphicotomie fréquente.

L'examen mental détaillé a confirmé ce que connaissent tous ceux qui observent les prostituées, l'instabilité du caractère, la médiocrité des capacités psychiques, la passivité, le goût des distractions puériles, etc.

Les troubles endocriniens, qui ne se caractérisent pas, bien entendu, la plupart du temps par des syndromes bien tranchés, sont surtout déficitaires en ce qui concerne l'hypophyse, la surrénale, les parathyroïdes. L'équilibre thyroïdien est bon en moyenne. L'appareil génital et le pancréas seraient en hyperfonctionnement.

De cette étude particulièrement approfondie et consciencieuse, il résulte qu'on ne peut pas admettre

l'existence de ce que nous appellerions volontiers le « tempérament prostitutionnel », invention romanesque de visionnaires. L'expérience montre, et les auteurs y insistent après bien d'autres, que ce sont *le milieu, la mauvaise éducation, le besoin*, qui font la prostituée, beaucoup plus qu'une soi-disant *impulsion*, due à quelque *état constitutionnel anormal*.

CHAPITRE VII

LA PROSTITUTION, MAL NECESSAIRE

« Fondée sur l'infirmité humaine,
elle est solide par sa base. »

Jérôme Coignard.

Depuis les tentatives de Charlemagne en 805, les pouvoirs n'ont pas cessé de lutter contre la prostitution ; avec presque chaque nouveau régime, de nouvelles sanctions. Elle nous est apparue ainsi, vu l'impuissance constante de tous les efforts tentés, comme une tare congénitale de toute société, une contingence humaine, pour autant inéluctable, et qui n'a cessé et ne cessera d'exister. Et, comme on n'est pas parvenu à l'enrayer, elle demeure une question épineuse, insurmontable semble-t-il, à résoudre. Ne l'a-t-on pas appelée une troublante énigme ? Mais il ne nous paraît pas que le problème de la prostitution soit si énigmatique, du moins de notre point de vue. Il suffit, en effet, que nous lisions les travaux de certains auteurs pour constater que l'origine du mystère résulte de la divergence de leurs opinions, divergence qui tient elle-même à un malentendu préalable sur l'objet propre de leur discussion et sur le vrai but visé par leurs généreuses et contradictoires initiatives. Pour plus de clarté, nous allons essayer les quelques considérations qui nous ont paru capables de nous guider vers une explication de *prostitution, mal nécessaire*.

Les anciens considéraient la prostitution comme une nécessité en quelque sorte physiologique. Ainsi les Romains ont bien compris son rôle de dérivatif aux appétits grossiers de la plèbe, des soldats et des marins.

« Si quelqu'un, dit Cicéron, pense qu'il faille défendre à la jeunesse tout commerce avec les prostituées, je ne puis nier que celui-là est très sévère. Mais en condamnant la licence de notre siècle, il condamne aussi la coutume de nos ancêtres. Quand donc, en effet, s'en est-on abstenu ? Quand l'a-t-on blâmé ? Quand ne l'a-t-on pas permis ? » (Orat. pro Cœl, CXX).

« Croyez-moi, dit Térence, ce n'est pas une faute pour un jeune homme de fréquenter les prostituées » (Adelph. 1,2,21).

Et quand cette nécessité s'est fait sentir davantage, Solon a dû organiser les premières maisons de tolérance. Les Romains ont considéré cette institution comme une sorte de salut public et pour lui témoigner leur reconnaissance, le poète Philémon n'a pas hésité à s'écrier :

« O Solon ! tu as été vraiment le bienfaiteur du genre humain, car on dit que c'est toi qui as pensé à une chose bien avantageuse au peuple, ou plutôt au salut public ! Oui, c'est avec raison, que je dis ceci, lorsque je considère notre ville pleine de jeunes gens d'un tempérament bouillant, et qui en conséquence, se porteraient à des excès intolérables ! C'est pourquoi tu as acheté des femmes et tu les a placées en des lieux où, pourvues de tout ce qui leur est nécessaire, elles deviennent communes à tous ceux qui en veulent. »

Cette unanimité à encourager la prostitution, vient de ce que les prostituées ont été considérées

par les Romains comme la sauvegarde de leurs femmes, comme une sorte de rempart de la famille.

Un homme connu sortait un jour d'un lieu de débauche. « Courage, lui dit Caton, dans sa divine sagesse ; c'est là que doivent aller les jeunes gens afin de ne pas poursuivre les femmes d'autrui. » (Hor., Sat., 1,2,30).

Bernard Mandeville proposait, en 1724, d'accorder à la prostitution une tolérance à demi officielle, de nature à permettre aux autorités d'exercer un contrôle rendant moins offensif le mal qu'elle déverse. C'est ainsi que, par un Acte du Parlement, il envisageait la construction d'une centaine de bordels dans un quartier spécial de la ville, capables de contenir deux mille prostituées et une centaine de sages-femmes avec des médecins et des chirurgiens ainsi que des commissaires de surveillance. Non seulement le plan de Mandeville fut méprisé, mais au dire d'Ellis, on traita le réformateur lui-même de cynique et même de pis.

« Si, écrit-il, les courtisanes et les putains devaient être poursuivies avec la rigueur que certaines personnes réclament, quels verrous et barres seraient de taille à préserver l'honneur de nos femmes et de nos filles ?... Il est évident qu'il existe une nécessité de sacrifier une partie des femmes pour conserver l'autre et pour prévenir une saleté d'une nature plus dégoûtante. C'est pourquoi je pense que je puis conclure justement que la chasteté peut être préservée par l'incontinence et que la meilleure des vertus exige l'aide du pire des vices. » (1)

Quatre-vingts ans après Mandeville, grâce au

(1) Mandeville. Remarks to Fable of the Bees, 1714, pp.93-99.

génie de Napoléon, l'établissement du système des « maisons de tolérance » était un fait accompli en 1802.

C'est la même opinion que Parent-Duchatelet formule en 1837.

« Si malgré les lois, malgré les peines, malgré le mépris public, malgré la brutalité dont elles sont souvent victimes, malgré des maladies affreuses, malgré les suites inévitables de la prostitution, il existe partout des filles publiques, n'est-ce pas une preuve évidente qu'on ne peut les empêcher et qu'elles sont inhérentes à la société ? » (1).

Comme on le voit, on a dû, à travers les siècles, accepter la prostitution comme un drain nécessaire au stupre inhérent à toute communauté humaine. Nous nous trouvons ainsi en face de cette réalité de la prostitution « mal nécessaire ». En l'acceptant comme telle, on a cru devoir intervenir pour la surveiller afin d'atténuer ses inconvénients autant que possible. Nous nous serions volontiers abstenus de toute discussion doctrinale, de toute polémique d'ordre confessionnel. Mais nous nous sommes vu dans l'obligation de nous arrêter un peu sur certaines outrances, parties du camp de l'abolitionnisme.

Plusieurs, parmi ces abolitionnistes, ont poussé leur zèle pour la moralité et la fidélité à leur principe de « respectability » ou leur puritanisme jusqu'à prétendre que les partisans de la réglementation ne font qu'encourager la prostitution et la traite des blanches ; que l'Eglise Catholique *entretient les bordels comme aussi nécessaires que les églises* ; qu'elle est sévère pour l'adultère mais, par contre, indulgente pour la fornication ; que ces Pseudo-Ca-

(1) Parent-Duchatelet. *op.cit.*, T.I, p. 335.

tholiques en plus « ont de véritables collèges de courtisanes dans leurs villes et cités... »

« ...Ils regardent comme impossible pour des personnes oisives, jeunes, riches et passionnées, et pour un si grand nombre de domestiques, de moines et de frères, de vivre honnêtement, et aussi que c'est un fardeau trop tyrannique de les forcer à être chastes et qu'il est très mauvais pour les hommes pauvres, les frères cadets et les soldats de se marier, ainsi que pour les personnes malades, les moines, les prêtres et les domestiques. C'est pourquoi, afin d'être agréables aux uns et aux autres, ils tolèrent et entretiennent cette sorte de bordels et de maisons de débauche. Ils ont beaucoup d'arguments plausibles pour prouver la légalité, la nécessité et la tolérance d'iceux, comme pour l'usure ; et sans aucun doute, en politique, ils ne sauraient être contredits, mais bien en religion » (1).

Il est bien évident qu'il ne s'agit pas là seulement d'une discussion doctrinale mais bien plutôt d'une bonne occasion, leur semble-t-il, de vitupérer contre l'Eglise catholique de la part de ces abolitionnistes *protestants rigides*.

Et maintenant, quels sont les arguments à la base de ces discussions irritantes ? Le manuel officiel (2) de propagande de la Fédération abolitionniste nous donne trois arguments qu'il nous est bien aisé de réfuter avec un esprit affranchi de tout parti-pris confessionnel ou politique.

L'Article 17 disait (3) : « Pourquoi la prostitution serait-elle un mal nécessaire ? Parce qu'il y

(1) Burton. *Anatomy of melancholy*. Part III, Section III, mémoire IV.

(2) Simple exposé du but et des principes de la Fédération abolitionniste internationale, Genève, 1912.

(3) Loc. cit.

a des gens portés à donner libre cours à leurs passions sexuelles ? A ce compte-là, le vol, est un mal nécessaire, puisqu'il y a des gens qui éprouvent besoin de voler. » Il est évident que cet argument ne tient pas. Y a-t-il une analogie possible entre l'acte sexuel et le vol ? Le premier est bien une fonction naturelle, le second n'en est pas une.

L'article 31 du manuel dit que « les rapports sexuels ne sont pas une nécessité à laquelle l'homme ne puisse impunément se soustraire » et que « le prétendu danger de la continence est chose fort problématique » (1).

Sur ce point de la possibilité doctrinale de la continence, protestants et catholiques sont d'accord. Et nous tombons également d'accord avec eux pour affirmer que la morale religieuse et une conscience délicate sont le seul véritable frein aux passions déréglées.

C'est ainsi que Monseigneur Van Roey, au Premier Congrès de la Ligue Nationale Belge contre le péril vénérien, s'écriait :

« La continence est la loi jusqu'au mariage elle ne souffre pas d'exception ; toute atteinte à cette loi est une défaillance morale qu'aucun éducateur sérieux ne peut légitimer ou admettre. Elle est une obligation non seulement au point de vue individuel, mais aussi pour la famille et la société. Le jeune homme, la jeune fille portent déjà en quelque sorte la responsabilité de la famille qu'ils sont appelés à fonder ; ils ne peuvent pas dépenser ce qui doit lui être réservé : la paix des foyers, la vigueur de la race, l'avenir de la Patrie le leur défendent. »

De l'avis de la plupart des médecins, dignes de ce nom, la continence est non seulement possible mais utile et recommandable.

(1) Loc. cit.

« Je suis convaincu qu'une très forte majorité de personnes ne sont pas le moins du monde lésées par une continence persistante, ni dans la jeunesse, ni plus tard. Plus longtemps on est continent, plus la continence est facilement supportée, moins on est gêné par l'impulsion sexuelle. » (1)

Mais s'il est possible à certains hommes et femmes de se vaincre eux-mêmes et de faire prévaloir la force de l'esprit sur les penchants de leurs sens ; s'il arrive « qu'une grande âme est maîtresse du corps qu'elle anime » (Bossuet), cela ne signifie pas que tous les hommes soient faits pour cet idéal, soit qu'ils ne parviennent pas à l'atteindre, soit qu'ils ne prennent même pas souci d'y parvenir.

« Toujours, hélas ! Les instincts d'en bas ont remporté, disait Boiron, chez le grand nombre de pitoyables victoires sur les aspirations d'en haut. La loi physiologique se montre pour eux plus forte que la loi morale et rationnelle. » (2)

Est-il possible, en effet, d'imposer la continence sexuelle à des millions et des millions de *célibataires* définitifs ou provisoires ; à ce grand nombre de *débiles* et de *pervers* qui ne peuvent s'arrêter de donner libre cours à leur impulsion sexuelle. Nous ne saurions mieux faire que de rapporter ici l'opinion du Docteur Carle : « L'attraction des sexes l'un vers l'autre est aussi irrésistible dans notre race humaine que chez les mantes religieuses ou chez les carabes dorés, dont Fabre nous décrit la mort voluptueuse. Pour résister à cet attrait, il faut posséder la sagesse qui commande le désir, la raison qui en démontre la vanité, l'intelligence qui, au-dessus de la mêlée des impulsions passagères incen-

(1) A. Moll. Handbuch der Sexualwissenschaften, p.887, 1912.

(2) Boiron. La prostitution. 1926, p. 198.

samment renouvelées, permet d'entrevoir dans le cercle heureux du foyer familial la réalisation du bonheur possible en ce monde. De ceux-là il s'en rencontre dans tous les milieux, dans toutes les situations sociales, car la simplicité d'esprit, aussi bien qu'une culture intensive, peuvent également mener à ce degré de sagesse. Sont-ils majorité ? Je ne sais, et me réfugie derrière l'absence de statistiques officielles pour arbitrer mon indécision. Sur le grand nombre de ceux que ne satisfait pas cet ordre de choses spéculait la prostitution. Elle a pour elle la masse des célibataires qu'effrayent les conditions du mariage, les timides, les phobiques, les disgraciés, les débutants et tous les partisans du moindre effort. Ajoutez tous ceux qui, à tort ou à raison, prétendent ne pas avoir trouvé dans une union légitime les joies auxquelles ils auraient droit, ou qui simplement, craignent la procréation. A côté de cette clientèle, relativement avouable, s'inscrit toute la classe des débauchés, des pervers de tout genre, qui s'épuisent à la recherche de sensations nouvelles, sans autre raison qu'un tempérament excessif, lequel cache souvent une curiosité non satisfaite ou un début d'impuissance, à moins qu'il ne s'agisse d'une idée fixe, comme Casanova, ou d'un sport comme Don Juan.

« Voilà qui fait beaucoup de monde ! » (1).

C'est en estimant que l'observation stricte de la loi de la chasteté est au-dessus des forces humaines, lorsque ne les soutiennent pas la grâce divine, que l'Eglise Catholique et ses partisans ont reconnu la nécessité de la tolérance de la prostitution pour éviter les maux pires dans notre Société déjà si faillible.

Se plaçant dans l'hypothèse et partant de cette

(1) Docteur Carle. op.cit., pp. 67-68.

considération que notre monde est le monde détraqué du péché originel où ne peut régner un ordre parfait, saint Augustin remarquait : « *Aufer meretrices de rebus humanis, turbaveris omnia libidibus*. Supprimez dans l'état actuel des choses humaines les prostituées, vous constaterez, mais trop tard, que c'est partout que vous avez introduit le désordre et la luxure ».

Saint Thomas d'Aquin enseigne « qu'il faut tolérer le tyran, de peur que derrière lui ne vienne un despote plus tyrannique encore » 1 (De reg. princ, lib, I, cap. 6). Que les princes chrétiens peuvent tolérer les fausses religions aussi bien qu'ils tolèrent les courtisanes afin d'éviter une dépravation plus funeste au bien public. 2 (II^a, II^{al} q 26 a, 11).

« C'est pour éviter de plus grands maux, écrivait M. l'Abbé Bricout, que l'Etat peut en certain cas, *tolérer* les prostituées et par suite, à quelques égards réglementer la prostitution. Il ne s'ensuit pas que l'Etat reconnaisse par là même une morale différente pour les deux sexes ; ni que la prostitution réglementée soit l'asservissement officiel de la femme ; ni qu'un Etat qui réglemente la prostitution fasse œuvre de proxénétisme et déshonore le pays tout entier. Nous ne parlons que de l'acte même de la réglementation, et non de certains détails, qui en peuvent être condamnables et doivent être corrigés » (1).

« *Tolérer*, mais tout en réprouvant. *Tolérer*, non parce que c'est un droit, mais parce que la répression ferait plus de mal que cette tolérance. *Tolérer* pour endiguer. *Tolérer* parce que nous ne vi-

(1) Dictionnaire pratique des connaissances religieuses, 1927. T.V, p.863.

vons pas dans la *thèse*, mais dans l'*hypothèse* ; parce que les lois positives ne sont pas écrites pour un nouveau paradis terrestre, mais pour le monde présent, et que celui-ci est peuplé par une race déchue de l'innocence où la Genèse présente l'humanité naissante dans les jardins de l'Eden : ce ne sont pas les praticiens de la police — quelles que soient leurs opinions religieuses — qui élèveront des doutes sur la tare qui nous pourchasse à travers les générations ; ils auraient bien plutôt tendance à exagérer la puissance du démon qui nous possède. » (1)

Il nous semble que l'entente serait complète sur la question de la prostitution « mal nécessaire », s'il n'y avait pas le fanatisme religieux qui se refuse à reconnaître ce qui est tout simplement affaire de bon sens, parce que ce « bon sens » est établi et défendu par telle ou telle église. Il a suffi que Mandeville publie son livre, dont les idées étaient contraires à l'opinion publique dans une certaine confession religieuse, pour que la vente du livre fût interdite en Angleterre.

Nous approuverons l'opinion de Parent-Duchatelet, s'adressant justement à ces moralistes sévères. « Respectons cette opinion qui part d'un bon principe, mais engageons ceux qui la professent à mieux étudier les hommes et à se mettre au courant de leurs vices comme de leurs vertus. » (2).

*
* *

En dépit de l'opinion abolitionniste, il s'est dessiné, dès la moitié du XIX^e siècle, un mouvement qui, tout en reconnaissant ce rôle d'exutoire social

(1) Boiron. Loc. cit. Préface de Georges Renard, professeur à la Faculté de droit de Nancy.

(2) Parent-Duchatelet. Op.cit., Tome I, p.335.

de la prostitution, tend à défendre la prostituée contre le mépris de la Société. En effet, n'avons-nous pas toujours considéré la prostituée comme « la plus deshéritée entre les misérables » — « le déchet de la vie et de l'humanité » ? (1)

Il ne s'agit pas là d'une « réhabilitation », hâtons-nous de le dire. Seulement d'une atténuation, car l'injuste ostracisme d'une grande partie de l'opinion ajoute encore à la dégradation de la prostituée. « La prostitution, disait Godfrey, n'était pas un mal aussi grand quand on ne la jugeait pas telle. » (2)

Or, « si la prostitution était un mal nécessaire, dit le troisième argument des abolitionnistes, ce serait la réhabilitation des prostituées... Le mépris que s'attirent les débauchés est à lui seul la vivante condamnation de cette théorie. » (3).

« Est-ce bien vrai ? répond Boiron. S'il était démontré qu'en s'abandonnant à la prostitution, une fille a été mue par le mobile de se rendre utile à la société, ce serait parfaitement concevable, mais les abolitionnistes n'ont certes pas la pensée que la prostituée abdique toute pudeur dans un esprit d'apostolat. Alors, on peut très bien concevoir que la prostitution est un mal nécessaire, sans cesser d'éprouver du mépris pour les créatures qui exercent ce métier justement décrié parce qu'il implique l'abdication de toute dignité humaine. Quand on ne se respecte pas soi-même, on ne doit pas pouvoir compter sur la considération des autres, et l'utilité incidente de la dépravation ne peut constituer un titre à sa réhabilitation » (4).

(1) Maurice Magre : Poèmes de la jeunesse. La prostitution.

(2) Godfrey. *Loc.cit.*, p.202.

(3) *Loc. cit.*

(4) Boiron, *Loc. cit.*, p. 202.

Parmi les moralistes qui ont tendance à « humaniser » en quelque sorte la prostitution, citons M. Leckey qui considère la prostituée comme le bouc-émissaire de la famille, à tel point qu'il va jusqu'à faire son éloge.

« La prostituée, type suprême du vice, est en même temps la gardienne la plus efficace de la vertu. Sans elle, la pureté inattaquée d'innombrables foyers domestiques serait souillée, et plus d'une qui, dans l'orgueil de sa chasteté préservée des tentations, ne pense à cette misérable femme que, dans un dégoût mêlé d'indignation, aurait connu les tortures du remords et du désespoir. C'est sur cette créature dégradée et ignoble que s'assouvissent les passions qui eussent peut-être rempli le monde d'ignominie. Tandis que les croyances et les civilisations naissent, passent et disparaissent, elle demeure prêtresse éternelle de l'humanité, flétrie pour les péchés du peuple » (1).

Lord Morley s'élève énergiquement contre notre sentiment général de dégoût et le dédain que nous lui témoignons :

« La pureté de la famille, quelque aimable et chère qu'elle soit, n'a pu être maintenue jusqu'ici qu'en traitant en parias toute une foule immense et douloureuse de femmes... sur la tête desquelles, comme sur celle du Bouc Emissaire des Juifs, nous déversons toutes les iniquités des enfants de la maison et tous leurs péchés ; puis nous les bannissons avec des malédictions dans le désert horrible et dans les pays inhabités. » (2).

(1) Lecký. *History of Europeans morals.* t.III, p. 283.

(2) Lord Morley, *Diderot*, T.II, p.20

Duclaux, de son côté, reproche avec grande raison d'ailleurs aux hommes, tout en fréquentant les prostituées, de ne leur manifester pas moins leur mépris. « Les prostituées sont devenues des objets dont le public se sert quand il en a besoin et qu'il jette au fumier quand il les a avilies. Dans son pharisaïsme, il a même l'insolence de traiter leur commerce de honteux, comme s'il n'était pas aussi honteux d'acheter sur ce marché que de vendre. » (1)

« La révolte de beaucoup de réformateurs sociaux contre l'injustice et la dégradation qui sont impliquées par notre système actuel de prostitution est si profonde que quelques-uns se sont déclarés prêts à accepter n'importe quelle révolution d'idées qui apporterait une transmutation plus saine des valeurs morales » (2). Et Carpenter n'hésite pas à avouer : « Mieux vaudraient, certes, des saturnales d'hommes et de femmes *libres*, que le spectacle que présentent nos grandes villes pendant la nuit. » (3)

Il nous semble qu'il est plus logique et plus humain, quand on a lu dans l'Evangile, l'épisode de Marie-Madeleine « in civitate peccatrix » (Luc. VII—XXXVII), de modérer cette tendance à exagérer le mépris que ces femmes légères nous inspirent. Car notre société même, en dehors de la prostitution, est loin d'être pure et saine. En vérité, les prostituées sont-elles d'ailleurs les seules dupes, les seules victimes de notre Société ? Meusnier, traitant au XVIII^e siècle, de la vie sociale des prostituées, met dans la bouche d'une courtisane ces réflexions :

« Nous rendons dégoût pour dégoût, comme ils doivent sûrement s'en apercevoir. Nous ne leur

(1) Duclaux. L'hygiène sociale, p. 243.

(2) Havelock Ellis. Loc.cit., chap.IV, p. 201.

(3) E. Carpenter. Love's coming of age, p.62.

abandonnons souvent qu'une statue, et pendant qu'enflammés par leurs propres désirs, ils se consument sur des charmes insensibles, notre tranquille froideur jouit paresseusement de leur sensibilité. C'est alors que nous reprenons nos droits. Un peu de sang chaud a conduit ces créatures orgueilleuses à nos pieds et nous a rendues maîtresses de leur destin. De quel côté, demandé-je, est l'avantage ? » (1).

D'après Isidore Dyer, de la Nouvelle-Orléans, on ne peut diminuer ou combattre la prostitution qu'en créant « dans l'esprit des femmes et des hommes une tendance de tolérance au lieu d'intolérance à l'égard des femmes tombées » (2).

Personnellement, après cet exposé, où nous avons cité les opinions des plus éminents philosophes et moralistes, nous ne pouvons considérer la prostitution que comme une douloureuse maladie sociale. Quelque pénible que soit cette constatation du point de vue de la morale, la prostitution nous apparaît comme une conséquence normale de l'état actuel de la Société. Tant que la Société n'aura pas atteint le degré de perfection capable de la maintenir dans la stricte continence, la prostitution s'imposera comme le moindre mal. C'est pourquoi nous devons la considérer avec mansuétude, lui faisant, sans excès de tendresse ni de sévérité, sa juste part parmi les institutions humaines. C'est un mal, si non nécessaire, du moins, *inévitabile*.

Cependant, loin de nous la pensée de nous refuser à combattre la prostitution à l'instar de tous les autres phénomènes morbides de l'humanité. Rendre sa présence aussi *inaperçue* que possible, car, on ne saurait prétendre que la prostitution fournit

(1) Meusnier de Querlon. Histoire de Psaphion.

(2) Cité par Ellis. Chap. IV, p. 194.

une solution, fût-ce temporaire, au problème qu'elle pose. Elle n'est qu'un *palliatif*, au prix d'une détérioration considérable à la fois physique et morale, et tout au plus pourrait-on lui accorder provisoirement le bénéfice des *circonstances atténuantes*.

Alors, au lieu d'accabler les malheureuses *Madeleines*, il vaut mieux préciser le devoir qui incombe à l'Etat : celui de lutter par les moyens les plus énergiques contre les proxénètes adultes qui incitent les mineures à la débauche pour les pousser par là à la prostitution. « Lié à la débauche, le proxénétisme est le chancre dévorant qui s'innocule, s'étend et s'invétère aux flancs de la prostitution » (1). Aussi bien, ce fut de la stupeur et un soulagement tout à la fois que nous éprouvâmes à lire l'entrefilet suivant dans un grand quotidien parisien :

« Le coup décisif porté au camp des souteneurs grenoblois, ce fut l'arrestation d'Avrezzani, dit « le roi des souteneurs du Sud-Est ». L'enquête démontra que ses revenus se montaient à quarante mille francs par mois. Une seule de ses créatures, sous-maîtresse dans un bar interlope, était tenue de lui verser mensuellement dix mille francs. Il la battait d'ailleurs comme un tapis, et c'était le seul ouvrage auquel il condescendît à user quelque peu la vigueur de ses bras. Son incarcération lui tira ce cri désabusé :

« — M'arrêter, moi, qui ai rendu tant de services à la police !

« Le jour du procès, trois cents souteneurs, en

(1) Fiaux. La police des mœurs en France. Son abolition. Tome II, p.386.

chemise de soie, venus de Marseille, de Nice, de Lyon, de Genève, de Strasbourg, occupaient en force le prétoire. Il fallut adjoindre, à toute la police de Grenoble, toute la gendarmerie. Quinze durent être arrêtés à l'audience, à cause de leur attitude injurieuse. Avrezzani fut condamné à trois ans de prison pour vagabondage, à six mois pour coups et blessures, à dix ans d'interdiction de séjour, sans parler de l'amende, qui était, pour le taux, à la mesure du reste. Alors, ces messieurs réalisèrent que « c'était sérieux », et, sagement, ils reprirent le train pour leur fief respectif. »

Ces « placeurs de femmes » ou plutôt ces « oppresseurs » ne méritent-ils pas la honte et la répression la plus sévère pour cette vile traite du bétail humain ? Ceux-là aussi, corrompent la Société et détruisent la morale publique. Châtions-les ! Bannissons-les !

Malheureusement, les capitulations constituent en Egypte le plus grand obstacle et la plus grande entrave à l'action de l'Administration. La police ne peut procéder à une enquête, prendre des mesures ordinaires pour fermer une maison secrète, sans se heurter aux exigences que lui imposent les Capitulations. Elle est obligée de recourir au Consulat pour requérir l'autorisation en vue d'une descente dans une maison suspecte lorsqu'il existe des filles étrangères parmi les pensionnaires, autorisation qui reste *a la discrétion du consul*, qui fait valoir, souvent à tort, le principe de l'inviolabilité du domicile de l'étranger. Dans ces conditions, l'enquête de la police reste infructueuse et le tenancier étranger d'une maison close poursuit tranquillement sa crapuleuse profession. Et si, par hasard, les circonstances entraînent quelque action de la part de la

police, plainte est portée au Consulat qui paralyse la poursuite et la rend caduque, jetant ainsi sur la police égyptienne le discrédit et la dérision. Et même quand la permission est donnée, l'oiseau a tout son temps pour s'envoler. Aussi n'est-il pas étonnant que les proxénètes étrangers en Egypte soient très puissants puisqu'ils trouvent de toute évidence dans les Capitulations un appui assez solide pour se livrer sans crainte à leurs honteuses manœuvres. Ne servent-ils pas de prête-nom à des teneurs indigènes qui, de cette façon, échappent à la police et s'assurent ainsi une insolente impunité ? Cet état de choses rend inefficace toute législation en la matière, et *les puissances capitulaires devraient faire largement confiance au Législateur égyptien* pour la répression des infractions ayant trait à la prostitution comme elles ont déjà consenti à le faire pour les stupéfiants. En attendant, il faudrait investir la police de pouvoirs assez opérants pour qu'il lui soit possible de renvoyer toute femme, qui ne donnerait pas des justifications plausibles de son arrivée en Egypte, dans son pays d'origine.

De plus, la police des ports parviendra-t-elle jamais à s'acquitter convenablement de cette tâche ?

Dans le rapport paru en 1927 du comité spécial des experts sur la traite des femmes et des enfants publié sous les auspices de la S.D.N., on lit, en effet, à la section concernant l'Egypte, ce qui suit : « Il existe un mouvement continu de femmes françaises qui s'introduisent en Egypte, pour y exercer la prostitution, par des bateaux... ; ces femmes voyagent clandestinement, sans passeport ou papiers d'identité, avec l'assistance des marins et il est plus que probable qu'elles se cachent dans les soutes à charbons. Les capitaines de ces bateaux

déclarent être dans l'impossibilité de mettre un terme à ce trafic, car ils ne peuvent perquisitionner dans les soutes, vu l'attitude agressive et le caractère dangereux des soutiers, qui sont pour la plupart des sortes de bandits. Cette dernière semaine même, cinq femmes ont été arrêtées à Port-Saïd, au moment où elles cherchaient à débarquer des bateaux... venant de Marseille ».

Plus loin, on lit ce témoignage sur la véritable organisation de la traite des femmes : « Qu'il existe une organisation pour le recrutement de ces femmes est chose prouvée ; dans une occasion, un souteneur local et une autre patronne de bordel du Caire se sont rendus à leur rencontre afin de faciliter leur débarquement. Le débarquement de ces femmes a lieu généralement à Alexandrie, le premier port d'escale, où l'opération s'effectue plus facilement qu'à Port-Saïd, vu le plus long séjour des bateaux dans le premier port et où on l'accoste à quai, et non pas à des bouées au beau milieu du canal, comme c'est le cas à Port-Saïd. Un souteneur n'a pas hésité à faire allusion à cette liberté : « En Egypte, vous pouvez faire tout ce que vous voulez, c'est pourquoi vous trouverez ici des souteneurs qui viennent de toutes les parties du monde ». »

Tant que la pénalité infligée au proxénétisme restera aussi atténuée qu'elle l'est actuellement, tant que les Capitulations imposeront à l'administration égyptienne ces difficultés d'ordre juridique, il demeurera impossible de réprimer la traite avec succès.

Malheureusement, et c'est par cette amère réflexion qu'il nous faut terminer ce décisif chapitre sur la prostitution « mal nécessaire », de ce mal les responsables sont légion : Dans un discours pro-

noncé en 1906 à « l'Œuvre libératrice », M Ch. Gide déclarait : « Les coupables ? Vous les trouverez partout où l'on s'amuse, dans l'atelier, au café, dans le monde... Vous les trouverez parmi ceux qui rendent la justice, parmi ceux qui font les lois, parmi ceux qui enseignent la morale laïque ou religieuse. » (1)

(1) Discours prononcé le 26 mars 1906. « La responsabilité des hommes dans la chute des femmes soumises ou non à la police des mœurs ».

CHAPITRE VIII

LA PROPHYLAXIE

La prostitution est un mal si intimement lié à la Société qu'il ne nous est pas encore permis de songer — douce illusion — à le supprimer. Tout au plus, avons-nous pu dresser notre plan de lutte, non contre les prostituées *mais contre la prostitution*, en d'autres termes, contres ses causes profondes. C'est essentiellement une lutte d'ordre *prophylactique*. Cependant, nous n'avons pas l'intention de traiter toute la série des causes capables plus ou moins, d'engendrer la prostitution, dont Madame Boehm, déléguée de Berlin au Congrès de Bruxelles, 1901, disait : « Pour que la prostitution disparaisse, il faut d'abord combattre l'alcoolisme, la pornographie, l'oisiveté, les habitudes factices, les nécessités artificielles du luxe, la misère, l'ignorance ». (1)

Et avec ça, Madame !

Faut-il se contenter de protéger l'enfance moralement ou matériellement abandonnée que l'indifférence sociale expose à tous les hasards dangereux et toutes les surprises désagréables de la vie ? Evidemment, ce serait faire un grand pas, car s'il est vain d'essayer de redresser le tronc dévié d'un

(1) Cité par le Docteur Carle, *op. cit.*, p. 80.

vieux chêne il n'est pas moins vain d'espérer guérir les adultes corrompus. Loin de nous en tenir à cette seule protection, nous avons l'intime conviction qu'il est tout d'abord indispensable de restaurer la dignité de la famille, en luttant énergiquement contre tout élément tendant à détruire le sens moral dans chacun des membres qui la compose. Voilà à notre avis, le nœud de la question aussi bien en ce qui regarde le jeune homme que la jeune fille. Car la prostitution n'est pas un phénomène concernant simplement la femme. *L'homme* contribue pour une large part à l'encourager. La prostitution donc ne peut pas se modifier par *le seul redressement de la femme*.

Bastiat, parlant du rôle de l'homme dans la prostitution a formulé cette grande vérité : « L'humanité se perfectionnera, non par la moralisation du producteur, mais par la moralisation du consommateur » (1).

De Molinari écrivait également :

« Comme toute autre industrie, la prostitution est réglée par la demande du produit. Tant que la demande de ce produit persiste, elle provoque une offre. C'est donc sur le besoin et sur la demande que nous devons agir et sans doute la science nous en fournira les moyens » (2).

Tout le problème de l'éducation et par la suite, de la rééducation tient dans une phrase de J. J. Rousseau : *La première éducation est celle qui importe le plus*. Or quelles personnes, sinon les parents, sont plus qualifiées pour donner cette première éducation ? Il est d'ailleurs de toute nécessi-

(1) Bastiat. H. écon., p. 234.

(2) G. de Molinari. La viriculture. 1897, p. 155.

té d'en procurer les premiers éléments dès la plus tendre enfance. Car au fur et à mesure que les enfants avancent en âge, les possibilités de redressement se réduisent.

M. Grimanelli, directeur de l'administration pénitentiaire écrivait dans le Temps, le 1^{er} août 1908 : « Le déchet social contient des germes mortels pour l'avenir si l'on ne s'efforce pas à utiliser complètement toutes les chances de transformation, *qui sont en raison inverse de l'âge* ».

De même le Dr Roubinovitch : « L'édifice de la raison se construit dans la première enfance ; à mesure qu'on avance en âge, *on n'y fait plus que des réparations de plus en plus rares et fragiles* ». (Le matin, 22 août 1906).

C'est dans ce sens que M. Herbette concluait : « C'est au début qu'il faut prendre le délinquant, le criminel, ou plutôt il faut le saisir avant qu'il ait la pensée nette d'être un criminel, un délinquant, car, lorsque la conscience est faussée ou brisée, *la lutte contre le mal devient cruellement âpre et trop souvent inefficace.* »

Il est de plus à noter, que les mineures prostituées sont en matière de rééducation particulièrement réfractaires à toute tentative de correction, et que s'il est possible d'améliorer la conscience d'un jeune voleur il est autrement difficile d'améliorer celle d'une mineure prostituée. L'amour du vol, dit M. H. Joly, l'esprit de violence, la paresse même, tout cela se guérit encore avec une facilité relative quand il n'y a pas autre chose. Mais le vice, soit isolé, soit surtout collectif, voilà ce qui entretient la bassesse morale, la ruse et la duplicité chez les plus petits, la jalousie et la méchanceté chez les plus grands, la lâcheté au travail, l'esprit d'insubordi-

nation chez tous » (1). Aussi, ne faut-il pas nous étonner de la faillite du relèvement et de l'amendement des jeunes prostituées en dépit de tous les efforts tentés, par les éducateurs, ou par les dames charitables.

Il n'est pas moins indispensable de résister à cette tendance sociale qui pousse la jeune fille à travailler au côté de l'homme ; ce qui l'éloigne forcément de la surveillance bienfaisante de ses parents.

Il ne nous appartient pas, vu le cadre restreint de notre étude, de discuter du problème de l'amendement des jeunes ou anciennes prostituées pour une vie plus morale. Nous nous contenterons de traiter la question au point de vue de l'hygiène sociale, c'est-à-dire de la lutte *essentiellement préventive*. De même, les efforts des criminalistes, tendent à se concentrer sur le *traitement prophylactique* plutôt que sur le traitement curatif.

Pratiquement, dans la question de la prostitution, il convient de se rappeler l'avertissement formulé par Herbert Spencer dans sa parabole célèbre de la plaque de fer : « Pour aplanir cette plaque qui gondole, il est inutile de frapper directement sur la bosse. On ne fait qu'empirer le défaut en agissant de la sorte. Le martelage doit faire le tour de la bosse à réduire ; c'est ainsi qu'on arrive seulement à rendre plane la plaque de fer comme nous le dira n'importe quel ouvrier métallurgiste ».

Comme le conseille Ellis, avec juste raison : « ce n'est qu'en travaillant à *petits coups* et sagement tout autour du mal que nous pouvons espérer le diminuer ». (2)

(1) Joly : Problèmes de science criminelle.

(2) Ellis. *ip. cit.* p. 208.

Nous n'escomptons pas non plus autre chose que de voir *diminuer* le nombre des prostituées mineures et adultes. Le Dr Thiry ne s'attend pas à le voir disparaître... car hélas, la prostitution, « cette plaie sociale, dérive trop directement de la nature humaine, de ses besoins physiologiques, de ses passions, disons même de son état social, pour qu'on puisse espérer jamais la bannir de nos mœurs » (1).

Il est certain que nous ne parviendrons jamais à vivre dans un monde idéal et parfait, car il est bien loin le chimérique âge d'or où :

...de lui-même, sans lois et sans contrainte l'homme observait la vertu et le bien. Les châti-ments n'existaient point : on ne lisait pas, gravées dans l'airain, les paroles menaçantes des lois, et la foule suppliante n'attendait pas, inquiète, la sentence d'un juge, car elle était en sécurité sans juge » (1).

.....Vindice nullo »

Sponte sua, sine lege, fidem rectumque colebat,
Poena metusque aberant, nec verba minatia fixo
Aere legebantur ; nec supplex turba timebant
Judicis ora sui ; sed erant sine iudice tuti.

Mais, il est cependant de notre devoir d'essayer de détruire les éléments antisociaux pour chercher à réaliser une Cité plus saine, une vie qui serait « la plus intensive et la plus extensive ». Tâche longue et ardue, pleine de désillusions peut-être, mais combien noble !

(1) Dr Thiry : De la prostitution, p. 11.

(1) Ovide : Métamorphoses, 1. chap. II, V. 1 à 5. Aurea Aetas.

CHAPITRE IX

L'HYGIENE SOCIALE ET MORALE DE LA FAMILLE

« A la vérité, la plus grande difficulté et importante de l'humaine science, semble être en cet endroit où il se traite de l'institution des enfants... La montre de leurs inclinations est si tendre en cet âge et si obscure, les promesses si incertaines et si fausses, qu'il est malaisé d'y établir aucun solide jugement. » Ainsi écrivait Montaigne à Madame Diane de Foix.

Cette déclaration pleine de sagesse, s'observe même dans le cas où les parents ne négligeraient en rien l'éducation de leurs enfants. Mais que devient alors cette éducation quand il s'agit de certains parents *indifférents*, voire même *débauchés* ou *criminels* ?

« Les enfants, écrivait le Dr Emile Laurent, ont parfois le malheur d'appartenir à des parents faibles ou bien atteints d'une vanité exagérée, je dirais presque morbide... Il y a pis. Car il y a des enfants qui reçoivent de leurs parents les plus pernicieux exemples, les plus fâcheux conseils, qui sont véritablement poussés au vice et quelquefois au crime. La famille devient une école du mal » (1).

La morale religieuse, de *quelque dénomination qu'elle se réclame*, s'oppose à coup sûr comme un obstacle au vice, sinon à la tentation. C'est toujours

(1) La criminalité infantile, p. 26.

la conscience religieuse qui entre la première en lutte. Elle lutte désespérément, et lorsqu'elle a succombé c'est à ce moment que notre conscience morale entre à son tour en lutte. Malheureusement, elle succombe aussitôt, car elle est infiniment moins forte que la première.

Le Dr Carle disait : « Parlerai-je de l'aide que peut apporter *la religion* ? Qui, car pour un grand nombre de parents, cet adjuvant est nécessaire. Il faut reconnaître que l'usage du catéchisme est un moyen commode d'apprendre aux enfants les grands principes de morale qui sont de tous les temps, de tous les lieux et de toutes les confessions, telles les leçons relatives à l'amour du prochain et à l'obéissance aux parents. D'autre part la crainte salutaire qu'inspire l'enfer peut momentanément faire réfléchir un petit enfant vicieux. Faible barrière, quand elle n'est point étayée par la conscience du bien et du mal ! Qu'on l'utilise, c'est bien, à condition de ne pas se croire dispensé pour cela du travail plus ardu de l'éducation personnelle. » (1).

Il incombe ainsi à toute Société de lutter contre cette vague de *matérialisme* qui tend de plus en plus à étouffer les forces spirituelles et à éloigner les enfants de toute éducation familiale. La persécution sanglante, ici ou là ; la persécution occulte, par la législation, l'école, la presse, par tous moyens de diffusion, s'efforcent de démoraliser les masses.

Aussi est-il grand temps de dresser une muraille inébranlable contre l'invasion de ces dangereux principes *communistes*, qui constituent une morale à rebours, celle d'un *Judaïsme moderniste* qui n'a plus rien à voir avec le décalogue du Sinaï et la loi de Moïse. Encore que Moïse, à cause de la

(1) Dr Carle. loc. cit. Chap. I. p. 11.

dureté des cœurs, ait permis à l'homme — à l'homme et non à la femme — le libelle de répudiation. Au commencement il n'en était pas ainsi, a déclaré le Christ dans l'Evangile, en s'y opposant désormais.

L'éducation morale de l'enfant n'est-elle pas justement subordonnée à la solidité des rapports conjugaux ? Pourtant, le nombre des familles desunies s'accroît malheureusement ; « de plus en plus, déclare M. Planiol, on constate un phénomène fâcheux : la seule possibilité du divorce désunit beaucoup de ménages qui, sans elle, resteraient unis ou, tout au moins, résignés. Elle fait l'office d'une cheminée d'appel qui crée un courant factice. Enfin beaucoup de gens se marient à la légère en se disant : *si ça ne va pas, on divorcera* » (1).

Il n'y a là, en réalité, aucune exagération ; le divorce qui devait être l'issue exceptionnelle de circonstances particulièrement malheureuses, est envisagé pour les motifs les plus futiles. En 1884, l'année de son rétablissement en France, les tribunaux prononçaient 1657, et en 1923... 23.599. Dans les grandes villes, le divorce est devenu une formalité banale, une parodie de justice. En une seule séance le Tribunal Civil de la Seine a prononcé 294 divorces ! (2)

En Egypte, hélas, le divorce aussi est fréquent, à tel point que la Commission chargée de voir si l'on pourrait abolir la réglementation, a dû reconnaître que les prostituées se recrutent *essentiellement parmi ces malheureuses femmes divorcées et abandonnées*. (3) Et rien de plus vrai que cette ré-

(1) Planiol : *Traité élémentaire de droit civil*, t. I, g. 1146.

(2) *Rev. pénit.* 1904, p. 681 ; 1924, p. 106.

(3) *Op. cit.*, p. 130.

plique à sa camarade de lit, d'une rouleuse de Paris, abandonnée, tuberculeuse et enceinte, entendue à Saint-Lazare : « *Tu verras, ma petite, si t'as pas de parents et pas de mari, faudra bien que t'y viennes. C'est pas que ce soit si drôle. Mais ça nourrit et ça paie la chambre* ».

Le danger n'est pas dans l'institution, mais dans « son application à des situations qu'elle ne devrait pas régir » (1). Seul un redressement de la jurisprudence (retour à une plus étroite interprétation des textes) amènerait à lui seul une grande diminution. Il est également désirable de supprimer les réclames pour « divorces rapides », « divorces à forfait », sources de gains considérables pour les cabinets d'affaires mais agents actifs de démoralisation. Inutile de dire, que l'union des conjoints dépend étroitement de leur conscience morale.

Quant à *l'union libre* ou *concubinage*, si répandue en Europe, presque inconnue en Egypte, elle présente un danger réel pour la Société, par ses *facilités de rupture*, et par *l'instabilité* qui résulte. Les drames passionnels dont on peut lire chaque jour dans la presse les détails ne sont que l'issue fatale, sinon logique, de l'union libre à brève ou à longue échéance.

On ne peut songer à atteindre l'union libre directement par des mesures prohibitives. Les lois apparaissent bien impuissantes ; l'exemple de la Rome antique ne le prouve que trop. Le meilleur remède est de favoriser *l'union légitime* de l'homme et de la femme.

Nous ne pouvons qu'approuver le conseil donné par le Docteur Carle :

(1) Leclercq : L'abus du divorce, p) 73.

« Mariez-vous le plus tôt possible ; c'est la meilleure des prophylaxies. Je regrette de n'avoir pas trouvé dans Stendhal quelques lignes pour ce genre d'amour, fait d'habitudes, de douceur et de souvenirs, qui cimente si bien les unions heureuses et anciennes. Faute de mieux, je l'appellerai amour conjugal, comme Sacha Guitry qualifiait d'ami d'enfance toute nouvelle relation qui lui paraissait tout à fait sympathique. Je ne veux point dire que la légitimité en soit une condition absolument nécessaire ; mais le mariage, à mon avis, favorise ce genre d'affection, aussi éloigné des crises de l'amour-passion que de la platitude de l'amour métaphysique, et qui puise chaque jour, dans les hasards bons ou mauvais, de la vie courante, de nouvelles raisons de se révéler et de s'accroître. Et je terminerai volontiers ces pages par ce conseil des contes de nos pères : mariez-vous de bonne heure, aimez votre femme, et ayez beaucoup d'enfants. » (1)

Le mariage, en effet, contrairement à l'opinion de certains auteurs, nous paraît un élément d'une valeur appréciable en matière de prophylaxie prostitutionnelle. Après tout, n'est-il pas le noyau de la famille, la base de la Société ; la prostitution n'est-elle pas le résultat de cette modification dans nos relations vitales ? Cette idée, James Hinton l'a exprimée sous une forme symbolique.

« La prostitution pour l'homme, écrivait-il, la continence pour la femme, ce sont deux aspects d'une seule et même chose, et ce sont également des négations de l'amour autant que la luxure et l'ascétisme : les montagnes de la continence serviraient fatalement à combler les abîmes de la luxure. » (2).

(1) Docteur Carle, *op. cit.*, p. 315.

(2) J. Hinton, *op. cit.*

Mais il serait à désirer que les « êtres tarés » ne se perpétuent pas. Certaines mesures, en effet, ont été préconisées pour empêcher toute personne atteinte de maladies dégénératives de se reproduire. Pour cela on a proposé *l'examen prénuptial*, afin d'obliger les futurs époux à se soumettre à un *examen médical* qui déciderait de la possibilité de l'union. Le certificat obtenu serait annexé à l'acte de mariage. Cette mesure possède à notre avis une grande valeur *préventive*.

Tant de catastrophes auraient pu ainsi être évitées. « Un pharmacien des environs de Paris, rapporte Balthazard, donne sa fille en mariage à un hobereau qui, le lendemain de ses noces, disparaît en emportant sa dot ; au cours de la nuit de noces, il avait eu le temps de communiquer à sa femme la blennorrhagie, la syphilis, des pediculi pubis, et de la mettre enceinte. La femme accoucha d'un enfant hérédosyphilitique. Le mari succomba deux ans plus tard de syphilis nerveuse ; la femme mourut à peu près à la même époque à la suite de complications de syphilis hépatique. Il est des mariages qui sont de vraies catastrophes ! » (1)

Malheureusement, cette réforme n'a été sanctionnée par aucun droit positif. L'usage en est purement facultatif. Ajoutons qu'elle n'attente en rien — on l'a prétendu sans raison — à la liberté individuelle. Contentons-nous de dire que *lorsqu'il y a conflit entre l'intérêt individuel et l'intérêt social, celui-ci doit prédominer*.

En 1889, l'Etat de Michigan décida par une loi de recourir à la stérilisation pour lutter contre les facteurs héréditaires. Depuis environ dix ans, des

(1) Balthazard, op. cit., p. 428.

interventions ont été pratiquées aux Etats-Unis sur 2.700 aliénés et épileptiques, 403 débiles mentaux et 130 criminels au total 3.233 personnes. Cette stérilisation consistait dans la vasectomie ou section des canaux déférents pour l'homme ; la follectomie ou section des trompes de Fallope pour la femme.

Cette mesure, on le devine, a soulevé de vives critiques. Elle eut des adversaires acharnés même en Amérique. Une prophylaxie morale peut seule être préconisée, aux termes de l'Encyclique « Casti connubii » où le pape Pie XI exclut tout recours à la stérilisation contre quoi il était déjà entré en conflit avec l'Allemagne qui en a fait une pratique courante en plein accord avec la *doctrine raciste*.

Nous ne saurions trop insister sur l'heureuse influence de la *présence de la mère à son foyer*. C'est un fait capital dont le Prof. Pinard soulignait l'importance en disant : « Il faut absolument soustraire la mère à la nécessité de gagner sa vie et celle de son enfant. Sur cette mince question d'argent, c'est toute une civilisation qui se joue ».

Nous n'avons pas besoin de rappeler que le surmenage est la cause la plus fréquente des naissances prématurées d'enfants qui, « trop tôt venus » s'ils ne meurent pas deviennent des faibles ou des tarés. Le fruit vert détaché de la plante n'est bon à rien ! La *moitié* seulement des enfants nés à Paris sont venus paraît-il, à terme. Voilà qui explique suffisamment pourquoi il y a tant d'individus dans la Société qui sont plus que des déchets sociaux, des êtres antisociaux.

En France, on se contente de donner six semaines à la mère avant d'accoucher ; en Russie soviétique, qui prétend donner l'exemple d'une hygiène sociale impeccable, un mois seulement. C'est

pendant toute la durée de la gestation et de l'allaitement qu'il faudrait laisser la femme uniquement à ses devoirs de mère. « Tant que seront dévolus à la femme, écrivait le Docteur Carle, les rôles de couveuse, pondeuse et nourriceuse, elle sera dans un état d'infériorité relative qui l'obligera à recourir à l'appui de l'homme. Et la plupart d'entre elles ne paraissent pas s'en plaindre autant que le prétendent leurs avocats dans les Congrès. » (1)

En fait, dès que ces mères ont accouché, elles confient leurs bébés à des nourrices mercenaires afin de reprendre leur travail. Il n'est pas besoin de dire, qu'abandonnés aux soins de telles nourrices, les enfants deviennent souvent chétifs. Pourtant le professeur Pinard ne cessait de répéter : « Le cœur et le lait de la mère ne se remplacent jamais. L'enfant a droit au lait de sa mère. C'est à lui seul qu'il appartient. ». Nous n'avons qu'à feuilleter le livre d'Ambroise Paré sur *La Génération de l'homme* pour y lire ce qui est devenu le fondement de la puériculture moderne. « Il faut à présent, écrivait-il, parler de l'élection d'une bonne nourrice pour allaiter l'enfant, qui se fera toutes fois de la propre mère s'il est possible, plutôt que d'une étrangère : car, puis qu'il est ainsi que l'enfant estant au ventre de la mère, est nourri du sang d'icelle et que du sang est fait le lait aux mamelles, véritablement le lait de la mère sera plus propre que nul autre, parce qu'il est plus semblable à la substance dont il estait nourri dedans le ventre de sa mère. » Et il cite Marc-Aurèle : « Les femmes doivent nourrir et allaiter leurs enfans a fin qu'elles soyent mères entières et non imparfaites, car la femme est moitié mère pour enfanter et moitié pour la nourriture de

(1) Docteur Carle, op. cit., p. 79.

son fruit, de manière que la femme se peut appeler mère entière lors qu'elle a enfanté et nourri son enfant du lait de ses propres mamelles. »

Il y a cent cinquante ans que Caron de Beaumarchais écrivait au Journal de Lyon qu'il faut à peine un peu d'argent, de quoi permettre à la mère de nourrir chez elle son propre enfant. En effet, il est du devoir de l'Etat de rétribuer la mère qui est la nourrice la plus qualifiée pour son enfant. « On ne fera pas plus d'enfants, il s'en élèvera davantage », disait encore Beaumarchais. Récemment le Professeur Pinard estimait que l'effort financier de l'Etat doit aller sensiblement plus loin. « L'Etat, dit-il, doit sa protection à toute mère qui la sollicite, depuis le jour où la gestation est certaine jusqu'à la fin de l'adolescence de l'enfant ». Que l'Etat Egyptien verse une indemnité à la mère nécessaire et qu'il n'élude plus par des ruses inavouables cette nécessité.

L'hygiène de l'habitation a aussi son importance. Les villes les plus brillantes sont entourées d'une ceinture de misère. Lutter contre le taudis, *c'est lutter contre la promiscuité, la maladie et la débauche*. L'Etat, en améliorant l'habitation de la classe ouvrière, attacherà de ce fait le travailleur à son foyer. Il ne cherchera plus ainsi au cabaret cette pauvre illusion de bien-être qu'il n'avait pas chez lui. Une tâche s'impose donc : la construction de vastes immeubles répondant aux exigences de l'hygiène, et d'un loyer peu élevé.

Comme on le voit, l'hygiène sociale a une grande importance. En améliorant les conditions économiques, nous apportons un précieux adjuvant au relèvement du sens moral des parents, surtout parmi les classes ouvrières. « Je suis convaincu, dé-

clarait Merrik, qu'il y a beaucoup d'hommes et de femmes pauvres qui ne comprennent absolument pas ce que peut signifier le mot *immoralité*. Par politesse, ils peuvent se dire d'accord avec vous, mais sans comprendre ce que vous voulez dire quand vous parlez de vertu ou de pureté ; ce que vous vous dites, passe par-dessus leur tête. » (1). C'est ainsi que Flexner, dans l'espoir d'un relèvement moral de la femme, envisage un niveau plus élevé dans la manière de vivre.

« La moralité courante n'élevant aucune barrière, nous pouvons, par conséquent, en conclure que fréquemment la femme cède à ses appétits tout comme l'homme cède aux siens. Mais du moment qu'une meilleure position sociale ou économique la place dans la sphère d'un idéal plus raffiné, elle y met elle-même un frein. Le premier sentiment d'une plus haute exigence l'amène à limiter nettement la licence qu'elle accorde à ses impulsions. Il n'est donc pas insignifiant de constater que la sanction sociale, jusqu'à présent très faiblement opérante parmi les hommes, soit, parmi les femmes des classes supérieures, généralement assez puissante pour obliger l'instinct animal à rebrousser chemin » (2).

*
* *

Aux enfants matériellement ou moralement abandonnés, l'Etat doit tendre une main secourable ; « tandis que l'assistance aux autres misères est une générosité, celle qui s'adresse à l'enfant est pour la société une nécessité en même temps qu'un devoir primordial, et sa mission ne consiste pas seu-

(1) Merrik, *Work among the Fallen*.

(2) Flexner, *loc. cit.*, ch. II, p.37.

lement à lui assurer la sécurité, mais à réaliser avant tout l'œuvre *d'éducation* qui en fera plus tard un sujet utile à l'Etat » (1). Mais quelle éducation faut-il entendre par là : éducation morale ou éducation intellectuelle ?

L'enseignement obligatoire fut voté en France en 1882. Or, depuis un demi-siècle, en dépit de cet enseignement obligatoire, la proportion de la débâche et même de la criminalité juvénile, loin de s'infléchir, n'a cessé de s'accroître.

Tous les auteurs, partageant sur ce point les idées de Lombroso et de Garofalo (2), confirment la non influence de l'instruction dans la formation morale de l'enfant. Nous croyons, avec les plus modérés, que « l'école obligatoire n'a pas semé les ruines que ses adversaires lui attribuent. Mais elle n'a pas davantage produit les fruits qui poussent ses apologistes à une imaginaire reconnaissance » (3). Ces derniers auteurs estiment qu'il faut voir la cause de ce non rendement, dans la suppression de l'enseignement religieux dans les écoles publiques.

Personnellement, cela ne nous étonne pas ~~de~~ faire cette constatation que l'école n'a pas répondu à tous les espoirs fondés sur elle, car, *dans aucun cas, l'école ne peut remplacer la famille en matière d'éducation morale*. Elle n'en peut être que l'*auxiliaire*.

Pour mieux nous en persuader, nous n'avons qu'à vérifier cette douloureuse réalité de l'absence de toute éducation saine donnée aux classes popu-

(1) Bénéchie : La protection de l'enfance, p. 119.

(2) Lombroso. L'homme criminel, p. 61. Garofalo, criminologie, p. 159.

(3) Guigliani. L'adolescence criminelle, 1908.

lares. Retenons, en effet, les déclarations suivantes de deux hommes éminents :

« Nous avons créé des milliers d'écoles ; nous y avons introduit toutes sortes d'enseignements. Nous avons oublié l'éducation ; nous l'avons oubliée. » (Lavisse, A propos de nos écoles, p. 240).

« Il faut bien voir combien est encore rudimentaire et dérisoire, malgré nos soins et malgré tant de millions, l'éducation morale donnée par la nation à la masse de ses enfants. » (Fernand Bouisson, revue de l'*Action Nationale* de décembre 1908, p. 13.)

De même, les professeurs A. Proust et Ballet déclaraient : « Une bonne éducation, doit tendre tout d'abord à ce qu'on appelle la santé physique. C'est là la première condition, puisque la santé physique est la condition essentielle ou, si on veut, la base de la santé intellectuelle. Après le développement physique, se place le développement moral. L'éducation morale possède en effet une puissance d'action bien supérieure à celle de l'instruction en tant que moyen de réformer les tendances héréditaires morbides. Elle est bien plus apte que l'éducation intellectuelle proprement dite à doter les hommes des qualités psychiques qui les feront résistants et forts dans la lutte pour la vie. L'éducation scientifique n'arrive qu'au dernier rang. » (1)

Mais alors que faire des enfants anormaux ? On ne peut songer à les jeter dans quelque fleuve à la façon des Spartiates qui, dit-on, précipitaient dans l'Eurotas, du sommet du mont Taygète, les enfants mal constitués ; or, les laisser vivre en contact avec les enfants normaux, c'est risquer de corrompre ceux-ci sans améliorer ceux-là. Il est de

(1) Cité par Prevot, op. cit., p. 315.

toute évidence qu'il faut les éloigner des autres enfants. Le principe est certain, mais la réalisation pleine de difficultés. Les parents poussés par un sentiment de dignité fort aisé à comprendre, préfèrent ne pas révéler les infirmités de leurs enfants. Quelquefois, ils ne les soupçonnent même pas. C'est avec le concours de *l'instituteur* et du *médecin* qu'on peut les découvrir. L'instituteur doit présenter au médecin de l'école ou de la famille tout élève accusant un retard sensible sur ses camarades ; l'enfant subit ainsi plusieurs examens physiques et mentaux. Pour déterminer le moyen d'évaluer le degré d'intelligence d'un enfant, citons par exemple, la méthode de Binet-Simon. On évalue le degré d'intelligence d'un enfant en notant la façon dont il réagit en présence d'épreuves déterminées appelées « tests » graduées d'après l'âge. On obtient ainsi l'âge mental du sujet et, par une simple opération, son quotient d'intelligence :

$$Q. I. = \frac{\text{âge mental}}{\text{âge réel}}$$

Les enfants anormaux, ainsi reconnus, devraient être *obligatoirement* envoyés dans des écoles spéciales et soumis à un régime approprié. Ce système fonctionne dans bon nombre d'Etats. L'Allemagne, de très bonne heure, s'est occupée de cette question. A Dresde, depuis 1867, fonctionne une école pour anormaux, qui donne un enseignement différencié suivant les aptitudes.

En général dans ces écoles, on essaye de donner une instruction élémentaire, d'apprendre s'il se peut, à lire et à écrire ; mais ce qu'on tâche par-dessus tout, c'est de les mettre en état d'exercer un métier manuel qui leur permette de gagner honorablement leur vie, métiers agricoles ou industriels

demandant peu d'intelligence. L'expérience prouve que cette réalisation est possible dans bien des cas ; « on estime que sur cent enfants éduqués dans les écoles pour anormaux, actuellement existantes : 77 environ, gagnent leur vie par leurs propres moyens ; 8,5 % environ, la gagnent incomplètement. Reste un déchet inutilisable de 14,5 % » (1).

Il importe en effet, dans un état social bien organisé, de « mettre en valeur les résidus sociaux et de veiller à ce que la perte de force soit réduite au minimum. Un mécanisme inférieur peut être utile, pourvu qu'on parvienne à l'adapter à une fonction inférieure » (2).

(1) Mialane, *op. cit.*, p. 135.

CHAPITRE X

LE TRAITEMENT OBLIGATOIRE DES VENERIENS

« Le miel coule des lèvres d'une courtisane, sa bouche est plus douce que l'huile, mais elle laisse des traces plus amères que l'absinthe et plus cruelle que l'épée à deux tranchants. » (Prov. V 3.)

« La syphilis s'éteindra le jour de Celui qui détruira l'empire du péché dans le monde », déclarait Mme Joséphine Butler, secrétaire générale de la Fédération abolitionniste. « C'est entendu, écrivait en réponse le Docteur Carle ; mais dans l'incertitude où nous sommes de cette date, tenons sèche notre poudre d'arséno-benzol » (1).

De notre côté, tout en reconnaissant la faillite des deux systèmes réglementariste et abolitionniste, nous nous contentons, en attendant de voir ce « jour », de redoubler nos efforts afin de réduire au minimum les chances et les risques de la contagion. Pour ce faire, et contrairement à toutes les argumentations les plus solides et les plus autorisées en matière de médecine, de jurisprudence, de morale, et enfin contrairement à l'opinion *des âmes sensibles*, nous sommes porté à préconiser le traitement forcé chaque fois que l'accident est devenu patent. « On chasse de l'école, s'écriait le Docteur Carle dans son livre sur la prophylaxie des maladies vénériennes, un enfant teigneux, de la pension un

(1) Docteur Carle, op. cit., p. 80.

enfant coquelucheux ou diphtérique, de l'hôtel un tuberculeux cracheur, du pays un lépreux ou un cholérique. Et la loi est toujours là pour décider le récalcitrant. Il serait plaisant que l'on ne put prendre à l'égard des syphilitiques contagieux les précautions les plus élémentaires, sous prétexte que le droit d'user et d'abuser de leur personne est attaché de façon imprescriptible à leur individualité. » (1). S'il nous était permis d'avoir une opinion personnelle sur la question, nous adopterions volontiers la thèse du Docteur Cavaillon, chef du Service Central de Prophylaxie des maladies vénériennes au Ministère de la Santé Publique française. Nous remercions vivement le Docteur Cavaillon qui a bien voulu nous communiquer sa doctrine que nous exposons ci-après :

Pendant trop d'années la lutte antivénérienne a consisté pratiquement à soigner les malades qui se présentaient dans les dispensaires ou au cabinet du médecin praticien, sans se préoccuper :

1° ni du sort du malade lorsque celui-ci cessait de venir se faire soigner encore en période de contagion ou à peine blanchi ;

2° ni des conditions dans lesquelles il avait été contaminé ;

3° ni des conditions dans lesquelles il était susceptible de répandre autour de lui la contagion.

A cette méthode passive, il est indispensable de substituer une méthode active dans le plus bref délai, celle-ci ayant pour but :

1° d'amener le malade à se traiter aussi longuement qu'il est nécessaire, de façon à ce qu'il ne puisse pas répandre la contagion et qu'il ne puisse

(1) Loc. cit., p. 118.

pas procréer d'enfants atteints de syphilis congénitale ;

2° à dépister avec un soin jaloux les foyers de syphilis, source de contagion.

3° à tâcher d'obtenir du malade qu'il ne contamine pas, pendant toute la période où il est encore contagieux.

En un mot, il faut baser toute l'action antivénérienne, car tout ce que nous venons de dire s'applique aussi bien à la blennorragie qu'à la syphilis, sur ce que nous pourrions appeler l'épidémiologie vénérienne.

Si l'on se bornait à lutter contre les épidémies de variole en donnant des soins dévoués à tout varioleux sans se préoccuper de retrouver l'origine des cas de contagion, sans pratiquer de vaccinations et sans hospitaliser aussi longtemps que nécessaire le malade contagieux, quel résultat obtiendrait-on !

Si de même, en face d'un malade atteint de typhus on ne se préoccupait pas de détruire les poux, si, en face d'un malade atteint de peste, on ne se préoccupait pas des rats pesteux, à quelles catastrophes n'aboutirait-on pas !

Il n'y a aucune raison de ne pas considérer la syphilis comme une autre maladie contagieuse en appliquant, bien entendu, des méthodes basées sur les conditions dans lesquelles la maladie se transmet.

Quelles seront ces méthodes ? Elles reposent avant tout sur l'intervention du Service Social, intervention qui a été précisée dans une circulaire du 26 Août 1929, circulaire qui indique de la façon la plus précise comment les assistantes sociales doivent agir dans la lutte contre le péril vénérien.

La nouvelle action antivénérienne ne peut na-

turellement être effectuée sans le concours permanent et effectif des médecins des dispensaires qui ont les assistantes sociales sous leurs ordres, et également sans l'appui du corps médical et des médecins praticiens dans leur clientèle.

Il va de soi qu'il ne saurait être imposé au corps médical la déclaration de la syphilis ; un tel procédé serait plus nuisible qu'utile, mais l'entente entre les médecins praticiens et les médecins de dispensaires, les médecins des autres collectivités dans lesquelles peuvent se trouver des syphilitiques (médecins militaires, accoucheurs et pédiatres, médecins des asiles d'aliénés, médecins des services sanitaires maritimes, etc...) n'en est pas moins la base de toute action sérieuse.

Il convient toutefois de bien distinguer ce qui peut se passer dans les pays qui ne disposent pas d'une législation appropriée à cette méthode, de ceux qui sont les plus avancés à cet égard. Il est évidemment souhaitable que chaque pays suive la voie qui lui a été tracée par des pays tels que les pays scandinaves ou la Tchécoslovaquie qui rendent le traitement des vénériens obligatoire et qui précisent les conditions dans lesquelles les médecins praticiens peuvent collaborer dans ce sens avec les dispensaires, mais, même dans les pays où ces législations bienfaisantes n'existent pas, la méthode peut être appliquée.

La persuasion reste l'élément de base dans la lutte contre le péril vénérien, l'obligation ne doit être, à notre sens, qu'une épée de Damoclès suspendue sur la tête des malades que Gougerot a si bien nommé « les récalcitrants » et qui, se sachant contagieux, continuent volontairement de contaminer autour d'eux.

Une question toutefois se pose.

Que devient, dans ce cas, le contrôle sanitaire de la prostitution ?

A notre avis, si l'organisation précédente est soigneusement mise sur pied, le contrôle sanitaire des prostituées devient inutile ; nous savons d'ailleurs qu'il ne constitue bien souvent qu'une simple façade et que, s'il permet évidemment dans certains cas de traiter obligatoirement certaines prostituées, il laisse trop souvent échapper des vénériennes contagieuses auxquelles s'adressent, en toute innocence, trop de clients croyant que l'estampille du contrôle sanitaire préserve à coup sûr de tout danger.

Mais, de toute façon les nouvelles modalités antivénériennes que nous conseillons peuvent fonctionner aussi bien dans les pays à réglementation que dans les pays sans réglementation, sous réserve toutefois que dans le premier cas l'Autorité qui régit le contrôle ne soit plus jamais la police, mais soit le médecin.

Ce n'est plus le policier qui doit se servir du médecin comme agent d'exécution, c'est le médecin qui doit utiliser ce dernier.

Ce plan de lutte antivénérien que nous présente le Docteur Cavaillon possède à notre avis, bien des avantages que nous ne saurions trouver dans le système réglementariste ou abolitionniste. En effet, grâce à l'autorité que possèdera le médecin traitant, le vénérien récalcitrant se verra dans l'obligation de continuer à la lettre le traitement qui lui est imposé. Or, tous les praticiens savent que lorsque des vénériens syphilitiques, par exemple, voient leurs accidents cutanés ou muqueux disparaître sous l'influence d'un traitement intensif, ils se croient définitivement guéris. Le médecin a beau

leur faire comprendre qu'ils ne sont que « blanchis » hélas tous ses efforts, ses conseils demeurent vains. Ce sont précisément ces malades qui, après une courte ou longue échéance, souffriront d'une complication viscérale grave atteignant, dans la majorité des cas, l'aorte et les centres nerveux. Car c'est un fait certain que le traitement insuffisant, non seulement est inefficace, mais donne un véritable coup de fouet au développement de ces explications tardives qui peut-être, sans ce traitement insuffisant, ne se serait pas développées.

« J'ai fait ces temps derniers, déclarait le prof. Sezary une statistique qui nous a montré le fait suivant. Chez un syphilitique non traité, la paralysie générale survient, en moyenne dix huit ans après le début de l'infection par le tréponème. Au contraire, chez un malade insuffisamment traité, elle survient de 10 à 15 ans après le chancre. Donc une intervention insuffisante non seulement est incapable de mettre le malade à l'abri des complications tardives, mais peut encore en hâter l'apparition. (1)

Même dans le cas où un *traitement tardif* des plus intensif est mis en jeu, il est bien illusoire de songer à enrayer l'évolution des complications viscérales tardives.

Nous étions le témoin de l'issue fatale d'un père de famille qui, douze ans avant de se marier, avait contracté un chancre syphilitique. Son pharmacien (2) s'est cru devoir traiter avec quelques injections d'un produit antisiphilitique quelconque. Ce malheureux ne tarda pas, après son mariage, à perdre

(1) Sezary. Thérapeutique Médicale, 1931, T.V., p.150.

(2) Certains pharmaciens et herboristes dont la conscience professionnelle laisse beaucoup à désirer, se font passer pour des guérisseurs, et tiennent dans leur arrière boutique un petite consultation pour les gens crédules.

progressivement la vue par atteinte syphilitique de son chiasma optique, à devenir paralytique général et tomber ensuite dans le gâtisme. En dépit d'un traitement des plus intensifs la mort est survenue à bref délai.

D'autre part, du moment que toute personne atteinte d'une maladie vénérienne est tenue à se faire soigner, il n'y a plus aucun avantage à conserver un service des mœurs. C'est-à-dire un service *avant tout policier*. Sans doute les agents des mœurs sont des auxiliaires zélés et consciencieux, et s'il existe quelques brebis galeuses, elles ne sont pas rares. Il en résulte ainsi la disparition de cette néfaste influence qu'exercent certains agents de mœurs sur les filles afin d'obtenir d'elles des renseignements étant donné l'étroite connexité de la prostitution et des milieux criminels. De plus, ces agents de mœurs n'offrent pas souvent les conditions désirables d'intelligence et de moralité. N'y en a-t-il pas qui profitent de leurs fonctions pour se livrer au plus dangereux proxénétisme ? Dans ces deux cas, la fille s'entend évidemment avec ces fonctionnaires corrompus et immoraux pour échapper à la visite médicale et ses conséquences.

On conçoit aisément que le médecin soit involontairement l'instrument de ces agents de mœurs. Son rôle est subordonné à leur volonté puisque la fille est pour ainsi dire la « chose de l'administration ».

CONCLUSIONS

Au terme de cette étude, la prostitution nous apparaît comme provenant directement de la pauvre nature humaine, et en faisant pour ainsi dire partie intégrante. Malgré tous les régimes et les sanctions prises à travers les âges, elle reste aussi malade, partout vulgaire, le plus souvent mercenaire, et presque toujours nocive. Quoique sa suppression soit à ranger au nombre des généreuses utopies, il est cependant du devoir de toute Société de l'éliminer autant que possible. Pour ce faire, nous croyons à la nécessité de maintenir l'heureuse influence de l'éducation familiale, en travaillant « à petits coups » à détruire les éléments qui tendent de plus en plus à augmenter l'indifférence morale des parents. A notre sens, le « désordre familial », se traduisant par la démoralisation progressive de la fille ou du garçon débauchés dès leur tendre enfance est, dans la plupart des cas, le fruit de l'insuffisance du point de vue éducatif de leurs parents. Cette démoralisation s'accroît avec le temps pour devenir irréparable.

Nous ne saurions attribuer aux conditions économiques une influence prépondérante. Mais la tendance sociale actuelle poussant la jeune fille à travailler dans des milieux des plus dangereux a une grande importance, à notre avis.

Efforçons-nous d'élever le niveau moral individuel et social en répandant les irremplaçables principes directeurs de la conscience humaine tels

que les ont formulé les grands philosophes et les fondateurs de religion. Nos relations passionnelles deviendront ainsi, naturelles et sincères. Tant que les mères aussi bien que les pères, n'apprécieront pas à leur juste valeur leurs responsabilités morales à l'égard de leurs enfants, mettons au premier plan de nos préoccupations les œuvres de redressement de l'enfance, moralement et matériellement abandonnée, malgré leur rendement incertain. Et résumons-nous en répétant l'adage des anciens « *Principiis obsta : sero medicina paratur*. Mieux vaut prévenir que guérir ».

Vu : *Le Doyen*,
G. ROUSSY.

Vu : *Le Président*,
BALTHAZARD.

Le Recteur de l'Académie de Paris,

Vu et permis d'imprimer ;
S. CHARLÉTY

TABLE DES MATIERES

INTRODUCTION	7
CHAPITRE PREMIER. — La Prostitution	9
<i>Vue d'ensemble</i>	9
CHAPITRE II. — Définitions	30
CHAPITRE III. — Critique des définitions	41
CHAPITRE IV. — L'Étiologie	51
CHAPITRE V. — Les facteurs extrinsèques	53
SECTION I. — Les Influences familiales	55
SECTION II. — Les Influences sociales	66
CHAPITRE VI. — Les facteurs individuels	83
CHAPITRE VII. — La Prostitution « mal nécessaire »	103
CHAPITRE VIII. — La Prophylaxie	122
CHAPITRE IX. — L'hygiène morale et sociale de la fa- mille	127
CHAPITRE X. — Le traitement obligatoire des vénériens	141
CONCLUSIONS	149

